PER
R-334
EX-2
15

LE DROIT CHEMIN, *par* HENRI ARDEL

JUIN 1931

15¢

La Revue Populaire

La plus grande revue canadienne



UN ENSEMBLE MODERNE

ART

LETTRES

SCIENCES

HISTOIRE



LA JEUNESSE, *la grâce, le charme qui séduit! Comme tout cela dépend en large mesure d'un nettoyage à l'aide d'un savon doux et salutaire. Il n'est pas surprenant que les spécialistes répètent que Palmolive est incomparable.*

Les spécialistes de beauté les plus célèbres

disent pourquoi ils recommandent le Savon Palmolive

VOUS êtes peut-être jolie de par nature ou bien vous avez dû acquérir la beauté. Quoiqu'il en soit, vous savez qu'on ne peut considérer la beauté naturelle comme chose admise. Il faut se préoccuper souvent et scrupuleusement de cette beauté si l'on veut la conserver à un âge avancé.

Plus de 20,000 spécialistes de beauté conseillent la toilette à base d'huile d'olive et de palme pour conserver ce teint d'écolière.

Des milliers de spécialistes de beauté universellement reconnus réalisent ce fait. Ils ont adopté une méthode bien définie qui permet à leurs clientes de conserver ce teint d'écolière. Plus de 20,000 d'entre eux conseillent, outre leurs propres produits et les traitements particuliers de leurs salons de beauté, l'usage journalier du Savon Palmolive.

Ce que c'est que Palmolive

Les spécialistes de beauté ont parfaitement raison de recommander le Savon Palmolive. De nombreux savants, adeptes de la chimie et de la beauté, ont consacré leurs efforts à sa composition et à sa fabrication. C'est un savon pur . . . un savon d'huile végétale. N'entrent dans sa composition que les huiles d'olive et de palme . . . pas d'autres matières grasses . . . pas de couleur artificielle. C'est, sans contredit, un savon de toilette absolument salutaire!

Votre problème particulier

Nous citons par ailleurs six des spécialistes de beauté les plus réputés. Des milliers d'autres nous ont dit pourquoi ils conseillent Palmolive. Leurs raisons vous intéresseront, quel que soit votre problème particulier.

Lisez les conseils de Carsten, de Seiler, de Jacobson et de leurs collègues. Réfléchissez-y bien, car il s'agit d'une affaire sérieuse. Le savon que vous vous appliquez sur le visage peut faire *tant* pour créer ou abîmer votre beauté. Ce devrait être un savon pur . . . un savon fabriqué d'huiles d'olive et de palme . . . en un mot, ce devrait être du Palmolive!

HEURE DE RADIO PALMOLIVE — Irradiée chaque mercredi soir . . . de 8.30 à 9.30 p.m., Heure *officielle* de l'Est; de 7.30 à 8.30 p.m., Heure *officielle* Centrale; de 6.30 à 7.30 p.m., Heure *officielle* des Montagnes; de 5.30 à 6.30 p.m., Heure *officielle* du Pacifique — par WEAF, CKGW et 39 postes associés à la "National Broadcasting Company".



CARSTEN, de Berlin
(le célèbre "Figaro")
"Votre peau est-elle terne? Cela dépend probablement du savon que vous employez Les spécialistes de beauté modernes conseillent un savon fabriqué d'huiles végétales . . . d'huiles d'olive et de palme. Le Savon Palmolive convient à l'épiderme le plus délicat qui soit."



NIRAUS, de Madrid
"Ne vous servez pas d'un savon quelconque... *surtout si vous avez la peau rugueuse. Servez-vous de Palmolive. Il est à base d'huiles cosmétiques d'olive et de palme. Tout autre savon peut être pernicieux. N'expérimentez pas."*



SEILER, de Genève
"Teint huileux, peau terne — cela dépend sans doute du savon que vous employez. Commencez à vous servir régulièrement de Palmolive, soir et matin. Vous verrez tout de suite la différence."



SCHAANNING, de Copenhague
"Les boutons et autres irruptions de la peau sont trop souvent causés par l'usage d'un savon inapproprié. C'est pourquoi j'insiste tant sur l'emploi du Savon Palmolive."



PESSL, de Vienne et de Budapest
"Je mets mes clientes en garde contre l'irritation causée par les savons ordinaires. Palmolive est fabriqué d'huiles végétales pures. C'est pourquoi je n'en conseille nul autre."



JACOBSON, de Londres
"Certains savons causent parfois la dilatation des pores et la rugosité de l'épiderme. D'un autre côté, Palmolive rend la peau délicieusement veloutée. C'est un savon doux, pur et salutaire. Votre peau exige sa mousse bienfaisante et reconfortante, deux fois par jour."

Fabriqué au Canada



Conservez ce teint d'écolière

prix au détail 10c

6322-F

LE HUIT PAR McLAUGHLIN-BUICK



McLaughlin-Buick construit un Huit pour Tout le Monde

22 Modèles Luxueux . . . Tous avec la Transmission Syncro-Mesh

$1290 à $2900 à Oshawa, Ont.

LORSQUE votre famille se rassemblera pour décider le choix d'un auto, n'oubliez pas que McLaughlin-Buick construit un auto pour vous, quel que soit votre revenu.

Et n'oubliez pas, non plus, que chacun des vingt-deux modèles McLaughlin-Buick possède *tous* les avantages qui ont fait que les gens ont acheté plus de McLaughlin-Buick que des 13 autres huit réunis, dans sa classe de prix.

Vous pouvez acheter n'importe quel de ces beaux autos, avec l'assurance que vous obtenez la brillante performance du puissant Moteur Huit en Ligne, à Soupapes en Tête du McLaughlin-Buick—la sûreté et le luxe additionnels de la Transmission Syncro-Mesh Silencieuse—l'aplomb supérieur à toutes les vitesses, dû à l'Arbre Propulseur dans un Tuyau—et le confort supérieur des spacieuses carrosseries Fisher, fortement isolées contre la chaleur, le froid et le bruit.

Vous obtenez, de plus, cette grande satisfaction et cette fierté de possession qui expliquent pourquoi 88% des propriétaires de McLaughlin-Buick—presque 9 sur 10—achètent toujours des McLaughlin-Buick.

Prenez le volant de n'importe quel McLaughlin-Buick Huit en Ligne! Vous trouverez tout ce que vous désiriez dans un auto—au prix que vous aviez décidé de payer.

"Canada, en Avant!"

GM GENERAL MOTORS

Partout, les Canadiens avancent, poussés par la vague d'une prospérité nouvelle et vigoureuse. Et la General Motors fait honneur à cette oeuvre magnifique du Canada, en présentant chaque vendredi soir, "Le Canada en Parade", une heure de radio toute canadienne.

Une Valeur General Motors . . . Offrant les Conditions Faciles G M A C et la Police de Service au Propriétaire de la General Motors.

La Revue Populaire

ABONNEMENT
CANADA
Un an $1.50
Six mois ..... .75
ETATS-UNIS
Un an $1.75
Six mois ..... .90

Vol. 24, No 6, Montréal, Juin 1931
Dtrecteur : JEAN CHAUVIN

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois.
Editeurs-Propriétaires :
POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion
MONTREAL — CANADA
Tél: LAncaster 5819

SOMMAIRE

Le téléphone a été inventé au Canada 7
Vers la Baie d'Hudson 10
L'Exposition du peintre Adrien Hébert, à Paris 13
La saison de base-ball à Montréal 15
Saviez-vous que ? 16
Rio-de-Janeiro 17
Le jacquet ou "Backgammon", le jeu à la mode 19
A travers le Canada et l'Alaska 21
La Gaspésie est immunisée contre la fièvre des foins .. 22
Livres et Revues 23
La taille et le poids des étoiles du cinéma 24

Notre roman d'amour complet :
PAR LE DROIT CHEMIN
par Henri Ardel 25

Notre roman d'aventures:
LA VIE DES FORÇATS (fin)
par Eugène Dieudonné 45
Toilettes pour la mariée de juin 60
Le caractère par les prénoms 61
Le Dollar du National 62
La Bonne Cuisine (entremets et desserts) 64
La Chronique de Francine 65

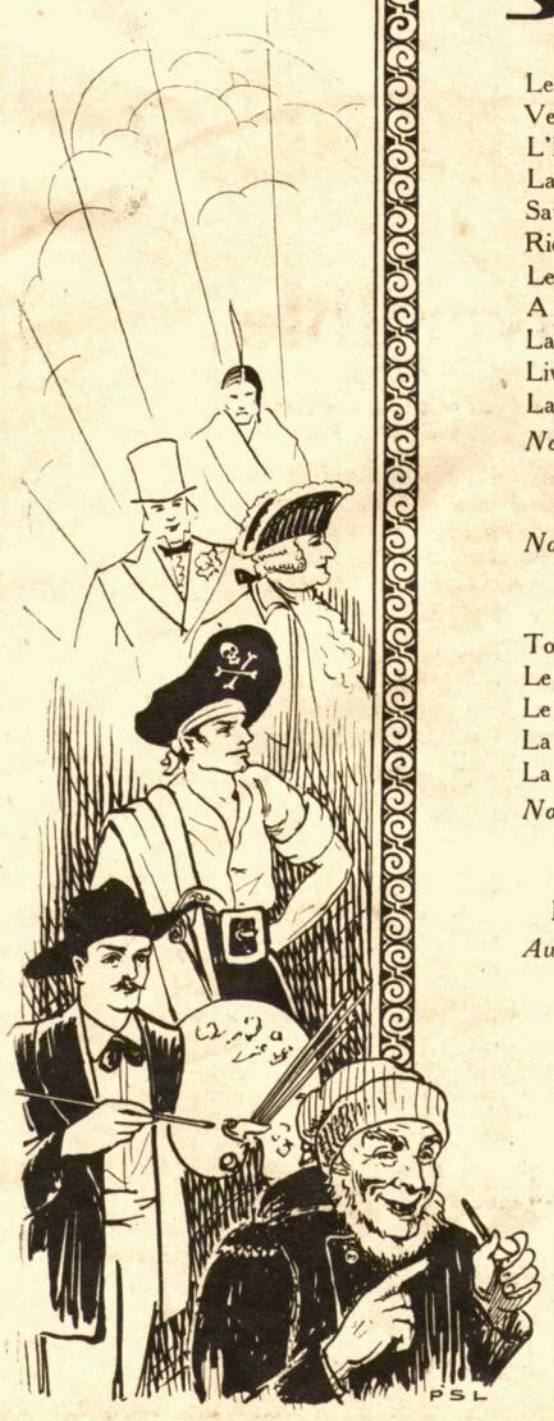
Notre prochain roman d'amour:
MA ROBE COULEUR DU TEMPS
par Delly
Roman réservé par Delly à *La Revue Populaire*

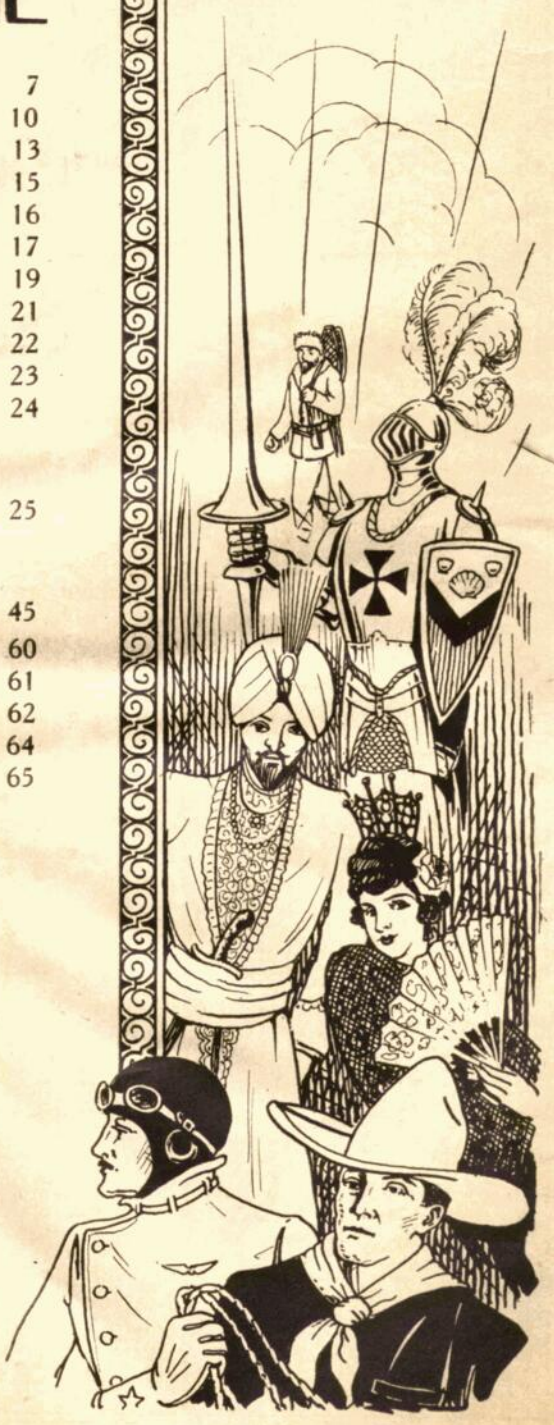
Aussi:
FRIVOLETTE
par Arthur Dourliac

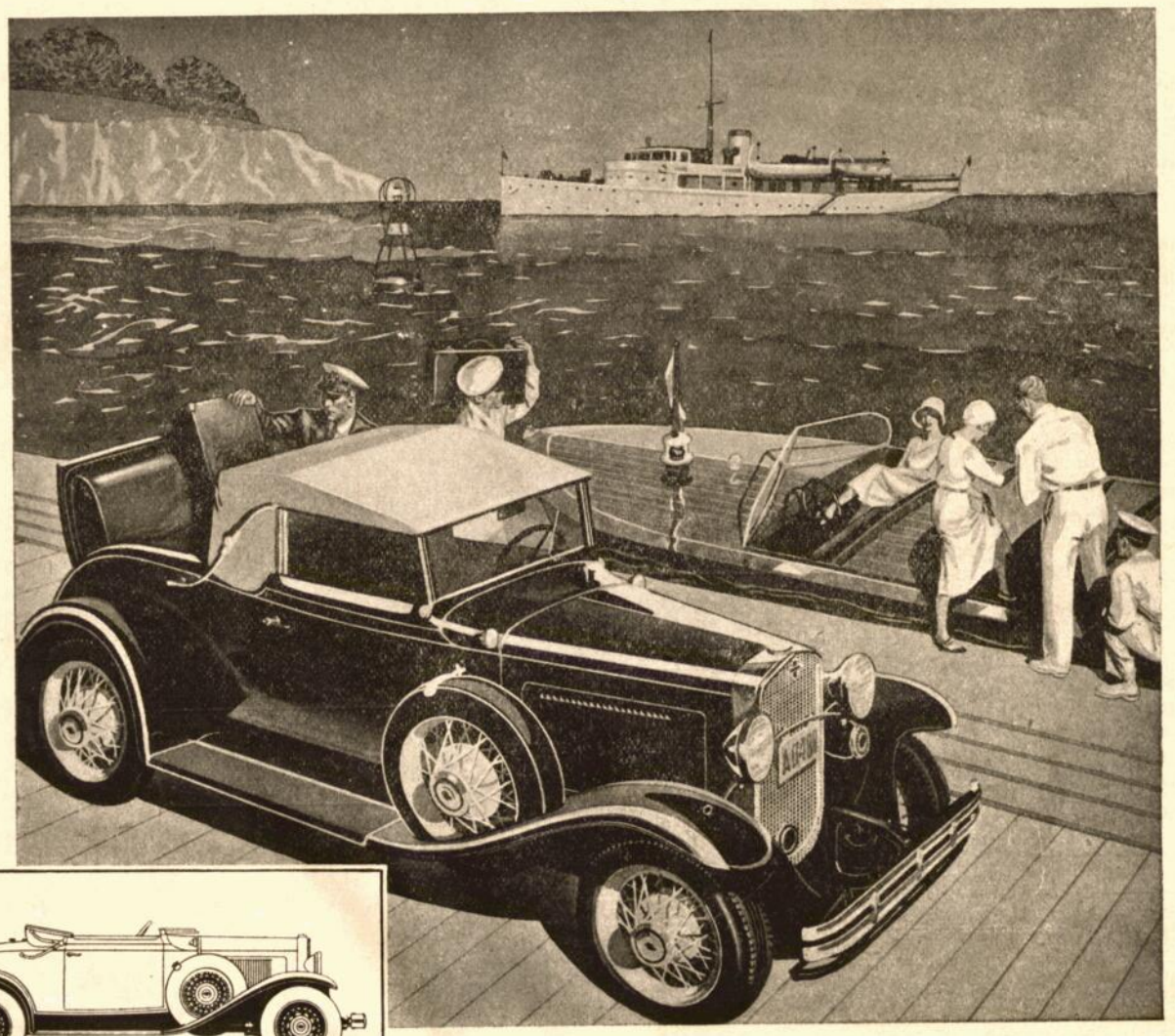
TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

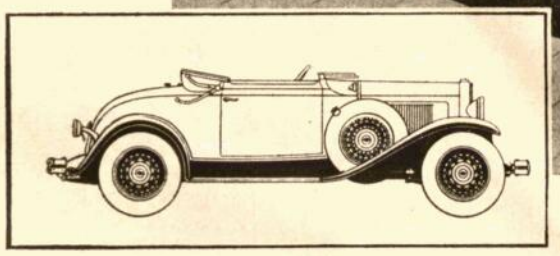
Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de dix jours, au moins, et tout changement d'adresse doit nous parvenir avec mention complète de l'ancienne adresse.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U. S. A., as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.









Le Nouveau Cabriolet Convertible

Une Carrosserie Sport, Nouvelle et Elégante sur le Châssis Chevrolet Six

LE Cabriolet Convertible devient de plus en plus populaire chez les gens qui désirent un élégant modèle fermé, pouvant se transformer rapidement en auto ouvert pour le beau temps.

Elégant, crâne et rapide, ce nouveau Chevrolet Six avec carrosserie par Fisher vous offre une pleine mesure de qualité, de luxe et de distinction. Ses élégantes lignes basses sont rehaussées par un nouveau style gracieux de carrosserie et de brillantes nouvelles harmonies de couleurs. Il présente des caractéristiques telles que six roues de fil métallique, de luxe, deux dans les garde-boue; grille de radiateur plaquée au chrome; pare-brise pliant, sans réverbération; capitonnage en cuir.

Sa performance, aussi, vous gagnera. Lorsque vous prendrez le volant, vous découvrirez une vitesse, une puissance, une facilité de conduite et un confort que vous avez le droit d'attendre d'un auto qui possède un moteur six cylindres . . . 109 pouces d'empattement . . . quatre longs ressorts semi-elliptiques . . . et des amortisseurs hydrauliques Lovejoy, à l'avant et à l'arrière.

Tout, dans le nouveau Cabriolet Convertible Chevrolet . . . sa beauté, son utilité, la perfection de son aménagement et la vivacité de sa performance . . . suggère la fabrication sur commande. Il est cependant l'un des autos sports les moins chers sur le marché!

Téléphonez à votre dépositaire Chevrolet pour avoir une démonstration. Demandez-lui de vous expliquer le mode de paiements différés G M A C, grâce auquel vous pouvez posséder cet élégant et nouveau Cabriolet Convertible en ne payant que quelques dollars de plus par mois que vous devriez payer pour l'auto le meilleur marché.

Chevrolet offre douze modèles, tous avec carrosserie par Fisher . . . tous avec la Police de Service au Propriétaire de la General Motors.

"Canada, en Avant!"

Partout, les Canadiens avancent, poussés par la vague d'une prospérité nouvelle et vigoureuse. Et la General Motors fait honneur à l'oeuvre magnifique du Canada en présentant chaque vendredi soir, "Le Canada en Parade", une heure radiophonique toute canadienne. Nous vous invitons à l'entendre.

Le NOUVEAU CHEVROLET SIX

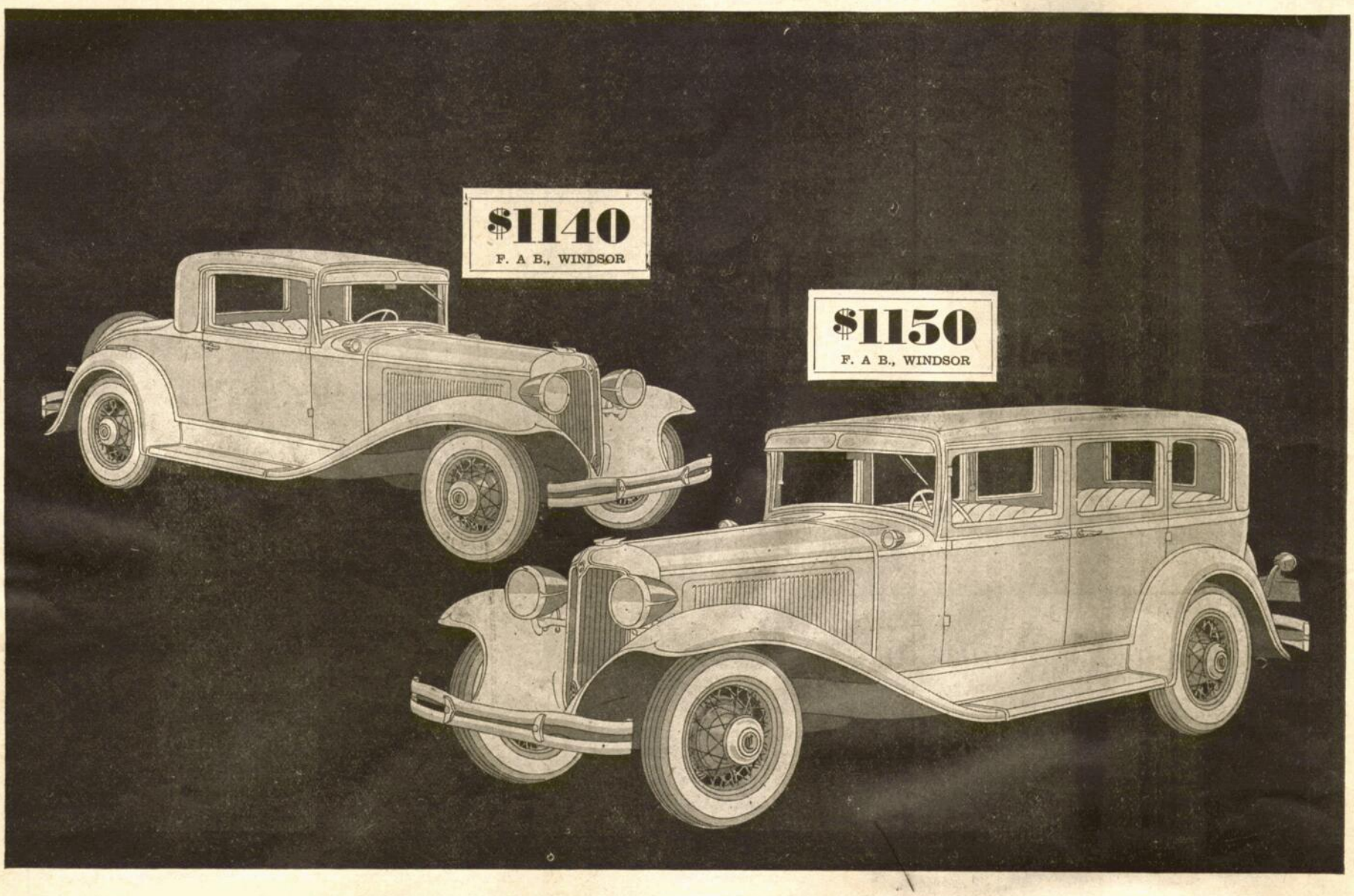
UNE VALEUR GM GENERAL MOTORS GENERAL MOTORS

A partir de $610, à l'usine, Taxes Extra.

Le Nouveau

CHRYSLER SIX

DE MEME STYLE QUE LE CHRYSLER HUIT



D'un Style Nouveau ~ D'une Valeur Nouvelle

EXAMINEZ bien les modèles du Nouveau Chrysler Six — essayez-les sur la route — et procédez ensuite par comparaison.

Voici un auto qui attire et retient l'attention de tout le monde parce qu'il se distingue de tous les autres, parce qu'il est du même style que les élégants Chrysler Huit.

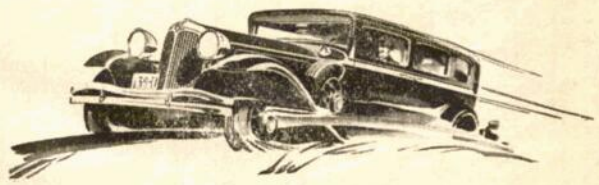
Variété dans les modèles de carrosserie. Variété de couleurs. Un gros Sedan spacieux pour la famille. Un magnifique Coupé avec siège dissimulé. Une chic Routière surbaissée — qui respire un air de jeunesse!

Tous ces modèles roulent à *toutes* les vitesses avec une sécurité, une facilité et une souplesse insoupçonnées jusqu'ici.

Tous présentent les avantages d'un empattement de 116 pouces — avec une charpente "double-drop" pour obtenir le centre de gravité le plus bas possible — avec un moteur de 70 horse-power — avec une carrosserie en acier qui joint à la beauté une robustesse extraordinaire.

Tous possèdent des freins qui s'appliquent rapidement et sûrement — freins hydrauliques internes, à l'épreuve de l'eau, s'équilibrant toujours — d'eux-mêmes.

Voici donc une combinaison remarquable de belle qualité et de bas prix — voici donc un auto que vous serez fier de posséder; fier de conduire; fier de montrer à vos amis. C'est en vous y promenant que vous verrez la différence avec les autres autos.



"Le Chrysler fabriqué au Canada pour les Canadiens"

CHRYSLER SIX	$1140 et plus
CHRYSLER "70"	$1625
CHRYSLER HUIT	$1915 à $2130
CHRYSLER IMPERIAL HUIT	$3625 à $4150

(Modèles sur commande, $4160 à $4720)

Tous prix f. à b., Windsor, Ontario, y compris équipement régulier d'usine (transport et taxes en plus). Six roues à broches contre léger supplément.

●

ENCOURAGEZ LA MAIN-D'OEUVRE CANADIENNE EN ACHETANT DES AUTOS CANADIENS

CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED, WINDSOR, ONTARIO



Le Téléphone a été Inventé au Canada

Le téléphone a été inventé au Canada! Voilà de quoi surprendre bien des Canadiens. C'est pourtant là de l'histoire et aucun Canadien n'a le droit de l'ignorer. La première conversation par fil, sous la direction de l'inventeur du téléphone, Alexander Graham Bell, s'est échangée entre Brantford et Paris, Ontario, à une distance de huit milles, le 10 août 1876. Mais son application pratique ne date que de 1880, quatre années après son invention. En 1883, on ne comptait dans tout le Canada que 4,400 abonnés du téléphone, 44 stations principales, 40 agences et 600 milles de fil pour les communications à longue distance.

Aujourd'hui le Canada compte plus de 1,500,000 téléphones, 4 millions de milles de fil, représentant un capital de $300,000,000. Le Canada compte plus de téléphones, per capita, que tout autre pays du monde, les Etats-Unis exceptés.

Alexander Graham Bell

L'inventeur du téléphone, Alexander Graham Bell, naquit à Edinburgh, capitale de l'Ecosse, le 3 mars 1847, et vint avec sa famille s'établir au Canada. Les Bell débarquèrent à Québec, le 1er août 1870, et se rendirent aussitôt à Paris, Ontario, où ils séjournèrent quelque temps chez des amis avant de se fixer à demeure à Tutela Heights, près de Brantford, Ontario.

Et c'est ainsi, suivant la déclaration même de Graham Bell, que le téléphone fut inventé au Canada, à Brantford plus précisément, durant une visite que l'inventeur fit à son père et à sa mère, en 1874. Graham Bell revenait à ce moment de Boston, Massachusetts, où il faisait des études.

Dans un discours qu'il prononça à Boston, le 13 mars 1916, Graham Bell dit: "Je conçus l'idée du téléphone au cours de la visite que je fis à mon père, dans sa résidencce de Brantford, Ontario, en 1874. L'expérience que j'en fis en 1876, de Brantford à Paris, fut vraiment la première transmission téléphonique qui ait été réussie, claire et intelligible."

Aucun doute à ce sujet: le téléphone a bel et bien été inventé au Canada. Pour citer d'autres autorités, voici comment l'*Annuaire du Canada* rapporte ce fait historique :

Le téléphone est en quelque sorte une invention canadienne, quoique son inventeur, Alexander Graham Bell, Ecossais de naissance, habitât aux Etats-Unis, lorsqu'il fit connaître son invention. D'abord venu avec sa famille à Brantford, Ontario, en 1870, il s'était établi par la suite à Boston. Selon son propre récit, la découverte du téléphone, tant par son principe théorique que le premier essai de transmission de la parole, se fit dans la maison de son père, en Ontario. Mais l'introduction proprement dite du téléphone, au Canada, remonte à l'année 1880, date à laquelle la Compagnie du Téléphone Bell fut incorporée par une loi du parlement. A l'origine, les brevets d'invention et les lignes téléphoniques appartenaient à la Canadian Telephone Company, filiale de la Bell Telephone Company, et absorbée par cette dernière en 1882.

Supprimer les distances

Une armée de plus de 5000 savants travaille sans cesse à supprimer la distance. Les résultats obtenus sont notables et le public est le premier à bénéficier des fruits de leurs patients labeurs.

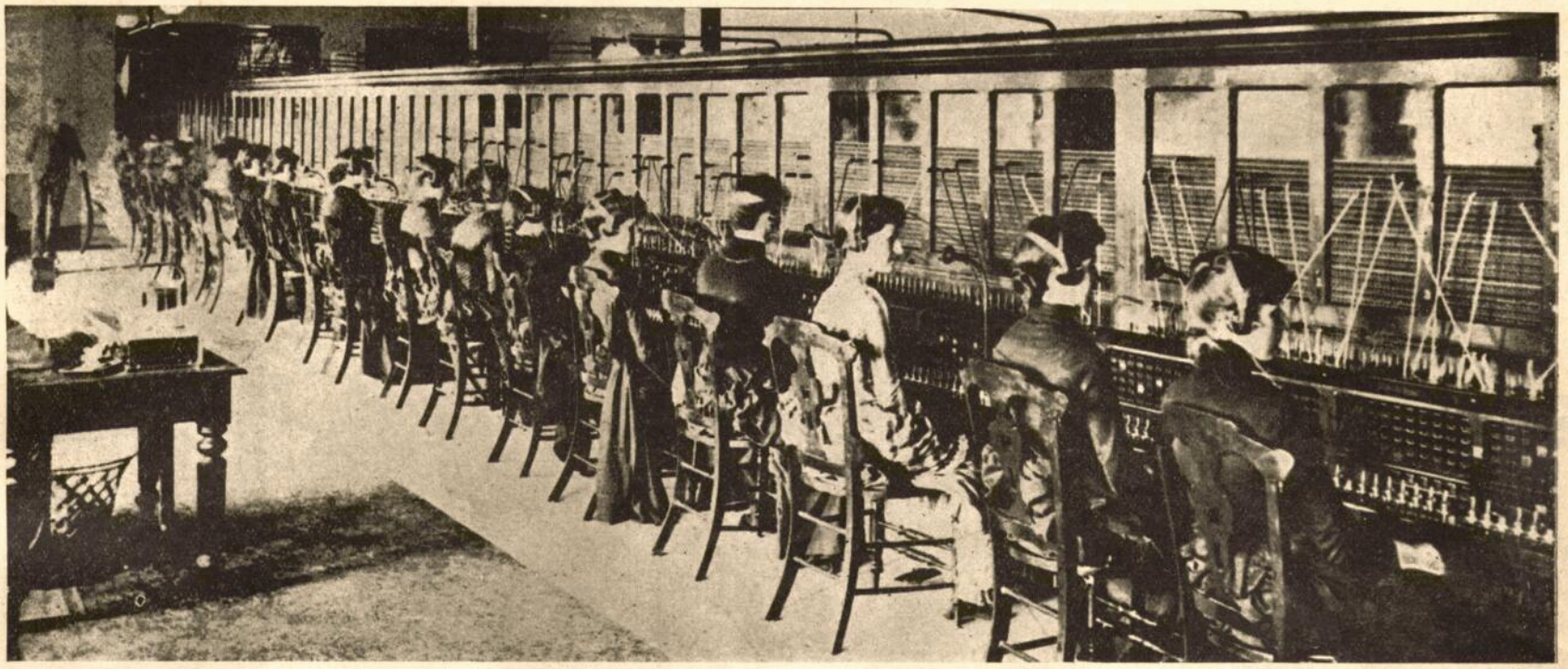
Mais avant d'expliquer brièvement certains perfectionnements des savants Bell qui affectent directement l'outillage moderne, mentionnons les produits suivants des Laboratoires Bell : l'audiophone, la sonde magnétique, le larynx artificiel, le stethoscope électrique, ou encore le phonographe orthophonique et le cinéma parlant.

Microphones et recepteurs

L'introduction d'un aimant constant dans le microphone a éliminé la nécessité d'une batterie individuelle pour chaque poste d'abonné. Il va sans dire que nombre de types de microphones et de récepteurs ont été mis à l'essai en diverses circonstances. Chaque modèle nouveau a marqué une amélioration sur le type précédent, et ainsi la transmission et la réception ont progressé au point que le nouveau poste mobile, qui combine à la fois le microphone et le récepteur, incarne les plus récents perfectionnements connus de nos jours.

Tableaux de distribution

La valeur potentielle du service téléphonique augmente en proportion du nombre de postes qui composent un réseau. Le tableau de distribution c'est l'âme d'un réseau téléphonique. Il centralise les communications locales et de longue distance pour les diriger dans chaque partie de la ville, pour ne pas dire dans presque tous les pays de l'univers. Le tableau de distribution a subi une profonde évolution depuis 1879. Il est devenu un appareil compliqué, compact qui déroute complètement la moyenne des visiteurs d'un poste central moderne. Plusieurs centraux desservent 10,000 lignes d'abonnés. Pour en arriver à pareil résultat, il faut un tableau composé de 5,750,000 pièces entièrement soudées. Le montage d'un tel tableau exige une année de travail et il faut près d'une autre année pour l'installer.



L'un des premiers centraux téléphoniques de Montréal, construits par la Bell Telephone Co., of Canada. Cette photographie a été prise le 14 avril 1886, soit dix années seulement après l'invention proprement dite du téléphone.

Chaque appel qui passe par un central muni d'un tel tableau nécessite plus de 350 communications et contacts mécaniques et électriques.

L'emploi des cables

A un moment donné la rapidité de l'expansion du téléphone menaça de désorganiser le service. Bien qu'il n'eût rien tenté pour y remédier, le Dr Bell avait entrevu ce problème dans ses prédictions sur l'avenir du téléphone. Dès 1878 il disait à Londres: "Nous pouvons concevoir l'existence de câbles téléphoniques souterrains et aériens, communiquant par fils distincts avec les demeures, les maisons de campagne, les magasins, les usines, etc., et les reliant par un câble principal à un poste central où ces fils pourraient être raccordés au besoin pour établir une communication directe entre deux endroits de la ville.

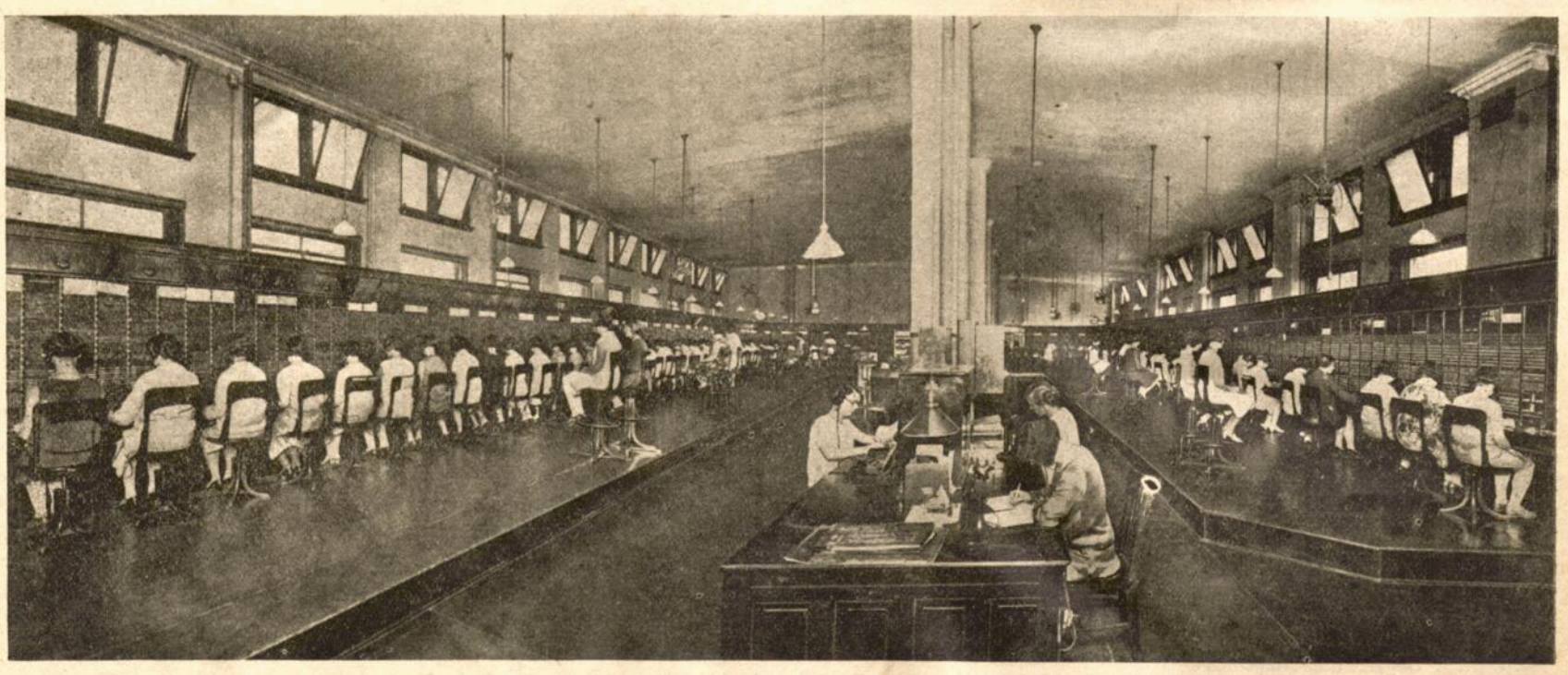
Il y a exactement 45 ans (1886) que les premiers câbles téléphoniques furent posés à Montréal. C'est vers 1880 que les câbles à fils tordus firent leur apparition. Ils renfermaient 50 paires de fils. Deux années plus tard le premier câble téléphonique sous-marin fut posé au Canada entre Québec et Lévis. Aujourd'hui le Compagnie Bell se sert de câbles renfermant 1200 paires de fils. Les savants Bell ont perfectionné des câbles de 1800 paires de fils et prochainement atteindront une capacité encore plus considérable.

A Montréal le premier conduit souterrain renfermant un câble fut posé en 1891 le long de la rue Ste-Catherine, entre les rues de la Montagne et St-Christophe, soit une distance d'un mille et demi. Aujourd'hui le réseau téléphonique souterrain de Montréal comprend 600 milles de câbles principaux renfermant 300,000 milles de fils.

Fantome et porteur

Le circuit téléphonique fantôme permet à deux paires de fils d'accomplir le travail de trois paires. Un circuit ordinaire est composé de deux fils pour la transmission des ondes sonores. Deux circuits, ou quatre fils, transmettent deux conversations. En munissant ces circuits de bobines fantômes, il est possible d'obtenir une troisième conversation. Ainsi les ingénieurs du téléphone ont résolu un grave problème en augmentant le nombre des lignes disponibles sans accroître proportionnellement la quantité de fils.

Les circuits porteurs constituent un autre pas dans la même direction. Les communications transmises sur des lignes munies de circuits porteurs peuvent être assimilées à différentes fréquences ou longueurs d'ondes. Au lieu d'être diffusées dans l'espace, elles suivent les fils téléphoniques sans influencer les autres communications transmises sur le même circuit. Au point de réception, un "démodulateur", semblable à celui d'un poste de radio, restaure ces ondes électriques à leur fréquence normale et permet à l'auditeur de percevoir le son de la voix transmise avec toutes ses qualités propres. Ce mécanisme est si délicat



Les téléphonistes devant les tableaux de distribution. Vue intérieure du central téléphonique de la rue Notre-Dame, à Montréal. Photo prise en 1930. Ces deux photographies nous ont été fournies par la Bell Telephone Co., of Canada.



1) La maison où habita la famille B ell, à Tutela Heights, Brantford, Ontario. 2) Alexander Graham Bell, inventeur du téléphone. 3) Graham Beli et deux de ses collaborateurs, devant le premier modèle de téléphone créé par Bell. 4) Le monument Bell, à Brantford, Ontario.

et l'agencement si parfait que l'usager du service de longue distance ne saurait établir aucune différence entre la réception et transmission par circuits porteurs et par circuits fantômes.

Autres facilites

Il est presque aussi facile de nos jours d'appeler une personne par téléphone d'une extrémité à l'autre du pays que d'effectuer un appel local. Des bobines de recharge, fabriquées avec une substance appelée "Permalloy" découverte il y a quelques années par les ingénieurs Bell, sont placées le long des lignes téléphoniques à intervalles réguliers afin de rendre les fils meilleurs conducteurs du courant. Leur principal objet est de diminuer le montant d'énergie électrique perdue dans l'air ou dans le sol sur le parcours des fils. Il existe une distance fixe que les ondes sonores ne sauraient franchir sans faiblir. Afin de leur donner un regain de force et d'atteindre leur destination, des répétiteurs—tubes spéciaux où l'on a pratiqué le vide —sont installés dans divers postes qui s'échelonnent d'une extrémité à l'autre du pays.

Ces répétiteurs amplifient les faibles ondes sonores qui continuent ainsi leur course avec une nouvelle ardeur.

Parce qu'il est excessivement simple d'appeler à longue distance, l'on est porté à perdre de vue les nombreuses difficultés qu'il a fallu surmonter afin de fournir un service sûr et satisfaisant.

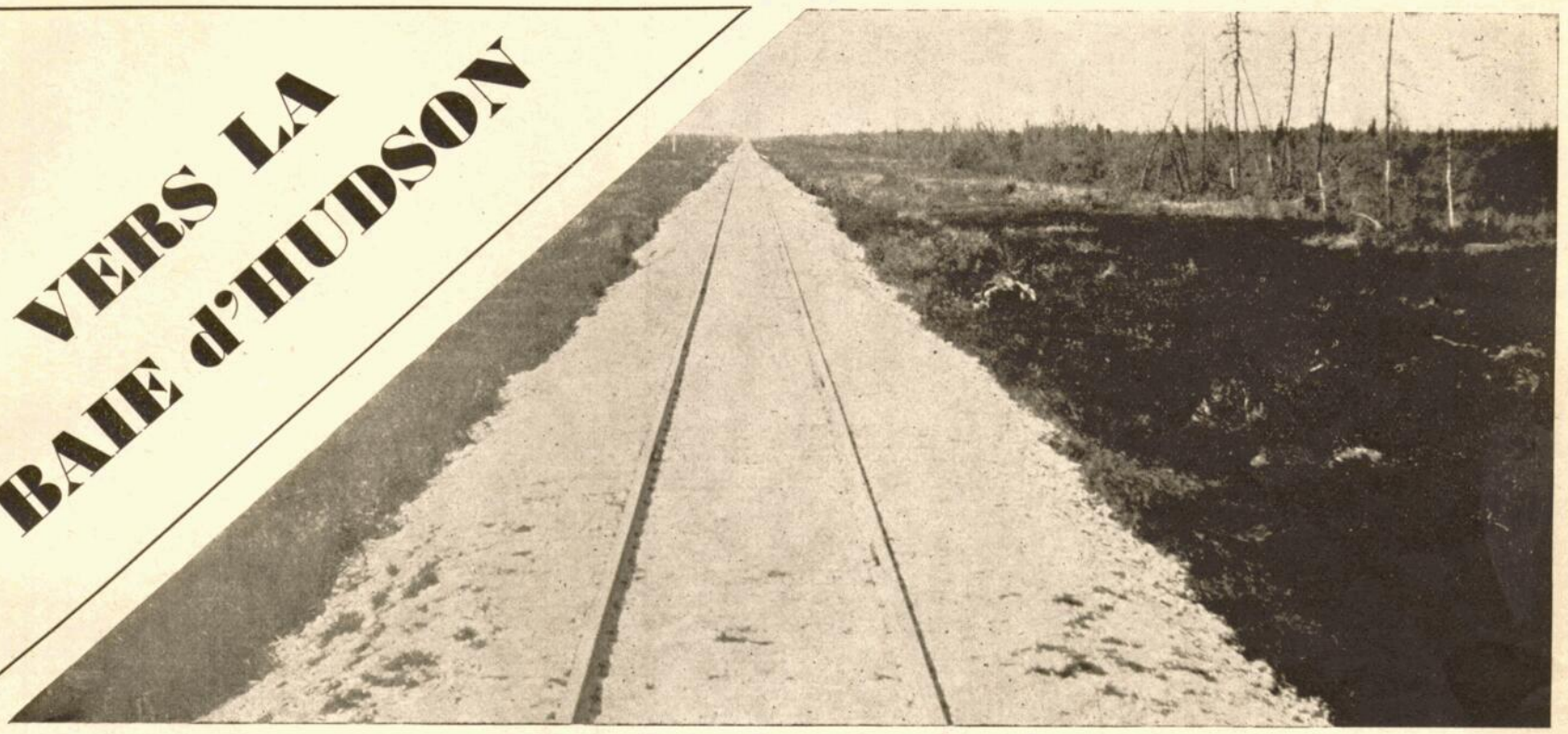
L'importance du telephone au canada

Dans les 2,447 réseaux téléphoniques existant en 1928 (tableau 72) figurent les trois grands réseaux provinciaux du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, un réseau plus petit appartenant à la province d'Ontario et un autre appartenant à la Division des Parcs du ministère fédéral de l'Intérieur. Ce chiffre englobe également 137 réseaux municipaux, les plus importants appartenant aux cités d'Edmonton, Fort William et Port Arthur. Parmi les 1,557 compagnies coopératives de téléphone, 1,186 sont dans la Saskatchewan et 208 dans la Nouvelle-Ecosse. Enfin, on compte également 494 compagnies par actions, 93 en nom collectif et 161 exploitées par des particuliers.

La vulgarisation du téléphone depuis 1911 est clairement indiquée dans le résumé statistique du tableau 71, montrant une augmentation de 302,759 en 1911 à 1,334,-534 en 1928 ou de 4.2 à 13.8 téléphones par 100 de population. Par provinces, le nombre de téléphones en 1928 est comme suit: Ontario, 589,343; Québec, 276,292; Colombie Britannique, 121,241; Saskatchewan, 112,237; Alberta, 77,-572; Manitoba, 77,226; Nouvelle-Ecosse, 42,776 ; Nouveau-Brunswick, 32,740 ; Ile du Prince-Edouard, 4,964; Territoire du Yukon, 143. Le nombre d'instruments par 100 de population estimative est comme suit: Colombie Britannique, 20.8; Ontario, 18.3; Saskatchewan, 13.2; Alberta, 12.3; Manitoba, 11.8; Québec, 10.4; Nouveau-Brunswick, 7.9; Nouvelle-Ecosse, 7.8 et Ile du Prince-Edouard, 5.7. Dans sa proportion du nombre de téléphones au chiffre de sa population, le Canada avec 13.8 téléphones par 100 de population est le deuxième pays, venant après les Etats-Unis qui ont 15.8 téléphones par 100 de population.

On estime que le nombre de conversations téléphoniques fut, l'année dernière, de 2,292,000,000 en messages locaux et 36,177,000 en messages à longue distance. Ces estimations sont basées sur les calculs fournis par des réseaux exploitant plus de 77 p. c. de tous les téléphones au Canada.

VERS LA BAIE d'HUDSON



La voie ferrée du Canadien National qui conduit à la Baie d'Hudson

Madame Edouard Guyot de Mishaegen, belle-fille du sénateur Henri-S. Béland, a parcouru, seule avec un guide indien et ses chiens, tout le nord du Manitoba. Ses chasses, ses pêches et ses explorations. La première à accomplir un pareil exploit. Madame Guyot de Mishaegen a réservé à "La Revue Populaire" quelques pages de son journal.

LE NORD DU MANITOBA

Peu de collines, une constellation de lacs et de marais, une multitude de rivières, des forêts de pins et d'épinettes, de rares tamaracks, des bouquets de trembles et de liars qu'on appelle peupliers blancs et noirs, quelques bouleaux, du saule et du hart rouge dans les creeks et dans toutes les parties basses, tel apparaît le nord des provinces des prairies que l'on imagine volontiers vierge de toute végétation depuis la frontière des Etats-Unis, jusqu'au territoire du Nord-Ouest, les terres désertiques et la Baie d'Hudson qui les limitent.

Cette partie boisée du nord est certainement moins pittoresque que les rives du Saint-Laurent ou les Rocheuses. Comment expliquer l'attraction qu'elle exerce sur tous ceux qui l'ont parcourue? En juin, juillet et août, les moustiques ne laissent pas au voyageur une minute de repos et, durant les quatre mois d'hiver, c'est la lutte contre le froid qui occupe celui qui a fait de ces forêts son séjour.

LE FROID

Le quarante sous zéro est fréquent et se prolonge par étapes de 4 à 5 jours, mais comme tout est relatif, le dix en-dessous est considéré comme une température douce et en effet la sécheresse de l'air la fait paraître telle. A zéro on est prêt à dire qu'il fait chaud, à midi on laisse sommeiller le poêle, on ouvre la porte de la cabane, on s'étire au soleil comme l'ours qui sort de son trou d'hiver et l'on dit en regardant le lac: "Voici un jour où l'on pourrait devenir aveugle par la neige".

LA VIE EST RUDE

La vie est rude autant que saine au nord du Pas. Les habitations qui sont des "log cabins" n'ont point de chaises, on s'assied sur des caisses ou bien à même les arbres non équarris du plancher, le dos appuyé contre ceux qui font le mur. Ces habitations n'ont point de lit pour le voyageur heureux de trouver un endroit sec et chaud où il peut étendre son "sleeping bag" aux pieds du "bonk" où couchent le trappeur blanc et sa femme Cree, ou encore près du tas de hardes où la vieille squaw fume la pipe, le visage tourné vers la muraille, trois heures durant, avant de souffler la chandelle et de se rouler dans sa couverture bariolée.

Si celui qui passe a beaucoup de provisions il les aura généreusement partagées avec ceux qui lui offrent un abri. Parfois la loi des échanges aura établi une balance égale non point entre la valeur réelle des objets mais d'après leur nécessité du moment: trois chaînes de chiens avec colliers pour une cuisse d'orignal; des mèches de lampes avec lesquelles on attache ses raquettes, pour un sac de fèves; de vieilles bretelles et un couteau sont offerts pour une ceinture de cuir ornée de clous de cuivre, et il faut défendre âprement les raquettes à pointes courbées, objets précieux qui tentent le trappeur.

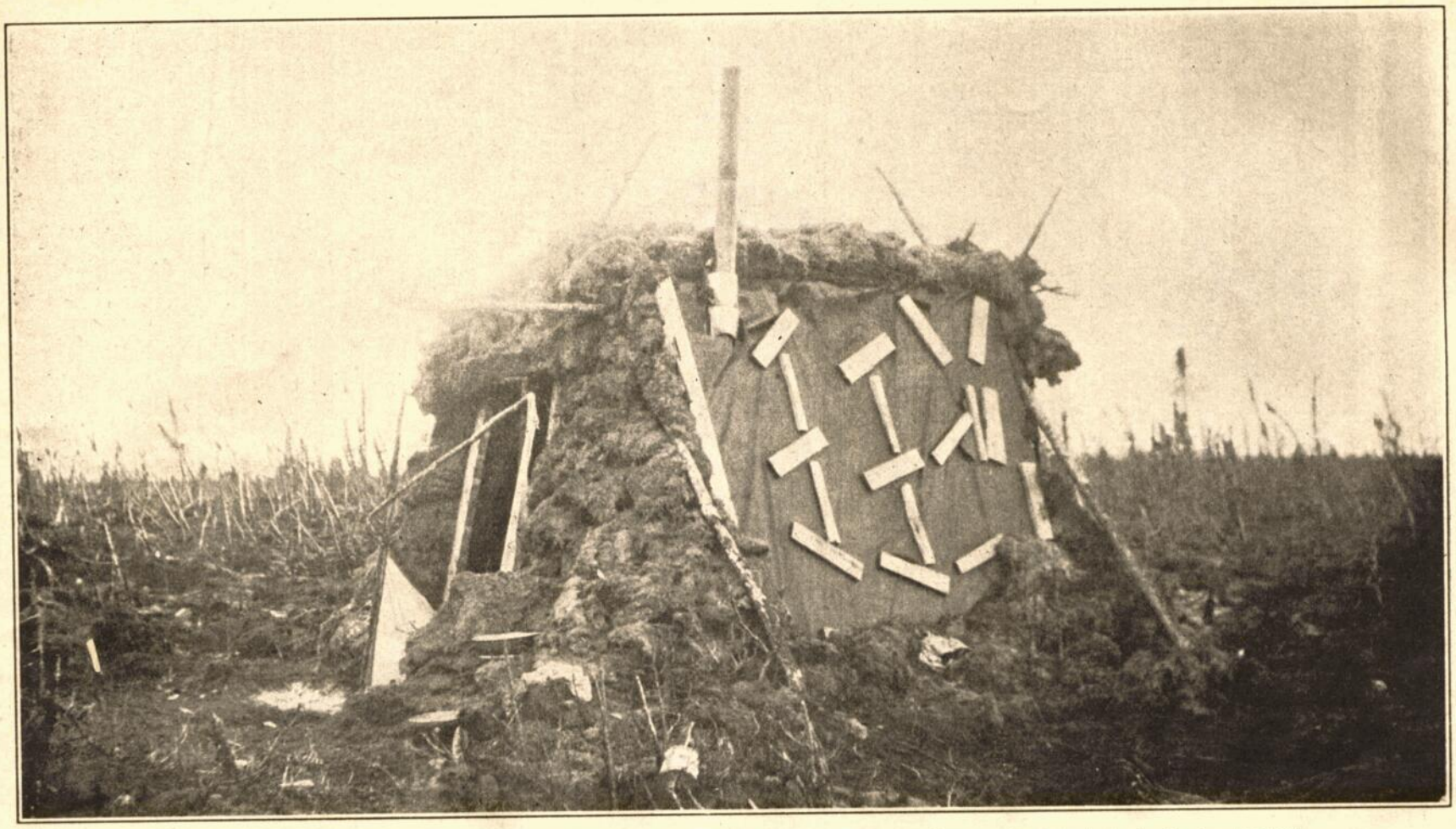
Heureux le voyageur qui a trouvé un tel abri et n'a pas été obligé de fixer sa tente, démonter son poêle, couper son bois et les branches d'épinettes qui feront son matelas à même la neige, fendre à la hache le morceau de "Jumping deer", et dégeler le poisson destiné aux chiens, fondre la neige pour se faire du thé après une étape de 15 à 20 milles dans une neige non frayée, ou bien après une course de 15 milles sur un lac où il craignait de se faire prendre par la tempête.

Avec la tempête de neige, les rapides gelés des rivières sont un autre danger pour le voyageur. Celui qui traverse un pays pour la première fois doit être doté d'une grande expérience ou doué de cet instinct qui ne trompe pas l'indien, afin d'éviter les endroits dangereux, et de ne point s'enfoncer dans la glace, lui, son toboggan et ses chiens. La tempête de neige peut surprendre le plus averti des voyageurs. Pris sur un lac long de quinze milles, il ne lui reste qu'à marcher en aveugle afin de ne point mourir de froid et espérer rencontrer la berge ou une île. S'il a des chiens avec un bon leader habitué au pays, il fait mieux de lui confier la direction qu'il retrouvera infailliblement avec son instinct qui ne trompe pas.

LES CHIENS

On ne peut parler de voyage d'hiver en omettant de mentionner les chiens, ces indispensables petits moteurs à quatre pattes que l'on nourrit d'un poisson et qui traînent votre tente et vos provisions des milles et des milles chaque jour sans se plaindre, et dorment roulés en boule sur leurs branches de sapins par 40 et plus sous zéro.

On attelle le plus fort des chiens près du toboggan; puis les plus jeunes "les pops". En tête marche le "leader". Le museau dans la neige molle, brisée par une seule paire de raquettes, avec ses pattes minces il enfonce profondément dans la piste neuve prudemment tracée sur la berge, il est conscient de sa responsabilité, courageux et intelligent, mais parfois il prend des initiatives dangereuses et quitte la piste difficile pour diriger brusquement le team vers la glace lisse autant que dangereuse de la rivière. Celui qui dirige un toboggan de quatre cents livres, tire sur la corde et crie: "Ha ha!" ou "Dja!" s'il est Cree pour aller à gauche "Dji dji" ou "Ju ju" pour la droite et corrige le pauvre animal, de cette imprudence qui aurait pu être fatale, avec des coups de fouet bien administrés. Sur le sentier battu les chiens trottent la queue en bataille et l'oeil clair, d'autant plus vite s'ils sont sur le chemin du retour ou au grand galop, et le museau au vent si une bande de cariboux traverse le lac ou encore si un sieur goupil attend placidement, à la pointe du cap à



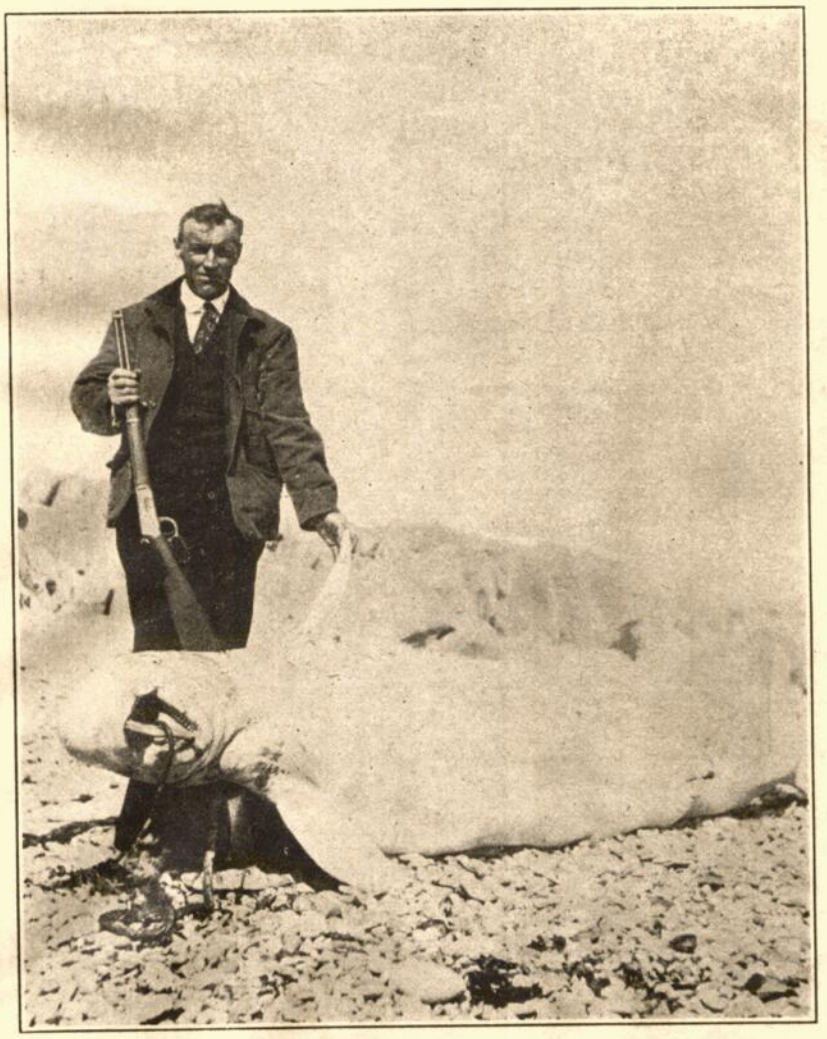
Hutte de terre, le long de la ligne de la Baie d'Hudson, comme en élevèrent les ouvriers pendant toute la durée des travaux.

deux milles de là, l'approche des chiens dont il va se jouer.

Le leader est le chien préféré du maître, qui a pour lui des soins particuliers autant qu'intéressés, et consent à le laisser entrer dans sa tente ou sa cabane. Un bon leader en effet ne se remplace pas aisément tandis qu'il suffit de prendre un chien errant sans licence dans la ville du Pas, pour se l'approprier.. et.. compléter son team. Cette nature qui exige une lutte incessante, ce pays que pas une montagne ne vient agrémenter, a un charme inexplicable pour celui qui y séjourne quelque temps, au point de faire comme ce trappeur qui parle depuis trente ans de le quitter et finira par y mourir.

La neige couchée en nappe sur les lacs ou coupée d'ombre dans le bois prend tous les reflets du ciel: petit point noir sur l'étendue le trappeur avance avec ses chiens menus vaisseaux du désert sur la sente durcie; le vent du sud souffle c'est le "chinook" qui amène la neige et vient du golfe du Mexique par les plaines du centre. Voici la tempête qui a causé la perte de nombreuses vies humaines ou bien c'est le vent d'ouest un blizzard qui soulève en poudre la neige du lac même; elle tourbillonne et monte en arabesques et en dentelles dans un faux jour qui vient du levant et fait croire au pays des songes et des lutins... lutins qui trottent le capuchon du parka levé et le mouchoir de soie noire serré sur la bouche, thouareg d'un nouveau Sahara ils sont trompés par les mêmes mirages, le froid brûle autant que la chaleur, la neige mange les yeux comme le sable du désert et la soif en est le pire des maux. Voici le soir, le ciel est balayé, il y a 20 degrés en dessous de zéro, partant du nord l'aurore boréale coupe le ciel de fusées blanches, bientôt elles formeront des croix, l'air est si pur que les étoiles semblent plus grandes...

En d'autres mots cette nature n'est point morte l'hiver... aux jours calmes et ensoleillés, et ils sont nombreux, la vie animale révèle ses mystères.



Une baleine blanche, capturée à Churchill, au nord du Manitoba.

LE TRAPPEUR

Le maître de tous les habitants du grand Nord, hommes et bêtes, celui qui est le plus fort et le plus adroit, c'est le trappeur, l'homme blanc, métis ou Cree. En huit jours, il peut avec sa hache construire une cabane en bois non équarri étançonné de mousse grise, au toit fait de la même manière doublé d'une couche d'écorce de bouleau ou de papier bitumé. Il y a placé son poêle sur deux bûches et dès lors la hutte de bois ronds est sienne, car une curieuse coutume approuvéee par la loi veut que toute cabine appartienne à celui qui y place son poêle et non point à celui qui l'ayant construite aurait par imprudence emporté le sien.

Plus fin que le renard ou le gros loup il les prendra au piège, il dépistera l'orignal, et connaîtra les passages des cariboux, mais il ne tuera point pour le plaisir du massacre, la forêt est son garde-manger, où il ne puise que par nécessité.

Le trappeur blanc mène souvent une vie solitaire, la loi lui défend de vivre en dehors du mariage avec



Un village qui sera peut-être une grande ville, demain: Cranberry Portage,

une femme Cree ou métisse. Ceux qui sont libres finissent par un mariage de ce genre vu l'absence totale de femmes blanches, les autres restent seuls. Qui cherchera le secret de ces hommes qui fuient la vie effarée des villes et se réfugient dans cette région perdue où les heures et les jours s'écoulent et où l'on vieillit sans le savoir? Un mauvais coup ? Une bêtise ? Un malheur et parfois un grand chagrin, souvent, et ceci est plus simple, la pauvreté et l'amour de la liberté.

Quand la saison a été bonne, le trappeur oublie ses misères à la capitale du nord, Le Pas. Après une vie d'ascète qu'il a menée avec une patience exemplaire pendant des mois et souvent même des années, prisonnier de ses trappes qu'il faut surveiller et de ses chiens qu'il lui faut nourrir, il a fait de 600 à 700 dollars, en fourrures, dont il ne lui restera pas grand'chose à son retour sur le sentier. Il reprendra alors sa tournée de 10 à 15 milles par jour, ne parlera plus qu'à ses chiens et ne s'arrêtera que devant les trappes qu'un carcagou a dérangées ou devant celle où un lièvre blanc s'est fait prendre. Agenouillé dans la neige l'homme guettera le pauvre "rabbit" avec un geste de dédain et lui fera évoluer une spirale par dessus les buissons, puis il appuiera les deux pieds sur les ressorts de la trappe et la replacera avec soin sous l'appât derrière les petits bâtons croisés de la barrière, qui force l'animal à sauter sur le plateau qui déclanche les ressorts, il redressera le batonnet ou se trouve l'appât entouré d'herbes sèches et repartira à la suite de son toboggan. "Mush!" et d'un coup de collier les chiens obéissent à l'ordre du départ.

A chaque étape il trouvera une cabane, plus rarement une tente, avec des provisions et du bois coupé à l'avance. Parfois il y rencontrera un indien de passage qui descend de sa *trapping line* 70 milles plus au nord et s'en va au magasin du lac pour renouveler quelques provisions indispensables, du tabac et de la farine. Les deux hommes échangeront des phrases coupées de grands silences, les yeux dans le vague et la cigarette ou la pipe aux lèvres. Ils se connaissent depuis 10 ans et les nouvelles sont rares.



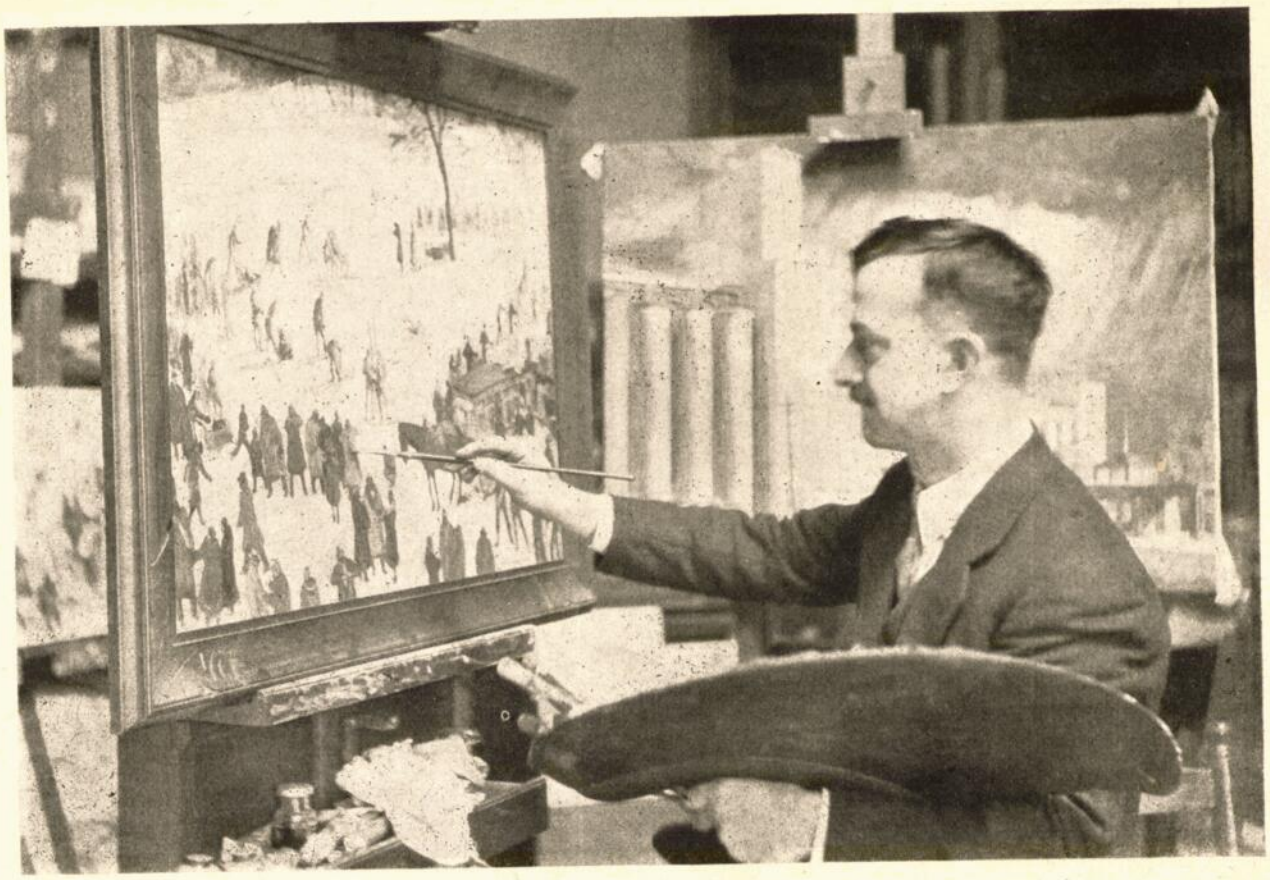
Un type de chasseur indien du Manitoba. *(Photos C. N. R.)*

A ce lac qui est pour le trappeur un centre civilisé, on voit quelques cabanes de bois ronds groupées autour du magasin, la plupart de ces cabanes ne sont point habitées ou ne le sont que momentanément par cette race vagabonde. Seule la famille du "store keeper" est stable. C'est à celui-ci que les trappeurs vendent leurs fourrures et les pêcheurs leurs poissons, c'est lui qui leur fournit les "grosseries" et les vêtements, et se charge du transport jusqu'au chemin de fer, où il prend les uns et dépose les autres. Il vend à crédit à ceux qui partent pour leur ligne de trappe et ne se trouve payé que des mois après, parfois des années. Par contre il vend sa marchandise avec un joli bénéfice (20% plus cher qu'au Pas). Les petits postes de la baie d'Hudson sont établis à chaque arrêt du chemin de fer qui va de du Pas à Churchill, d'autres sont placés à l'intérieur des terres sur la Churchill et la Nelson River. Depuis deux siècles des générations

(Suite à la page 58)

L'Exposition du Peintre ADRIEN HEBERT à Paris

Les éloges qu'en fit toute la presse parisienne



ADRIEN HEBERT, PEINTRE

Il y a quelques années, nous vîmes à Paris une exposition de peintures canadiennes. Ces oeuvres prétendaient représenter l'art pictural canadien tout entier. Or, on y voyait surtout des artistes canadiens-anglais. De sorte que le Canada français parut fort dénué de peintres. C'est qu'ils manquaient presque tous, entre autres, Adrien Hébert.

Cet artiste expose en ce moment un ensemble d'œuvres à la galerie Barreiro, rue de Seine. Le vernissage en a été très brillant. Présidé par Son Excellence M. Philippe Roy, ministre du Canada en France, il a attiré un grand nombre de personnalités parisiennes. J'ai noté des artistes, des gens du monde—du monde officiel et du monde politique. Le ministère des Beaux-Arts avait délégué M. Paul Léon. M. Jean Désy, conseiller de légation canadienne, accompagnait le ministre du Canada.

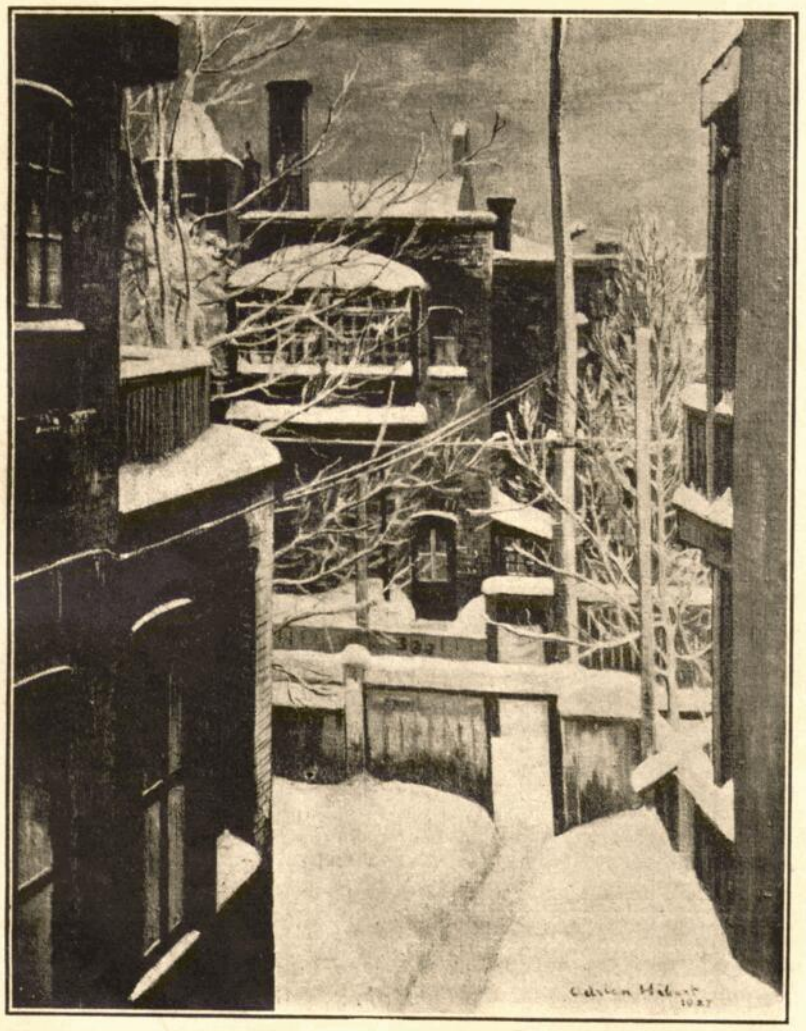
Parmi les invités: la vicomtesse de Petiteville, le comte Allard du Chollet, le prince de Robeck, le comte et la comtesse Serge-Fleury, le comte de Ramel, député du Gard, le marquis de Marguerie, sénateur de la Moselle, etc. Des artistes tels que Kvapil, André Favory, Jacquemot, Henri Beau, Baguary, Marcel Roche, Sardin, Robert Mahias, etc., étaient venus voir la peinture de leur confrère canadien. Rencontré aussi des critiques, et notamment Fegdal, qui a la réputation de ne se déranger que pour la bonne peinture.

Les tableaux qu'expose Adrien Hébert ont le port de Montréal pour sujet. Il y a une sorte de gageure dans ce choix, car le peintre n'a fait aucune concession au goût du public pour l'anecdote canadienne. Et c'est bien ce qui vaut à son exposition le succès auprès des peintres et des connaisseurs parisiens. Il y a dans ces 28 toiles une distinction froide qui n'est pas sans charme. L'ensemble se tient admirablement.

Isolons quelques-uns de ces morceaux. Les grands paquebots et les cargos à quai dans le port de Montréal sont des motifs qu'Adrien Hébert ne se lasse jamais de peindre. Des arrivées et des départs de transatlantiques lui permettent de fixer sur la toile de belles cheminées rouges et tout le pittoresque d'un grand port. Les élévateurs à grains ou grands silos en béton lui ont aussi fourni des silhouettes ou des détails qu'il peint avec une précision presque hollandaise. Ses paysages de neige font également songer aux Hollandais, et telle rue de Montréal, avec ses maisons de briques aux détails minutieusement indiqués, et la belle lumière, est d'un Peter de Hoch canadien. On pourrait lui reprocher un peu de minceur, peut-être, et une matière trop légère. Mais il y a beaucoup de variété dans sa façon de traiter des sujets toujours les mêmes, ce qui aurait pu créer une certaine monotonie. Deux tableaux, de petites dimensions, ont été fort remarqués: ce sont des intérieurs de hangars, et la lumière qui y règne est faite d'une pâte de belle et rare qualité.



ADRIEN HEBERT, AQUAFORTISTE



Adrien Hébert—NEIGE. TEMPS GRIS.

L'exposition d'Adrien Hébert est la meilleure manifestation artistique canadienne que Paris ait eue depuis longtemps. En peinture, il n'y en a jamais eu, en tout cas, de cette qualité et de cette tenue. La musique canadienne est connue à Paris grâce au pianiste Léo-Pol Morin, qui y donna beaucoup de concerts et qui a souvent mêlé à ses programmes des oeuvres de son pays. Il y a quelques années, les concerts Pasdeloup exécutaient une oeuvre élégante et gracieuse de Claude Champagne. Mais l'art pictural canadien-français n'avait guère marqué jusqu'ici à Paris. Adrien Hébert vient d'en donner un excellent aperçu.

Les peintres français connaissent la peinture canadienne par l'ouvrage très intelligent de Jean Chauvin "Ateliers", comme les musiciens français connaissent la musique canadienne par l'ouvrage de Léo-Pol Morin, "Papiers de Musique". Mais il est nécessaire que peintres et musiciens de chez nous *sortent* leurs productions, afin que Chauvin et Morin n'aient pas l'air d'avoir parlé d'après des fantômes. L'excellente propagande de ces deux critiques d'art doit être soutenue par les artistes dont ils ont parlé.

Adrien Hébert vient de créer un précédent par son exposition. Son succès devrait inciter d'autres artistes canadiens à suivre son exemple. Mais il faudra se tenir dans la classe artistique d'un Adrien Hébert, sous peine de subir des comparaisons peu avantageuses. Et la classe d'Adrien Hébert n'est peut-être pas accessible au premier peintre venu.

Robert de ROQUEBRUNE.

Paris, 20 mars.

* * *

Adrien Hébert est un artiste lucide et solide. L'ensemble de toiles qu'il a rapportées du Canada témoigne d'une volonté aiguë de faire puissant et vrai. Et cependant ce réalisme possède en plus de sa poésie propre une tendresse que lui donnent les tons adoucis du ciel et de l'eau.

Il a le don du camaïeu délicat. Dans la grisaille du port, les cheminées rouges des cargos mettent une note violente. Les tableaux d'Adrien Hébert sont construits et mis en page avec un art consommé.

(Le Journal, Paris.*)*

* * *

Afin de nous réserver de la place pour parler de théâtre, nous avions compté passer cette fois sous silence, en même temps que les concerts et les conférences, les nombreuses petites expositions qui eurent leurs rubriques dans de précédentes chroniques. Mais un *one man show* d'un caractère et d'un intérêt tout particuliers nous font revenir sur cette résolution, afin d'avoir le plaisir de signaler le très joli succès de l'exposition chez Barreiro, rue de Seine, de l'oeuvre de M. Adrien Hébert, presque toute consacrée au port de Montréal. Cet artiste, très sûr de son métier, y montre des qualités de vigueur et de mouvement, un sens des contrastes, une audace de composition qui furent commentés très favorablement par la critique parisienne. M. Adrien Hébert a fait là du beau et du bon travail dont ses compatriotes, aussi bien que lui-même, sont en droit d'être fiers.

Hélène ROULANS,
correspondante du *Canada*
à Paris.

* * *

Nous connaissons mal, à Paris, les peintres canadiens de souche française: les Anglo-Canadiens nous sont plus familiers: nul amateur n'a pu oublier ce délicieux Walter Morrice, natif de Montréal.

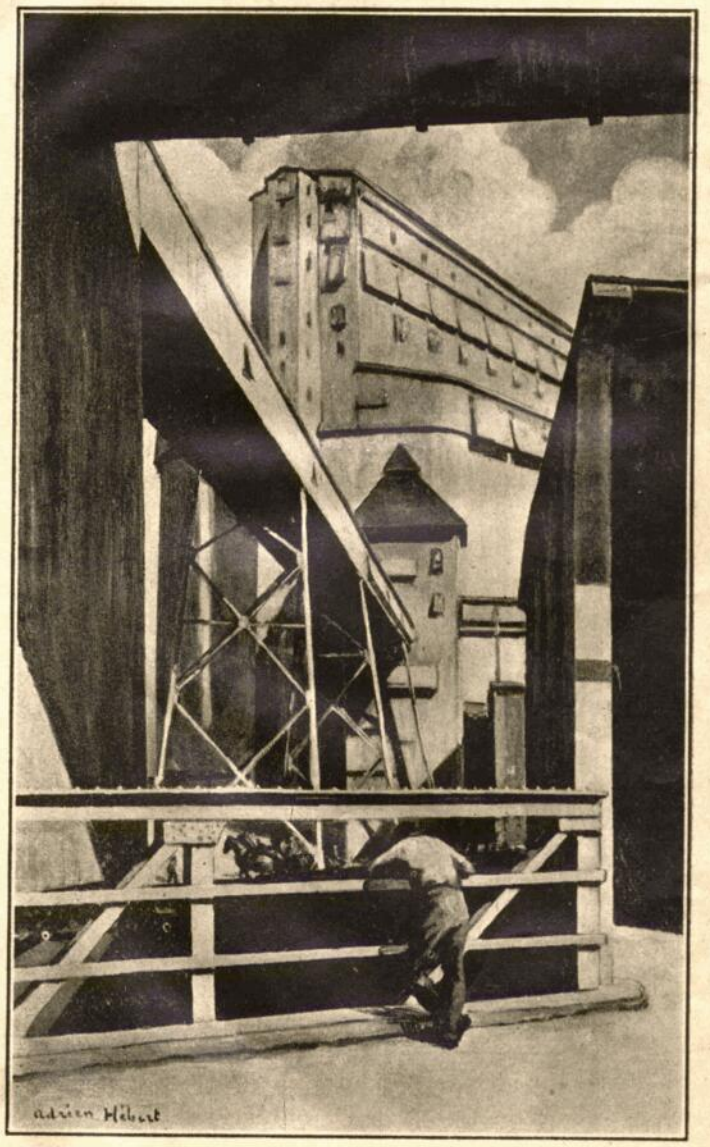
Parmi les jeunes "Canadiens-français", l'un des plus brillants, des mieux doués, est M. Adrien Hébert, dont une série est actuellement montrée à la galerie Barreiro, 30, rue de Seine. Ce fils de sculpteur et frère de sculpteur est fixé à Montréal; mais, en 1923, on eût pu le rencontrer à Paris, voire à Montparnasse, avec ses camarades André Favory, Jacquemot ou Marcel Roche. Les trente toiles de la cimaise Barreiro nous font assister à la vie pittoresque, grouillante, formidable d'activité, du port de cette vieille cité. Ce sont, outre d'excellentes vues de rues et de maisons couvertes de neige, des notations de quais, hangars, passerelles, transbordeurs, élévateurs. Le dyamisme, la poésie des spectacles industriels, des silos, des constructions de béton et de métal émeut cet artiste; à l'encontre de ses confrères épris des vallées, des monts et des prairies des Laurentides, Adrien Hébert s'est spécialisé dans la représentation picturale des paquebots.

Son art n'est d'ailleurs pas froidement documentaire, au contraire : ces immenses organismes vivent, respirent l'air marin. Ils se détachent en valeur contre des ciels soyeux, lointains, étoffés; leurs fumées "tout a une forme, même la fumée", disait Ingres, sont justes de ton et de valeur. De nos peintres français, Marquet est celui avec lequel M. Adrien Hébert présente le plus d'affinités.

L'exposition de ce bon artiste canadien obtiendra auprès de ses amis de Paris un succès mérité.

Louis VAUXCELLES.

(Excelsior, Paris.*)*



Adrien Hébert.—ELEVATEUR ET HANGAR



Le Stade de Montréal, angle Delorimier et Ontario, où se jouent les parties de base-ball de la ligue Internationale.
(Phot) Associated Screen News, Montréal.)

La Saison de Base-Ball à Montréal

Les clubs Rochester, Baltimore, Reading, Buffalo. Toronto, Newark, Jersey City et Montréal forment le circuit international. Il est admis que, cette année, la lutte se fera entre Montréal, Rochester et Baltimore. C'est du moins l'avis des principaux chroniqueurs sportifs des Etats-Unis et du Canada qui ont suivi les équipes de l'ouverture des camps d'entraînement à l'inauguration de la saison actuelle. Voici d'ailleurs ce qu'en dit le chroniqueur sportif du journal *Le Canada* :

"Si on analyse la force respective de ces huit équipes, il résulte sans aucun doute que la lutte se fera entre le Rochester, le Montréal et le Baltimore. Et le Montréal renforci au centre par Conlan et au troisième but par Peploski et avec une amalgamation de joueurs qui, l'an dernier, ont frappé avec une moyenne de plus de trois cents, le Montréal n'a absolument aucune raison de finir en position inférieure et à toutes les chances, avec l'esprit combatif de ses joueurs, de décrocher son premier championnat. Eddie Holly a un très bon club, de beaucoup meilleur que les années dernières. Les Royals sont de bons frappeurs et possèdent le meilleur "outfield" de la ligne. L'"infield" qui avait un point faible a été renforci. Peploski, un frappeur de 300, et Martin alterneront à ce poste. La combinaison Gautreau et Urbanski n'a pas son égale dans le circuit. Doc et Bill ont obtenu le meilleur pourcentage du circuit à leur position respective l'an dernier. Urbanski finit la saison avec un "batting average" de plus de 330 et Gautreau frappait 295 et obtint le record de la ligue pour les sacrifices. Henry a conduit le bal l'an dernier pour les frappeurs du Montréal et est en meilleure forme que jamais. Pour ce qui est des lanceurs, Montréal a la meilleure équipe de lanceurs du circuit. La saison dernière a prouvé la véracité de cette assertion.

"Le Baltimore a aussi un fameux club, mais n'a que les joueurs de l'an dernier et aura donc le Montréal son plus redoutable adversaire, le Rochester étant cette année vingt-cinq pour cent inférieur à l'an dernier et aura dans le Montréal ont toutes les raisons de fonder un espoir légitime de voir triompher les Royals, pendant que les experts pourraient bien voir leurs jugements déçus. Ainsi à Baltimore on classifie les clubs dans l'ordre suivant: Baltimore, Rochester, Montréal, Jersey-City, Newark, Buffalo, Toronto et Reading.

"L'alignement des Royals au bâton est le suivant cette année:

"Gautreau, 2e but ; Conlan, champ centre; Urbanski, arrêt-court; Head, receveur ; Gulley, champ droit; Ripple, champ gauche; Henry, 1er but ; Peploski, troisième but."

LES JOUEURS DES ROYALS

Lanceurs

Brown, Buckalew, Claset, Falk, Griffin, Long, Pomorski, Simmons, Thormahlen et Loftus.

Receveurs

Head, Niebergall.

Intérieurs

Gautreau, Henry, Martin, Peploski, Urbanski.

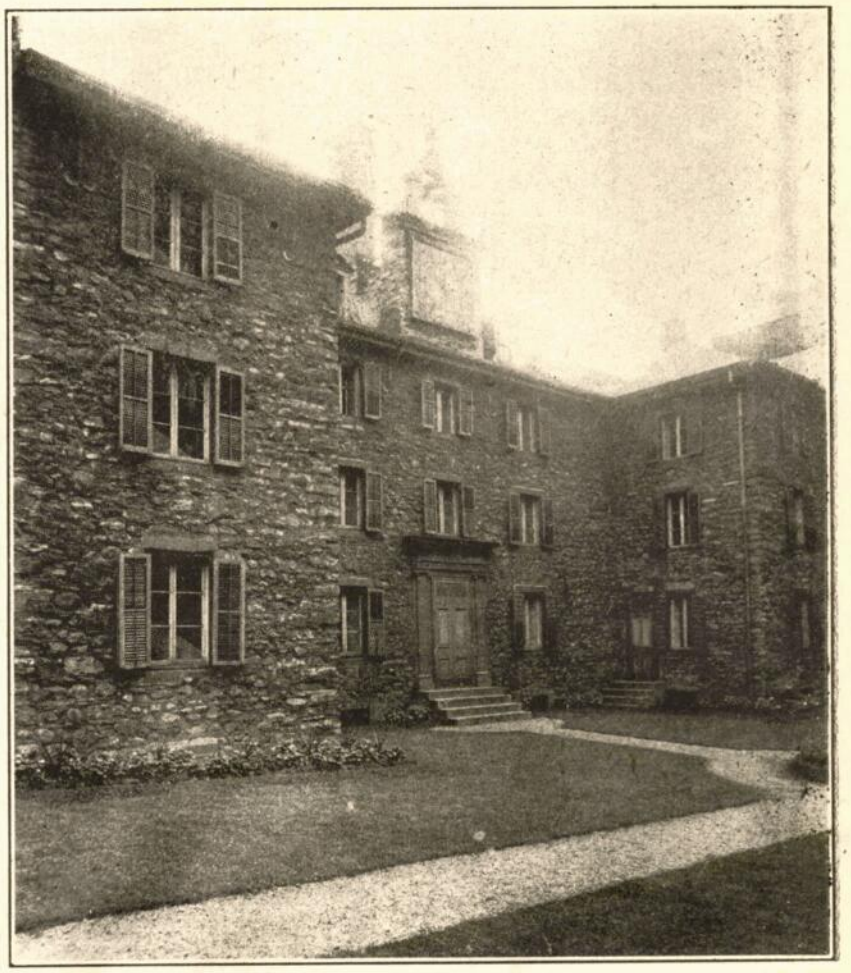
Extérieurs

Conlan, Conley, Gaudette, Gulley et Ripple.

Saviez-vous que? . . .



Ce monument, oeuvre du sculpteur canadien, Louis-Philippe Hébert, fut érigé à l'endroit même où, le 30 mars 1644, M. de Maisonneuve, fondateur de Montréal, livra combat aux Iroquois.



Ce vieux cadran qui orne la façade du Séminaire de Saint-Sulpice, sur la Place d'Armes, était, au début du XVIIIe siècle, l'unique chronomètre public à Montréal.



Ce fut dans l'une de ces vieilles tours, qu'on voit encore devant le Séminaire de Théologie, rue Sherbrooke ouest, à Montréal, que Marguerite Bourgois faisait la classe aux petits sauvages, en 1694.



La croix du Mont-Royal, érigée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, grâce à une souscription nationale, et illuminée tous les soirs, est vue de plus de vingt-cinq milles.



VUE D'ENSEMBLE DE RIO-DE-JANEIRO *(Photo Associated Screen News, Montréal.)*

RIO-DE-JANEIRO

Pour donner à nos lecteurs et lectrices le goût du voyage ou, s'ils ne peuvent voyager comme ils le voudraient, pour les promener à travers le monde, au moyen de textes inédits et de belles images, *La Revue Populaire* a toujours trouvé bon de les entretenir des pays étrangers qu'ils ne connaissent pas. Nous avons déjà donné ici, des relations de voyages à travers le Canada et les Etats-Unis, le Mexique, l'Europe centrale, les Indes mêmes. Il y a quelques mois, ce fut Mexico, capitale du Mexique, que notre directeur visita à l'automne dernier. Nous parlerons aujourd'hui de la plus belle cité de l'Amérique du Sud: Rio-de-Janeiro, dont la baie est peut-être la plus merveilleuse du monde.

* * *

Disons d'abord que les Etats-Unis du Brésil, dont Rio-de-Janeiro est la capitale, constituent la plus vaste république de l'hémisphère occidentale. La superficie du Brésil couvre 3,200,000 carrés, soit près de la moitié de toute l'Amérique du Sud. Comme étendue, ce pays n'a d'égal que la Russie soviétique et la Chine. Il dépasse les Etats-Unis de 200,000 milles et est trois fois plus grand que l'Argentine. Tous les pays de l'Amérique du Sud, à l'exception du Chili et de l'Equateur, touchent à ses frontières.

La population actuelle du Brésil est de 43,000,000. Elle n'était que de 8,000,000 en 1850, dont 3,000,000 d'esclaves, et de 14,000,000 en 1890. Pendant plusieurs années, sauf durant la Grande Guerre, l'immigration annuelle fut de cent à deux cent mille. Ces immigrants étaient surtout Italiens et Allemands.

* * *

Capitale du Brésil depuis 1703, Rio-de-Janeiro possède, en plus de beaux monuments et d'avenues magnifiques qui se peuvent comparer à l'Unter den Linden de Berlin et, sous certains rapports, au Fifth Avenue de New-York, en plus de parcs et de jardins uniques au monde, les principaux musées et toutes les grandes écoles de la république. Port principal de l'Etat brésilien, la capitale trafique avec les Etats-Unis et les principaux pays d'Europe. Espérons que bientôt, à la suite surtout de l'exposition britannique à Buenos-Ayres, le Canada et le Brésil s'échangeront largement leurs produits. Ces produits sont surtout, au Brésil, les cafés et le caoutchouc. D'ailleurs, les intérêts canadiens au Brésil sont déjà considérables.

* * *

La célèbre baie de Rio-de-Janeiro fut découverte, en 1515, par des navigateurs espagnols. Les Portugais y vinrent à leur tour, quelques années plus tard, et, en 1555, raconte-t-on, une expédition française en prit possession. Mais Rio-de-Janeiro, que les Français nommèrent la France antarctique, ne resta pas longtemps entre leurs mains. Des réfugiés calvinistes vinrent s'y installer et des querelles religieuses neutralisèrent tous les efforts des premiers colons. Aussi, quand se représentèrent les Portugais, ils anéantirent le bourg construit par les Français et fondèrent Rio-de-Janeiro même. La ville fut donc fondée, à proprement parler, en 1567. Mais les Portugais durent l'abandonner et la reprendre plusieurs fois avant d'en venir absolument maîtres. En 1640, ce sont les Hollandais qui s'en emparent et, en 1711, le célèbre homme de guerre français Duguay-Trouin. En 1808, Rio-de-Janeiro eut l'honneur de devenir le siège de la famille royale de Portugal. Après l'émancipation du Brésil, en 1822, Rio-de-Janeiro fut la capitale du nouvel empire brésilien.

Et depuis 1889, Rio est la capitale de la république des Etats unis du Brésil.

* * *

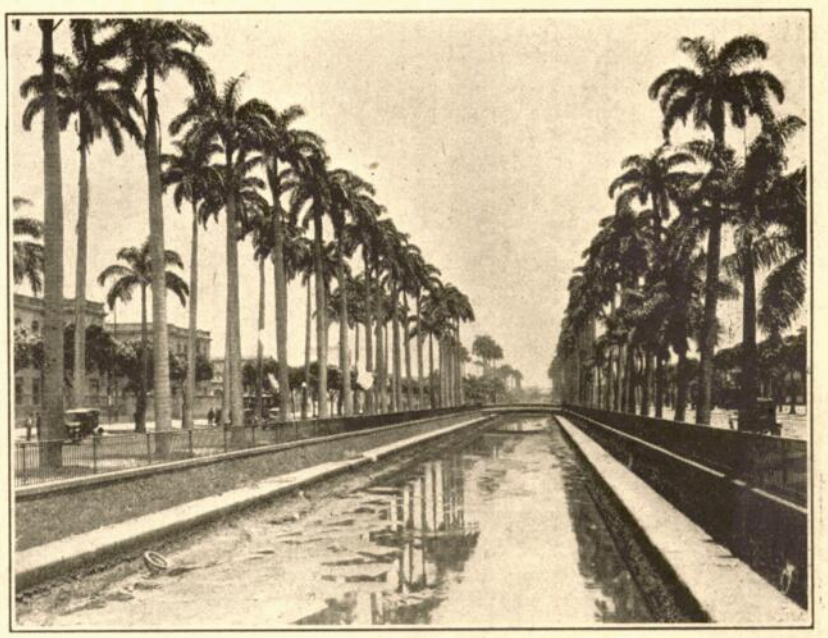
Rio-de-Janeiro est une ville énorme, traversée d'un boulevard comparable aux plus beaux de l'Europe, et qu'on a percé en rasant plus de 600 édifices. Nous ne soupçonnons guère, ici, l'importance et la beauté des grandes cités de l'Amérique du sud. Les quelques photos que nous reproduisons sur ces deux pages en donneront une excellente idée au lecteur.



LA CHAMBRE DES DEPUTES DU BRESIL
(Photo Associated Screen News, Montréal.)



Une des plus belles places de Rio-de-Janeiro, la Praca Floriano



Un canal de Rio, bordé de palmiers



L'Avenida Rio Branco, la plus belle avenue de Rio-de-Janeiro.

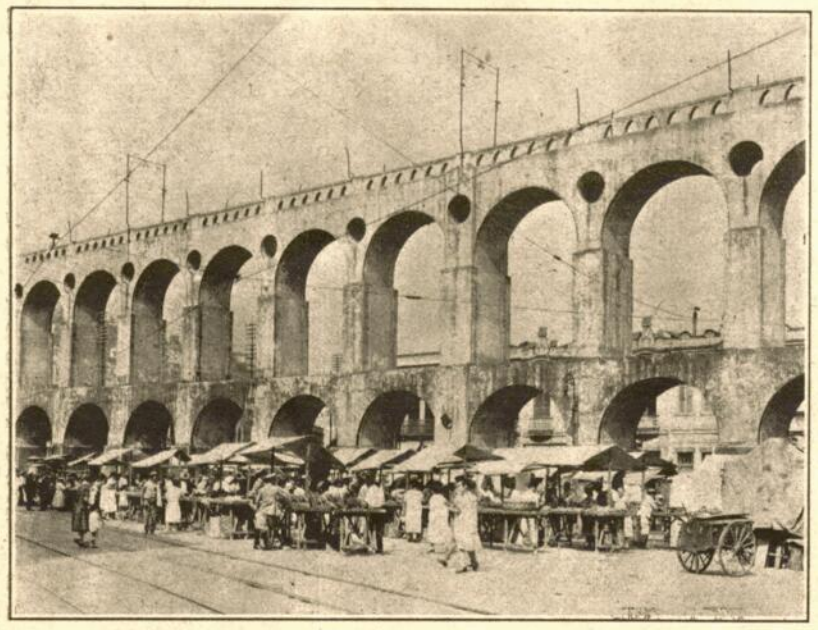
Le voyageur qui se promène sur l'Avenida Rio Branco est émerveillé de tout ce qu'il y voit. Magasins comparables à ceux de Paris et de Berlin, grands hôtels particuliers, ambassades, cafés dont les terrasses s'avancent sur les trottoirs en mosaïques, élégantes habillées à la mode de Paris.

Dans ces cafés, on y fait de la musique et on y consomme très peu d'alcool. Le Brésilien est très sobre et, bien que tous les alcools soient mis à sa portée, il en fait un usage des plus modérés. Mais, en revanche, il boit du café à l'excès, très fort et très sucré. Après le lunch, tout le monde se précipite vers les restaurants où l'on fait une spécialité du café et de nouveau, dans l'après-midi, à l'heure où les Anglais prennent le thé.

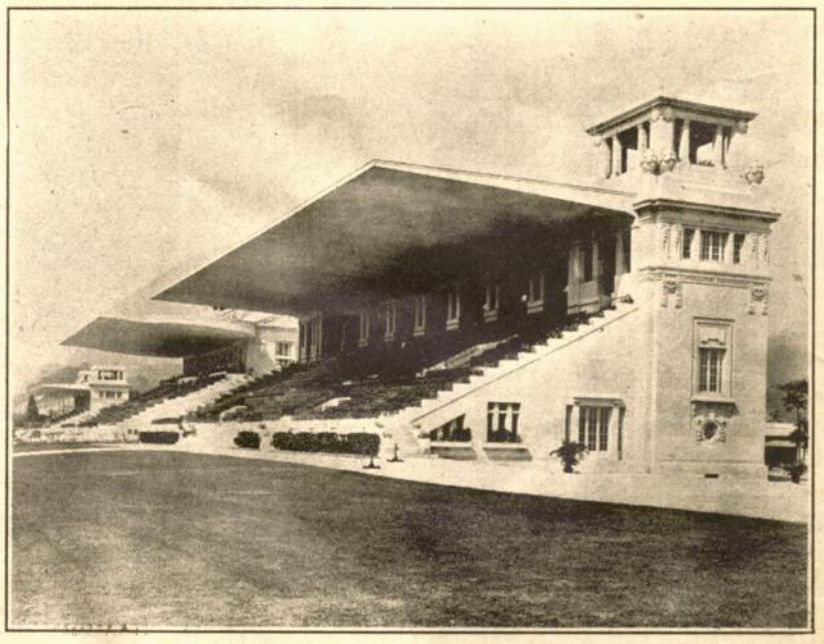
La femme est jolie et très élégante. L'homme est d'une politesse exquise et d'une mise très soignée. Malgré la chaleur qui règne à Rio, jamais vous ne verrez, dans la ville même, un monsieur sans veston. Le chapeau melon et la canne y sont beaucoup portés. Tout ce qui peut étonner un Américain du nord, c'est l'éventail dont usent beaucoup de gens (comme à la Havane) pendant les grosses journées de chaleur.

(Photos Associated Screen News, Montréal.)

(Photos Associated Screen News, Montréal.)



L'ancien aqueduc et la place du marché.



Les magnifiques tribunes du champ de course de Rio-de-Janeiro.

Le nouveau jeu à la mode

Le Jacquet ou "Backgammon"

Ce nouveau jeu à la mode n'est pas cependant un jeu nouveau. L'Amérique l'emprunte à la France et en fait sa chose. Quand il aura été bien lancé, dans quelques mois d'ici, probablement, nous oublierons ses origines et nous croirons l'avoir inventé. Le jacquet (ou tric-trac simplifié) est un jeu d'invention française, probablement, encore que les Anglais le réclament, et qui se joue dans tous les cafés de France. C'est la grande distraction des consommateurs. Sa vogue n'a d'égale (et encore!) que celle des dominos. Comme, en Amérique, nous ne jouons à aucun jeu, dans les tavernes ou les *speak-easies*, nous nous amuserons au jacquet chez nous ou chez nos amis. Vous pouvez dès maintenant vous mettre à l'étude de ce jeu, appelé à devenir aussi populaire que le mah-jong, disparu il n'y a pas si longtemps.

♠ ♠

Tout ce qu'il faut, comme matériel et accessoires, c'est la boîte dite aussi jacquet, deux cornets, deux dés, trente dames, dont quinze blanches et quinze noires. La boîte où se joue le jacquet est ici désigné sous le nom de *tablier*. Retenez ce mot. Jetez un coup-d'oeil sur notre belle gravure et vous reconnaître facilement cette boîte à bande peu élevée et décorée de flèches blanches et noires. Vous l'avez déjà vue, maintes fois, c'est le jacquet!

Chaque joueur empile ses dames sur la flèche du *talon*. On tire la primauté et le plus gros dé commence à jouer.

A remarquer qu'en toute circonstance les dés doivent être jetés fortement, frapper la bande et tomber sur le fond du tablier pour y rester. Le dé est bon partout dans le *tablier*, sauf lorsqu'il n'est pas assis droit sur une face. Sinon, il est *cassé* et le coup est nul. Le coup est nul également quand le dé saute hors du tablier, ou quand les deux dés retombent l'un sur l'autre, ou enfin quand l'un des dés ou les deux tombent sur la bande et y restent.

Chaque joueur doit appeler ses dés à haute voix en nommant le plus gros le premier: 6 et 4, 3 et as, etc.

Pour les *doublets*, l'usage a consacré l'expression: *tous les as, tous les deux*, etc., et l'on joue les points amenés par les dés, avec cette remarque que les *doublets* se jouent deux fois, c'est-à-dire que celui qui amène *tous les six* fait 24 points ; *tous les cinq*, 20 points; *tous les quatre*, 16 points, etc., avec une ou plusieurs dames à son choix.

On ne compte jamais pour faire ses points la flèche d'où l'on part.

Il est facile de voir que les nombres pairs vont toujours de flèche en flèche de même couleur tandis que les nombres impairs vont toujours de flèche blanche en flèche noire ou de flèche noire en flèche blanche.

Les points amenés par les deux dés doivent toujours être joués et l'on doit prendre la dame qui puisse remplir cette condition, à défaut d'autres.

On doit toujours jouer le point le plus fort avant le plus faible si l'on n'a que l'un ou l'autre de ces points.

Enfin, on ne doit jamais lever les dés avant que celui qui a joué les ait vus et nommés.

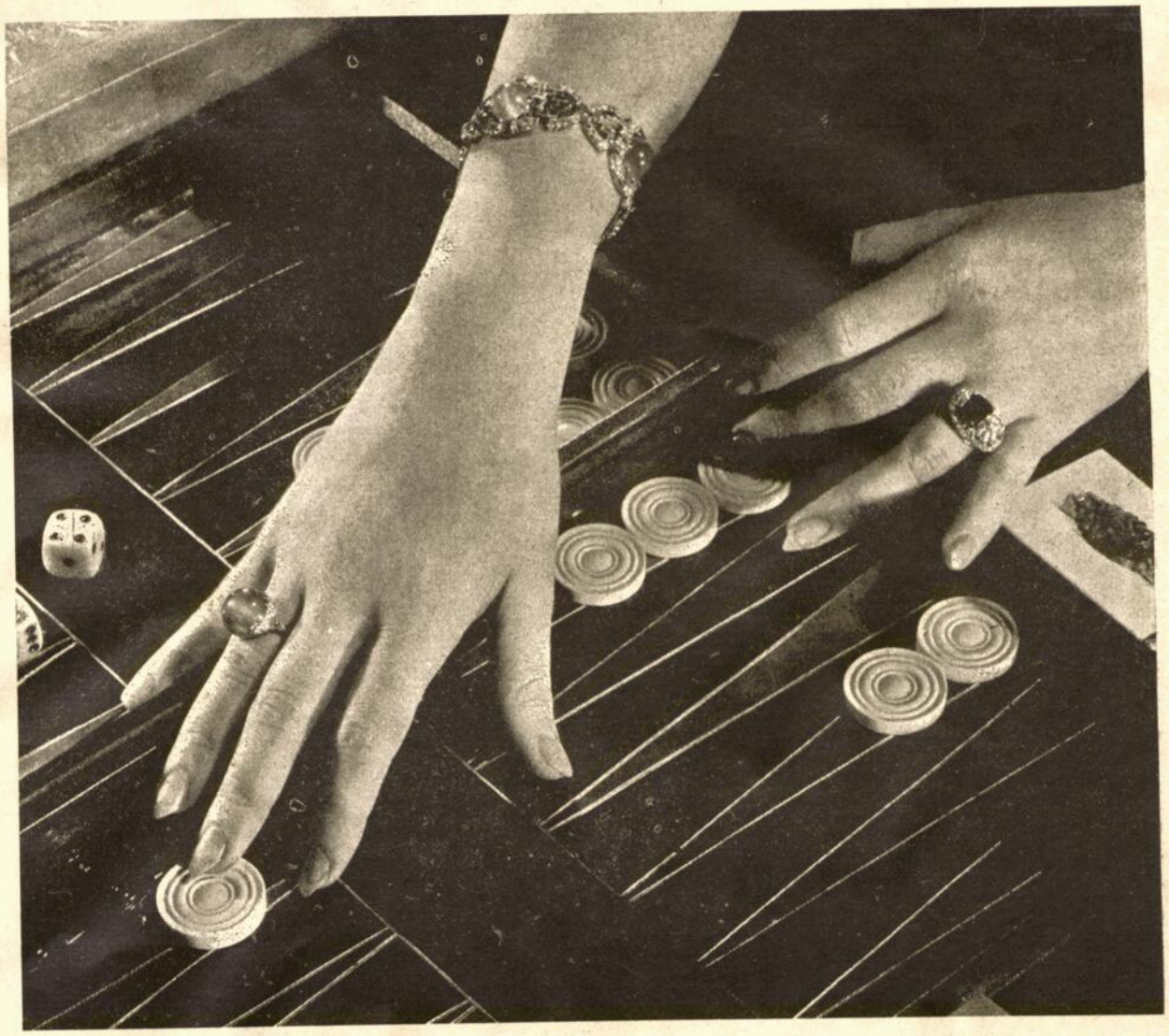
But de la partie.—Le but de la partie consiste à faire parvenir, avant son adversaire, dans le jeu de retour, les quinze dames empilées au *talon* après leur avoir fait faire le tour entier du tablier. Lorsque toutes les dames sont parvenues dans le jan de retour, c'est-à-dire quand elles sont toutes *rentrées*, on les fait sortir suivant le sort des dés, et cela, s'il est possible, avant que l'adversaire n'en ait fait autant des siennes. La partie est gagnée par celui qui, le premier, a sorti toutes ses dames du tablier.

On gagne la partie *simple* quand les quinze dames de chaque joueur sont *rentrées* et que l'on finit de sortir le premier toutes les siennes; *double*, quand on a sorti toutes ses dames et que l'adversaire, dans son *jan de passe*, des dames à rentrer, alors qu'on finit de lever la dernière dame ; *quadruple*, quand l'adversaire a encore des dames dans son grand jan, alors qu'on achève de sortir; *quintuple*, enfin —mais ce cas est plutôt rare—lorsqu'il lui en reste encore dans son petit jan.

Le postillon ou courrier—Au début, on ne fait marcher qu'une seule dame appelée *postillon* ou *courrier*, et l'on ne peut jouer une autre dame avant que ce *postillon* ne soit parvenu dans le *jan de retour*, après avoir fait le tour du tablier: on dit alors que le postillon est *rentré*.

En marche, on le place sur la pointe des flèches; rentré, on le place à la base, de même qu'on met à la base des flèches toutes les dames jouées après la rentrée du *postillon*.

S'il est possible, on devra faire rentrer son *postillon* sur la flèche des *six* de l'adversaire, position avantageuse, et la position sera plus avantageuse encore, si l'on peut lui prendre également son *cinq*, car il ne pourra jouer de



VOGUE STEICHEN, NEW-YORK

cinq, ni de *six* qu'en dégarnissant l'intérieur de son jeu, ne pouvant les jouer du *talon*, ce qui le gênera beaucoup.

Il peut arriver que, par suite de mauvais dés, le *postillon* éprouve des difficultés pour rentrer; cependant, l'adversaire doit toujours lui laisser une flèche libre, quelle qu'elle soit, pour lui permettre de passer.

Tous les cinq, voilà le meilleur coup de début, le seul qui, d'emblée, puisse faire rentrer le *postillon* ; avec *tous les six*, on ne pourra en jouer qu'un seul, le deuxième donnant sur le talon de l'adversaire; avec *tous les quatre*, on ne pourra en faire que deux, avec *tous les trois*, on ne pourra en faire que trois, toujours pour la même raison.

La correspondance.—Aussitôt le *postillon* rentré, on peut à volonté jouer une ou plusieurs dames du talon. Si l'on joue les points exprimés par les dés avec deux dames du talon, cela s'appelle *jouer tout à bas* ; mais on peut *jouer tout d'une*, c'est-à-dire avec une dame seulement, les points amenés. Toutefois, pour jouer de cette façon, il faut que l'on puisse décomposer le coup de façon qu'il existe un repos sur l'un des nombres marqués par les dés: si, par exemple, on amène *quatre et trois*, il faut qu'on puisse s'arrêter sur une flèche vide, soit au *trois*, soit au *quatre*, pour arriver au total *sept*.

Si, après avoir abattu une ou plusieurs dames, on prend pour jouer une des dames abattues, cela s'appelle *jouer par transport*, et l'on peut en *jouant tout d'une* également, si le coup peut se décomposer comme il vient d'être dit.

Si aussitôt le *postillon* rentré, on amène *tous les six*, on devra abattre quatre dames du talon et les placer au *six;* c'est ce qu'on appelle *se faire du bois*, à condition toutefois que cette flèche ne soit pas déjà occupée par une dame de l'adversaire. Enfin, si, à ce même moment, on amène soit un *doublet*, soit un *simple*, on les fait à volonté avec une ou plusieurs dames.

Il faut s'aviser tout d'abord, afin d'éviter d'être bouché par son adversaire, d'*établir sa correspondance*, c'est-à-dire d'échelonner des dames depuis le *talon* jusqu'au *postillon*, de façon à avoir des écarts de moins de six cases pour assurer le passage des dames. Autant que possible, on prendra pour cela une ou plusieurs flèches situées près le *talon* de l'adversaire, afin de le gêner dans la marche de ses dames au début.

On devra aussi se ménager des intervalles *pairs* et *impairs* dont la somme se prête au maximum de combinaisons; on risquera ainsi d'être moins gêné par la suite.

On tâchera de prendre le plus de cases possible dans le jeu de l'adversaire tout en s'appliquant à ne lui en laisser prendre que le moins possible dans son propre jeu, c'est ainsi qu'on a le plus de chances de se ménager tous les dés et de ne pas perdre de coups, ce qui pourra arriver à l'adversaire, si l'on a su profiter des meilleures combinaisons. Une bonne position de début est d'avoir son *six* et son *cinq* et d'avoir également les deux mêmes flèches de l'adversaire; ces flèches s'appellent les *coins bourgeois*.

On n'empilera que contraint et faute de pouvoir faire autrement, plusieurs dames sur la même flèche —on peut en empiler autant que l'on veut—mais c'est, de façon générale, une position désavantageuse.

Enfin, on ne peut jamais se placer sur une flèche occupée par l'adversaire.

En résumé, la tactique du jacquet consiste à contrarier le plus qu'on le peut le jeu de l'adversaire, à lui laisser des cases libres, par exemple, lorsqu'il ne dispose que de certains dés, afin de l'obliger à quitter une position où son attitude pourrait devenir dangereuse. Lorsqu'on amène des *doublets*, on fera bien, notamment, de doubler certaines dames, afin de se préparer des coups dans plusieurs endroits du tablier, surtout quand l'adversaire occupe ou tente d'occuper les flèches situées près du *talon*, cela pour empêcher qu'il ne vous bouche le passage de vos dames.

Les bouchages et les dames de retour.—Il y a plusieurs manières de boucher le jeu: le premier et le meilleur est le *bouchage* par les *dames de retour*, bouchage qui a lieu, suivant convention, par une, deux ou trois dames.

L'avantage des *dames de retour* consiste, quand on a rentré celles convenues, à donner le droit d'occuper les cinq flèches qui suivent immédiatement le *talon*, c'est-à-dire le *petit jan*.

Quand on bouche par une *dame de retour*, cette dame doit occuper la flèche du *coin de repos* de l'adversaire, appelée encore l'*as de retour*.

Quand on bouche par *deux dames*, celles-ci doivent occuper le *coin de repos* et la flèche voisine. Dans ce cas, si l'on a pris le *coin de repos*, on ne peut occuper la flèche voisine que lorsqu'on a rentré et placé sa *deuxième dame de retour*, car si l'on prenait cette cinquième flèche avant de l'avoir mise en place, le jeu se trouverait bouché avant d'avoir rempli les conditions convenues.

Quand on bouche par *trois dames*, celles-ci doivent occuper le *coin de repos* et les deux flèches voisines. Dans ce cas, si l'on a pris les deux flèches du coin, on ne peut occuper la flèche contiguë que lorsqu'on a casé sa *troisième dame de retour*, pour la raison qui vient d'être donnée.

On bouche le plus communément par une dame seulement. Le bouchage par deux ou par trois est évidemment plus difficile, mais il peut être susceptible de rendre la partie plus intéressante.

Or, *le bouchage par les dames de retour* n'est pas toujours ni facile, ni même possible. En cas d'impossibilité, il faut chercher à boucher l'adversaire ailleurs, en occupant six flèches contiguës sur son passage, en n'importe quel endroit du tablier, ce qui s'appelle *bouchage intérieur*. Ainsi, l'adversaire ne pourra quand même passer, mais vous devez lui laisser une flèche libre, à votre choix, dans votre *petit jan*, puisque vous n'avez aucune *dame de retour* qui vous donne le droit d'occuper les cinq flèches qui suivent le *talon* ; la sixième case est celle que vous lui laisserez de préférence, de façon qu'il ne puisse rentrer que par les six cases qui le suivent immédiatement. Notons que ce *bouchage intérieur* est moins périlleux par l'adversaire que le *bouchage par les dames de retour*.

Enfin, il existe encore un autre bouchage dont nous allons parler en parlant de la rentrée et des cochonnets.

La rentrée et les cochonnets.—Lorsque vous avez bouché le jeu de l'adversaire, vous vous occupez de faire rentrer le surplus de vos dames dans votre *jan de retour*, les amenant, autant que possible sur l'*as de retour* ou les cases contiguës plutôt que sur les *six*, *cinq*, *quatre*.

Cependant, on ne pourra profiter pour la *rentrée* que des flèches laissées libres par l'adversaire et de celles occupées par soi-même. Lorsque vous aurez rentré toutes les dames que vous aurez pu et qu'il ne vous restera plus que le complément des *six retour*, ou bien les six dames nécessaires à un *bouchage intérieur*, vous romprez le bouchage et ouvrirez le chemin à votre adversaire; mais vous le ferez avec prudence, afin de ne pas vous faire prendre avec des *cochonnets*, dans le cas où votre adversaire, grâce à des dés très favorables, pourrait vous fermer le passage.

Lorsque le chemin se trouve bouché de la sorte, le *jan de retour* de l'adversaire à toutes ses flèches occupées par lui-même, c'est ce qu'on nomme le *bouchage de retour*.

Il ne faut pas tenir le jeu bouché outre mesure, car il ne faut pas oublier que les dames de votre bouchage sont en retard, et que l'adversaire dont les dames sont massées près de l'entrée se précipite alors et rentre parfois avant vous, si vous ne vous repliez pas savamment.

C'est souvent pour ne pas vouloir trousser assez vite son jeu qu'on arrive à faire des *cochonnets;* c'est-à-dire des dames qui restent dans le *petit jan* du joueur, lorsque l'adversaire arrive à occuper les six flèches de son *jan de retour* avant que les dames de l'autre soient toutes passées.

Lorsqu'un joueur fait un ou plusieurs *cochonnets*, la partie est presque infailliblement perdue pour lui, car l'adversaire sort ses dames de façon à lui ouvrir le passage le plus tard possible, et ainsi celui-là ne pourra sortir les siennes, ne les ayant pas encore toutes rentrées.

La sortie.—Lorsqu'un joueur a toutes ses dames rentrées, c'est-à-dire passées, dans son *jan de retour*, il s'empressera de *sortir*.

Imaginez que les six flèches du *jan de retour* soient numérotées 1, 2, 3. 4, 5 et 6 en partant du coin de droite, la 6e touchant la bande de séparation à gauche; si, par exemple, vous amenez *six* et *as*, vous sortirez du jeu une dame placée sur la 6e flèche et une autre sur la première, et ainsi des autres nombres; si vous amenez un doublet, vous sortirez quatre dames. On appelle ces points des *points sortants*.

Si, par contre, vous aviez 5e et 6e flèches libres, et que vous ameniez *six* et *cinq*, vous sortiriez, à la place des *cinq* et des *six*, des *trois* ou des *quatre*, en ayant soin de prendre toujours les plus éloignées du coin cependant, et ainsi des autres nombres et flèches: on nomme ces points des *points excédents*.

Celui qui, le premier, a levé toutes ses dames, gagne la partie, et il la gagne, comme nous l'avons dit, simple ou composée, d'après la place des dames restantes de l'adversaire.



HOTEL BANFF SPRINGS ET LA VALLEE DE LA RIVIERE BOW, A BANFF, DANS LES ROCHEUSES CANADIENNES *(Photo C. P. R.)*

A travers le Canada et l'Alaska

Le voyage annuel de l'Université de Montréal

M. Augustin Frigon, directeur de l'Enseignement Technique de la province de Québec et de l'Ecole Polytechnique de Montréal, a été chargé de diriger cette année la grande randonnée éducationnelle de l'Université de Montréal à travers le Canada et en Alaska. Il nous adresse à ce sujet l'intéressante communication suivante dans laquelle il fait ressortir les principaux points de ce voyage et l'opportunité pour les Canadiens de l'accomplir:

"Pour la septième année consécutive, l'Université de Montréal organise un voyage vers l'ouest du Canada. Cette année, les autorités de l'Université ont bien voulu associer à ce voyage le nom de l'Ecole Polytechnique qui, affiliée à l'Université de Montréal, en est en réalité la faculté des Sciences appliquées, en me faisant l'honneur de me désigner comme directeur.

Né d'une telle idée patriotique, ce voyage universitaire permet aux amis de notre Université montréalaise de parcourir cinq des provinces du Canada, et de prendre ainsi contact avec des milieux très différents du nôtre, quoique faisant partie de notre pays. Un voyage dans l'Ouest canadien offre de plus un intérêt particulier pour les habitants de langue française du Québec, car ils ont le bonheur de retrouver en des endroits très éloignés de la province-mère des groupements importants de compatriotes qui, bien qu'entourés d'une population de langue, de coutumes et le plus souvent de religion étrangères aux leurs, parviennent quand même, par les belles qualités de leur race, à jouer un rôle primordial dans leur milieu.

Cette année, le voyage offre un attrait encore plus grand que par le passé. En effet, la compagnie du Pacifique Canadien nous conduira jusqu'au Yukon, ce pays du soleil de minuit, si vanté par les grandes organisations de tourisme des Etats-Unis et du Canada. Nous aurons donc le plaisir, après avoir longé sur l'océan Pacifique les côtes de l'Alaska, et parcouru une distance de plus de 3,000 milles, de retrouver la division politique la plus éloignée vers l'ouest, de notre immense pays.

* * *

J'invite donc tous mes compatriotes et tout particulièrement ceux qui s'intéressent à l'Université de Montréal et à l'Ecole Polytechnique, à venir faire en groupe, et dans des conditions idéales de confort, un voyage à la fois instructif et remarquablement intéressant."

La Gaspésie est immunisée contre la Fièvre des Foins



Le grand savant Thomas Edison et sa lettre sur l'absence d'herbe à poux en Gaspésie.—Le pollen de l'herbe à poux s'élève à des hauteurs de 5,000 pieds.— Comment le pollen irrite les muqueuses.— Remarquez cette plante capuchonnée. C'est la tête d'une ambrosie recouverte d'un sac de papier dans lequel sera recueilli le pollen, lequel servira ensuite à inoculer les victimes de la fièvre des foins. Enfin, à l'extrême-droite, une malheureuse victime...

La Gaspésie est un paradis pour les malheureuses victimes de la fièvre des foins... La péninsule de Gaspé, orgueil de la province de Québec, avait pourtant tout ce qu'il lui fallait pour attirer les touristes canadiens et américains ! Quand tout le monde saura que la Gaspésie est, avec un coin de la Floride et la côte nord du Saint-Laurent, à partir du Saguenay, le seul endroit du monde où la fièvre des foins ne soit pas à craindre, aucune autre partie de la province ne sera aussi fréquentée en été.

N'oublions pas que 2,000,000 d'Américains et, sans doute, plusieurs centaines de milliers de Canadiens souffrent de la fièvre des foins. Pour toutes ces personnes, la Gaspésie sera un véritable paradis. Que les Gaspésiens se réjouissent, ils vont bientôt tous faire fortune !

Ce que nous reproduisons en tête de cette page, c'est un article sur la question qui nous a été fournie par notre agence de New-York. Vous y remarquerez surtout une lettre du grand savant américain Thomas Edison qui, au cours d'examens qu'il fit de diverses plantes pour faire du caoutchouc, découvrit qu'il n'y a pas d'herbe à poux (aussi dite herbe à puce) dans la péninsule de Gaspé. Le dernier paragraphe de sa lettre (reproduite ici en anglais) se lit ainsi: "La péninsule de Gaspé, au Canada, sur le fleuve St-Laurent, est exempte d'ambrosie et l'on m'informe qu'aucun cas de fièvre des foins n'a jamais été relevé dans cette région, bien que la verge d'or y pousse à profusion."

M. J. H. Kelly, dans une communication récente au conseil législatif de Québec, a présenté une motion relative à l'absence de l'ambrosie dans la péninsule garpésienne, ce qui tendrait à rendre cette partie de la province exempte de la fièvre des foins.

L'ambrosie trifide, cause de la fièvre des foins, abonde dans toutes les parties habitées de l'Amérique du Nord. C'est une plante robuste qui fleurit en août. Elle se propage par les graines qui sont souvent mêlées avec les graines de semence de foin et de trèfle. On estime qu'il y a plus de deux millions de personnes aux Etats-Unis qui souffrent de la fièvre des foins. L'herbe à poux augmente les souffrances de ces malades. Et M. Kelly explique comment. Quand l'herbe à poux est en fleur, les victimes de la fièvre des foins respirent ses particules qui, sous le microscope, ressemblent à des hameçons. Une fois respirées, elles s'attaquent aux organes respiratoires et augmentent les douleurs des victimes de la fièvre des foins. Aux mois de juillet, août et septembre, des milliers de personnes cherchent des endroits où l'herbe à poux est moins abondante.

Que toutes ces personnes passent donc l'été en Gaspésie!

Car Thomas Edison et un autre grand savant, mort dernièrement, le docteur E. H. Wilson, de l'Université de Harvard, reconnaissent qu'il n'existe pas d'herbe à poux dans la péninsule gaspésienne. Il écrivait dans un rapport, non encore publié, de son dernier voyage en Gaspésie:

"Il n'y a pas d'herbe à poux (ou ambrosie) dans la Gaspésie. Avec des précautions, on peut facilement empêcher l'introduction de cette herbe dans ce magnifique pays. La Gaspésie, aux mois de juillet, août et septembre, est un pays idéal pour les victimes de la fièvre des foins et quand ce fait sera connu, la richesse de la Gaspésie augmentera en conséquence."

Le même docteur Wilson écrivait encore, au mois d'octobre dernier, dans une revue scientifique de Boston:

"L'herbe à poux abonde partout en Amérique, à l'est des Montagnes Rocheuses, excepté dans un petit coin au sud de la Floride et dans la péninsule de Gaspé, au Canada. La Gaspésie sera une aubaine pour les victimes de la fièvre des foins."

Sur l'herbe à poux même, M. Louis Dupire, dans un billet du *Devoir*, nous fournit des précisions très intéressantes. "L'absence de cette plante nuisible, en Gaspésie et sur la côte nord, à partir du Saguenay, tient à deux causes principales: le climat est hostile à l'herbe à poux ou ambrosie trifide et, secondement, l'absence de terre en culture empêche la propagation. L'ambrosie est, en effet, une plante à graine lourde et cette graine ne se transports pas facilement, de plus, elle affectionne les eaux ménagères et le fumier, qui ne se trouvent que dans des endroits cultivés.

L'opinion semble répandue que c'est l'ambrosie trifide qui est cause de la fièvre des foins; les autres plantes, comme toute la famille de la verge d'or, sont exonérées. Mais on n'a pas encore de certitude absolue à ce sujet."



Livres et Revues

LE LIVRE CANADIEN

L'histoire du Livre canadien peut se résumer en ces quelques mots : il a marché tout seul.

Sans éditeur; laissé au goût du premier imprimeur venu; mal présenté ; pas toujours bien reçu par le Critique; ce n'est pas surprenant si le Livre canadien fut étouffé par le Livre français. Et pourtant, l'art typographique n'était pas inconnu ici, pas plus que le beau papier; mais laissé à lui-même, le Livre canadien fut, ce qu'il devait inévitablement être : très quelconque.

Mais la librairie d'Action Canadienne-française arrive, prend l'initiative du beau livre, publie de très belles éditions, et déjà le Livre canadien prend une orientation nouvelle.

A son tour, M. Louis Carrier lance de belles éditions: Ateliers—Vieilles choses, vieilles gens—Médailles Anciennes— La Paroisse, etc. C'est lui, pourrions-nous dire, qui a donné le ton aux beaux livres.

Continuant l'oeuvre du beau livre, M. Lévesque, le distingué directeur de la librairie d'Action Canadienne-française, en donnant une nouvelle impulsion aux livres canadiens, a droit à nos plus sincères félicitations, car ses livres n'ont rien à envier aux livres français; même nous ajoutons que ses éditions ordinaires sont de beaucoup supérieures aux éditions courantes françaises. Et quand viendra l'heure des éditions de luxe, nous sommes persuadés que M. Lévesque saura bien faire. En attendant, et dans l'intérêt du Livre canadien, nous nous permettons de faire quelques remarques.

L'Art typographique a des règles pas toujours observées par le typo parce que tolérées par la plupart des éditeurs. Nous voulons parler des alinéas laissés au bas des pages et si disgracieux. Il n'y a pas de raisons de commencer un paragraphe sur la dernière ligne d'une page. C'est une faute si facile à corriger.

Nous signalons la faute de paginer à gauche la première page de lecture d'un livre tel que dans «On vend du bonheur», dont la lecture commence en page 8? C'est sans doute un accident car c'est la première fois que nous remarquons fait semblable. Mais il y a souvent abus de pagination à gauche dans les livres de poésie ou de billets. Alors qu'une page, ou deux, laissées en blanc suffiraient pour bien équilibrer le livre.

Enfin, une dernière observation, mais c'est plus par matière de goût que par principe que nous l'énonçons, voici. Nous aimerions voir plus de sobriété dans le choix des couleurs pour couverture de livre. Ces couleurs pastels hurlent presque parmi le gris discret des éditions Carrier. Nous prions M. Levesque de faire lui-même l'expérience en rangeant sur un rayon de sa bibliothèque privée ses dernières publications: Jours Eteints, La Ferme des pins, L'Art d'être heureuses, Itinéraires philosophiques, La vie en rêve, Blanche d'Habeville, Carquois et On vend du bonheur. Il verra lui-même sa bibliothèque s'arc-en-cieliser.

Nous terminons en espérant que ces quelques remarques seront reçues avec le même esprit qu'elles ont été faites, c'est-à-dire dans l'intérêt du perfectionnement du Livre canadien.

Nous félicitons sincèrement la maison Beauchemin pour la belle édition des «Bois qui chantent» le plus beau volume imprimé à Montréal.

Henri CROTEAU.

+ + +

EN FEUILLETANT NOS ECRIVAINS par Séraphin Marion.

M. Séraphin Marion, maitre ès arts et licencié en philosophie de l'Université d'Ottawa, docteur ès lettres de l'Université de Paris, le distingué président de la Société des Conférences de l'Université d'Ottawa, vient de publier à la *Librairie d'Action canadienne-française Ltée,* un recueil de critiques littéraires : *En feuilletant nos écrivains.*

"Cet ouvrage, nous confie l'éditeur Albert Lévesque, révèle la personnalité propre de l'auteur. Il y déplore tous ses talents de professeur-né. Les jugements ne se bornent pas à des coups d'encensoir ou de massue. L'appréciation est sereine, modérée, et cherche à comprendre la discipline et le goût de l'auteur analysé. C'est le théoricien qui argumente et justifie par des comparaisons, des raisonnements et des exemples ses appréciations favorables ou défavorables. Le dessein des critiques de M. Marion est manifeste: ce n'est pas tant le souci de l'auteur, ni du public, qui inspire ses jugements, que l'oeuvre littéraire elle-même.

Nous recommandons surtout les études sur le *Romantisme français* et le *romantisme canadien,* sur *Horizons,* d'Henri d'Arles, sur *Alfred Desrochers,* réaliste et poète, sur l'*Homme qui va* de Jean-Charles Harvey. C'est là où le critique révèle avec plus d'aisance, sa manière personnelle.

En feuilletant nos écrivains, 225 pages, sur papier coquille, se vend $1.00 l'unité dans toutes les librairies bien assorties.

+ + +

VERS LA LUMIERE par Lionel Leveillé.

M. Lionel Leveillé, auteur de nombreux poèmes parus sous les titres de *Les Chemins de l'âme, La Claire fontaine* et *Chante Rossignol, Chante,* vient de publier à la *Librairie d'Action canadienne-française Ltée,* un nouveau recueil: *Vers la lumière.*

"Ce poète, écrit Mgr Camille Roy, a composé quelques-uns de nos meilleurs poèmes du terroir". L'inspiration de M. Leveillé est toute canadienne en effet, et manifeste une personnalité aussi savoureuse que sans prétention. *Vers la lumière,* dédié à feu l'Honorable Perron, s'ouvre par une pièce liminaire offerte à la mémoire du grand disparu. L'auteur divise ensuite les cinquante pièces que contient son recueil, en quatre chapitres: *Au grand soleil, Chemin faisant, Au vent des nuits* et *Vers la lumière.*

M. Leveillé ajoute à ses dons de poète, discret et sincère, une verve où l'ironie se dérobe à peine. Il faut lire à ce titre, *Les francissons, Un canayen.* Si l'on préfère des croquis sur le vif, on s'attachera surtout aux pièces intitulées: *"Le bon curé qui prêchait mal". Les fumeurs* ou encore *"Bonne et heureuse".* Enfin les amateurs de lyrisme mystique se complairont à méditer les pièces du dernier chapitre: *Croire, Spes unica, Crucifige* et *Si tu es vraiment Dieu*

Vers la lumière contient des pages d'anthologie et prolonge la renommée de l'un de nos meilleurs poètes canadiens. L'édition sur papier coquille teinté, porte le cachet distinctif des ouvrages publiés sous l'oeil attentif de M. Albert Lévesque, éditeur, et se vend $1.00

+ + +

MOMENT DE VERTIGE par Maxine.

Un nouveau roman de Maxine: *Moment de Vertige,* vient de paraitre à la *Librairie d'Action canadienne-française Ltée.* L'auteur de *Fées de la Terre Canadienne* et du *Petit Page de Frontenac,* littérature destinée aux enfants, aborde aujourd'hui le roman pour adultes. La même simplicité du style, la même rapidité d'action, la même puissance d'évocation et la même unité de composition se révèlent dans *Moment de Vertige.* C'est à la fois une étude des moeurs montréalaises et une analyse d'âme féminine qui s'arrache aux illusions d'un amour interdit.

Marthe Beauvais devient orpheline à vingt ans, quitte son village natal, Bellerive, pour aller " gagner sa vie " à Montréal, comme sténo. Elle doit briser par ce départ une amitié d'enfance qui l'unissait au jeune docteur Noël Lefranc. Dans la métropole, Marthe multiplie les conquêtes. Et puis, un voyage en Europe a tôt fait d'élargir les horizons de la petite rurale et de susciter mille aventures romanesques. André Laurent, fils d'une riche famille, s'attache résolument à conquérir l'amour de Marthe. Mais un obstacle surgit qui oblige la jeune fille à choisir entre la voix du coeur et celle de la conscience chrétienne. La résistance est cruelle. Un "moment de vertige" entraine soudain Marthe Beauvais vers un avenir plein d'écueils. Comment réussira-t-elle à éviter l'abime? Où cherchera-t-elle l'asile du bonheur ? L'auteur, avec une maitrise d'écrivain bien douée, éclaircit le mystère et satisfait le lecteur après l'avoir intrigué et tenu en haleine trois cents pages durant.

Moment de Vertige, l'un des plus riches romans de notre littérature, porte une toilette, aux tons variés, qui fait grandement honneur à l'éditeur, M. Albert Lévesque et se vend $1.00 l'unité dans toutes les librairies bien assorties.

NOTRE BEAU PARLER DE FRANCE

Tel est le titre d'un volume paru récemment, par Alfred DeCelles, fils, d'Ottawa. Ce nouvel ouvrage linguistique est le fruit de sept années d'études et d'observations. L'auteur y a résumé plusieurs de ses travaux en faveur de la pureté de la langue française: articles de journaux et de revue, études présentées à la Société Royale du Canada.

Au cours de ce livre de 104 pages, in-16, il en profite pour faire une guerre impitoyable aux anglicismes (mots anglais en usage dans le parler français), aux barbarismes (mots forgés ou altérés), aux solécismes (fautes contre les règles de la syntaxe), bref, aux locutions vicieuses, en général, qui trop souvent émaillent notre idiome. L'auteur, en un mot, cherche à répandre, par tous les moyens possibles, le goût du bon langage.

+ + +

LE RAPPORT DES ARCHIVES POUR 1929-1930

Comme toujours, M. Pierre-Georges Roy, le Fabre de notre histoire, a su donner au Rapport des Archives pour 1929-30 un grand intérêt historique que tout bibliophile saura apprécier. En voici la substance:

Lettres de Saint Charles Garnier, un des bienheureux martyrs canadiens.

Ces lettres sont publiées d'après une copie conservée au collège Ste-Marie de Montréal.

Correspondance de Mgr Jean-Olivier Briand.

Inventoriée par M. l'abbé Caron.

Journal de la tournée faite par MM. Baby, Taschereau et Williams.

C'est le livret supplémentaire du journal de Baby, retrouvé par M. Aegidius Fauteux, parmi les papiers Baby à la Bibliothèque St-Sulpice.

Eloges de quelques personnes mortes en odeur de Sainteté à Montréal.

Précieux manuscrit inédit de M. l'abbé Vachon de Belmont.

Engagement pour l'Ouest.

Inventaires des engagements pour l'Ouest, par M. E.-Z. Massicotte (à suivre). Le tout enrichi de fac-similés très précieux.

+ + +

UNE PUBLICATION DES ARCHIVES PUBLIQUES POUR 1930

Cette publication s'intitule: "A Collection of Documents relating to Jasques Cartier and the sieur de Roberval". Savante compilation dei documents relatifs à Jacques Cartier, due à l'infatigable érudit qu'est M. H. P. Biggar D. Litt à qu nous devons déjà "Les Précurseurs de Jacques Cartier", et "Voyages of Cartier".

C'est une mine inépuisable pour tous ceux qui s'occupent de Jacques Cartier, et nous savons gré à M. Biggar d'avoir élevé ce monument à la gloire du découvreur du Canada.



ANITA PAGE



MARION DAVIES



JEAN HARLOW



JOAN CRAWFORD



DOROTHY MACKAILL



NORMA SHEARER



JEANNETTE MACDONALD

La taille des étoiles du cinéma

Ce n'est évidemment pas à leur taille qu'il faut juger les artistes de l'écran. Les étoiles du firmament sont de première, deuxième ou troisième grandeur, suivant leur taille, mais pas celles de Hollywood. Le talent conserve encore ses droits là-bas. Mais nous avons pensé qu'il ferait plaisir à nos lectrices d'être renseignées sur ce petit détail. Les jolies jeunes filles qu'on taquine à cause de leur petite taille pourront ainsi dire: "Janet Gaynor n'est pas plus grande que moi, et elle a beaucoup de vogue." Ou encroe : "Je mesure autant que Mary Pickford, qui n'a que 4'11½". De toute manière, vous aimerez à savoir quelles sont les actrices qui ont exactement votre taille. Cela vous rapprochera d'elles.

D'abord, comme nous le laissions entendre tout à l'heure, n'allez pas vous imaginer que la taille ait quelque chose à faire avec le succès, au cinéma. Le poids, oui ! Mais pas la taille. Il y a à cela des exceptions, bien entendu, comme en toutes choses. Ainsi, de très bonnes actrices ont perdu des rôles parce qu'elles étaient plus grandes que certains acteurs du film. D'autres encore parce qu'elles étaient trop petites. Mais cela n'arrive pas très souvent. Rappelez-vous seulement que la reine des actrices de l'écran, la charmante Mary Pickford,—la plus grande de toutes par le talent et la plus petite, physiquement—ne mesure que 4 pieds 11 pouces ½! Elle ne s'en trouve pas plus mal, au contraire! Vient ensuite Janet Gaynor, avec 5' à peine. Elles sont petites et de poids léger (selon que l'exige la mode), Mary Pickford pesant 92 livres, Janet 100 livres, et Gloria Swanson (qui vient en troisième lieu avec 5 pieds ½) ne pèse que 98 livres.

La plus grande actrice est Lilyan Tashman, qui mesure 5 pieds 7". Greta Garbo (la merveilleuse Garbo) vient ensuite avec 5 pieds 6". Il ne s'en fait pas de plus grandes.

La moyenne est de 5'4" ou 5'5".

Parmi les actrices célèbres qui mesurent 5 pieds 4 pouces, on trouve Joan Crawford (110 livres); Marion Davies (120 livres); Anita Page (118 livres); Nancy Carroll (116 livres); Evelyn Brent (112 livres).

A 5 pieds 5 pouces, nous avons: Kay Francis (112 livres); Billie Dove (115 livres); Ann Harding (118 livres); Marlene Dietrich (120 livres); Dorothy Mackail (110 livres).

Mais voici une surprise, par exemple! Norma Shearer (autre Canadienne, comme Mary Pickford) dont le port vraiment royal donne l'impression d'une grande femme ne mesure que 5 pieds 1 pouce ½ et ne pèse que 118 livres. C'est l'une des plus petites actrices de l'écran. L'auriez-vous cru?

Quelle est la plus grande, maintenant, de Constance ou de Joan Bennett? C'est Constance qui mesure 5'4", tandis que Joan n'a que 5'2". Les deux, cependant, ont le même poids: 105 livres.

Clara Bow et Loretta Young ont la même taille: 5'3 ½". Clara Bow, après s'être fait passablement maigrir, pèse maintenant 110 livres ; Loretta, 100.

Greta Garbo et Marlene Dietrich,—ces deux rivales, l'une suédoise et l'autre allemande,— ont un pouce de différence, Greta mesurant 5'6" et Marlene 5'5". Mais toutes deux sont si gracieuses qu'elles ne donnent pas l'impression d'être aussi grandes. Entre nous, Marlene est bien gentille, mais nous lui préférons encore Greta Garbo qui, elle, n'imite personne!

Il existe donc des actrices de toutes les tailles à Hollywood et ailleurs. Peu importe que vous soyez petite—regardez, pour vous consoler, Janet Gaynor, Mary Pickford, Gloria Swanson et Norma Shearer. Ou encore que vous soyez d'une taille ordinaire, moyenne—voyez Connie Bennett et Joan Crawford. L'important, pour une femme, c'est d'être gracieuse, bien femme, de savoir faire ressortir ses avantages, grands ou petits, par sa mine, sa toilette, son charme.

Voulez-vous, maintenant, que nous récapitulions, par ordre de grandeur :

Lilyan Tashman, 5'7".
Greta Garbo, 5'6".
Kay Francis, 5'5".
Ann Harding, 5'5".
Billie Dove, 5'5".
Marlene Dietrich, 5'5".
Dorothy Mackaill, 5'5".
Anita Page, 5'4".
Marion Davies, 5'4".
Joan Crawford, 5'4".
Constance Bennett, 5'4".
Clara Bow, 5'3½".
Loretta Young, 5'3½".
Joan Bennett, 5'2".
Jeannette MacDonald, 5'2".
Norma Shearer, 5'1½".
Gloria Swanson, 5'½".
Janet Gaynor, 5'.
Mary Pickford, 4'11½".



PAR LE DROIT CHEMIN

GRAND ROMAN D'AMOUR

Par Henri Ardel

I

Simone, brusquement, arrêta sa bicyclette et jeta, à son jeune frère qui pédalait près d'elle, de la même allure rapide, pareil à un vol:

—Ah! décidément, il fait trop chaud, Jean! Je n'ai pas le courage d'aller jusqu'au bourg d'Ault!

Elle avait sauté à terre; et ses gants prestement enlevés, elle appuyait d'un geste instinctif le revers de ses mains sur ses joues brûlantes, dont la course avait avivé l'éclat rose.

Devant eux, la route s'allongeait en un pâle ruban, éblouissant de soleil, qui fuyait à travers les plaines, suivant la falaise. Jusqu'à l'horizon, qui noyait la brume des journées très chaudes, la mer étincelait, toute bleue, pailletée d'étincelles, striée par le sillon clair de vagues nonchalantes dont la neige ne semblait distiller aucune fraîcheur. Pas un souffle ne venait du large ni des lointains boisés de la forêt d'Eu. C'était un après-midi de septembre, pourtant; mais dans l'air, dans la lumière, même dans les ombres, il y avait toute la flamme des jours d'été.

Le jeune garçon, à l'exemple de sa soeur, avait arrêté sa machine et, un peu étonné, il regardait Simone qui, en effet, ne semblait pas du tout en humeur de promenade. Immobile sur la route, sa main distraite tenant le guidon de sa bicyclette, elle contemplait, avec de larges prunelles d'envie, les bouquets d'arbres d'un petit bois qui dévalait vers la mer.

Il s'exclama:

—Ah! ça, Simone, qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?... Tu recules devant le soleil! Toi... une intrépide! C'est la première fois que je vois une chose pareille... Qu'est-ce que tu veux faire? Retourner à Mers?

Elle eut une petite moue résolue qui souligna drôlement ses lèvres, fraîches comme une fleur:

—Je veux te laisser aller seul jusqu'à Ault, faire la commission de père, puisque tu as un amour de lézard pour le soleil, et t'attendre en paresseuse à l'ombre du bois de Cise, sur la falaise.

—Mais tu vas t'ennuyer, toi qui n'es pas patiente!

—Je ne m'ennuierai pas... Je réfléchirai... Ou je me raconterai des histoires pour me distraire...

Le reflet d'un rêve semblait tout à coup avoir passé dans l'eau verte de ses yeux que les cils très foncés ombraient avec un charme étrange.

—Et si on t'assassine pendant que tu es seule?

—Sans ta protection?... Je crierai!... Je me défendrai en digne fille d'un colonel français! D'ailleurs, Jean, le bois de Cise n'est pas la forêt de Bondy!... Les villas y sont habitées par des mortels civilisés, très honnêtes personnes.

Jean n'insista pas. Il avait fait quelques objections, un peu dérouté par l'imprévu du projet de Simone, dont il était le dévoué chevalier; mais aimant fort à agir selon son bon plaisir, il trouvait tout naturel que chacun en usât de même. Pourtant, elle était si peu coutumière du souci de la température qu'il ne put se tenir de répéter :

—Tout de même, Simone, je ne t'ai jamais vue si paresseuse!... Si René Soraize était là, il ne te reconnaîtrait pas, lui qui est habitué à te voir pédaler comme un garçon, sous le soleil, le vent, la pluie!

Simone eut un léger geste d'épaules impatient; et si son frère avait été un observateur quelque peu attentif, il eût remarqué que le rose de son petit visage, irrégulier et charmant, était devenu plus vif quand il avait prononcé le nom de René Soraize. Mais tout en se mettant en marche, auprès de sa soeur qui avançait, dirigeant sa machine de la main, il remarquait simplement :

—C'est étonnant tout de même que René ne soit pas venu nous prendre!... Je l'ai rencontré ce matin sur la plage; il m'avait dit qu'il passerait à la villa vers deux heures pour savoir ce que nous faisions tantôt. Et il n'avait pas paru quand nous sommes partis à plus de trois heures!

—Eh bien! c'est qu'il avait eu mieux à faire, jeta rapidement Simone. Allons, Jean, sauve-toi. Porte la lettre de père et reviens... Tu me trouveras en vue de la plage, sur le chemin de la falaise... Et à l'ombre!... Je te donne une heure.

Le jeune garçon inclina de la tête et enfourcha sa bicyclette. Mais au moment de prendre son élan, il se détourna pour crier à sa soeur, avec une sollicitude de père de famille :

—Tu sais que la descente sur la mer est très raide. Fais-la à pied; ça vaudra mieux!

Mais elle eut un rire insouciant:

—Bah! j'en ai vu bien d'autres!

Son frère ne répondit pas. Il fuyait déjà, petite ombre noire sur la route blanche, poudrée de poussière et de clarté.

Avec des yeux qui ne voyaient pas, Simone le regardait s'éloigner. Au fond de ses prunelles, merveilleusement vivantes, la même expression de rêve flottait. Indifférente soudain à la brûlure du soleil, à l'appel des bois que l'automne approchant tachetait çà et là d'or roux, elle murmurait sans à peine remuer les lèvres:

—Pourquoi n'est-il pas venu ? C'est pourtant notre avant-dernière promenade puisque après-demain, il part... Et quand nous nous reverrons, à Paris, ce ne sera plus la même chose!

Simone savait, à n'en pouvoir douter, une chose que Jean, par bonheur, n'avait pas soupçonnée : si, ce jour-là, elle trouvait insupportables la chaleur, la poussière, la route sans ombre, c'est qu'il lui manquait une présence qui, les jours précédents, lui eût rendu exquise la plus insipide des promenades.

Oh! les bonnes, les délicieuses semaines qu'elle venait de passer, enveloppée par le parfum d'une sympathie qu'elle sentait chaque jour grandissante, qui ouvrait à ce nouveau venu dans son existence, son coeur de dix-huit ans que nul encore n'avait su appeler ainsi. Jusqu'alors, vraiment, ce coeur avait appartenu tout entier seulement à son père et à ses frères, à ses grandes soeurs, Marie, qui était religieuse, et Anne, l'aînée de tous; Anne qui, avec un dévouement si tendre, avait remplacé pour elle la mère qu'elle avait à peine connue.

Gâtée, adorée par tous les siens, elle avait, dans les diverses villes de garnison où était envoyé son père, grandi très heureuse, goûtant la vie avec une ardeur joyeuse de jeune créature que nulle entrave douloureuse n'a meurtrie ; naïvement confiante en l'avenir dont l'inconnu ne l'effrayait pas du tout, encore qu'elle se sût une jolie fille sans dot, la véritable fortune de la maison étant représentée par le traitement du colonel. Mais elle se voyait partout si fêtée, que la pensée des jours mau-

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

vais ne l'effleurait même pas; l'âme illuminée par la féerie de sa jeunesse, elle vivait dans le présent qui lui était bon.

Et puis, tout à coup, le hasard, pendant sa villégiature à Mers, l'avait rapprochée de René Soraize, chez des amis communs. Ils s'étaient vus, ils avaient causé beaucoup, beaucoup, comme l'on se voit, comme l'on cause durant les longues promenades d'été, aux heures de flânerie sur la plage, pendant d'interminables parties de tennis. René Soraize n'appartenait pas à l'armée, lui; professeur libre, il se donnait tout aux lettres et collaborait à d'importantes publications, attendant l'heure où il pourrait enfin écrire pour le théâtre comme il en avait l'obsédante vocation. Car il n'avait pas la fortune qui permet de tenter la chance, ruiné par un père qui avait été un peu trop hardi et fertile inventeur, totalement dépourvu de sens pratique; ce dont sa femme était morte désespérée, avec l'effroi de l'avenir ainsi préparé à leur fils. Mais il lui semblait bien taillé de force à soutenir victorieusement la lutte pour l'existence, très résolu à se créer une belle voie. Et pour sa vaillance calme et simple, pour la volonté, l'énergie, la droiture délicate qu'elle lui devinait, Simone l'avait tout de suite estimé singulièrement. Bien vite, elle avait remarqué que son père et Anne le jugeaient comme elle-même. Anne avait dit de lui: "C'est un garçon de grande valeur!"... Anne, qui avait une expérience de "vieille dame", encore qu'elle fût une jeune femme; mais, dans le salon de son père, elle avait vu défiler tant de jeunes hommes!...

—Enfin, pourquoi n'est-il pas venu? murmura encore Simone. Nous aurions été si gaiement ensemble au bourg d'Ault. Pourquoi?...

Elle répétait les mots, nerveuse, les yeux fermés par sa déception à la fête éblouissante de ce jour d'été, indifférente au bleu tendre du ciel, au chant berceur de la mer dont les eaux semblaient épandre de la lumière. Elle ne voyait qu'un visage fermement dessiné, coiffé de cheveux châtains, hâlé par l'air salin, où luisaient des yeux clairs, sous l'arcade avançante du sourcil, et des dents superbes voilées par la courte moustache fauve...

Absorbée par le songe intérieur qu'elle ne précisait point, elle allait très lentement vers le bois. Le coup de trompe d'une automobile la fit tressaillir. Elle tourna un peu la tête, aperçut le lourd véhicule avançant dans un nimbe de poussière blonde. Alors il lui déplut d'être vue, cheminant auprès de sa machine, comme une bicycliste en détresse. A quoi songeait-elle de rêvasser ainsi sur une route, au lieu de s'en aller attendre Jean—et réfléchir à son aise—sous le couvert des arbres du bois de Cise, puisque sa dignité lui avait interdit de regagner bien vite Mers où, peut-être, elle aurait su quelque chose de... "lui".

D'un bond souple, elle fut sur sa machine et sûre d'elle-même, elle la lança à toute vitesse, comme prise d'un désir soudain de fuir sa pensée dans la griserie de la course.

Alors, tout de suite, elle retrouva cette sensation du vol qui l'enivrait. Une brise, maintenant, lui caressait le visage comme le souffle de quelque gigantesque éventail invisible. Sur ses pieds menus, chaussés de cuir roux, l'air soulevait les plis de sa jupe et les manches de sa blouse claire avaient des battements d'ailes...

La route tourna, s'enfonçant soudain entre les arbres et, d'une pente rapide, à peine atténuée par un semblant de détour, descendit vers la mer qu'une courbe voilait un instant. Et plus vite encore, la bicyclette roula, dirigée par une main expérimentée, mais aussi par une témérité d'enfant... Une seconde, la conscience en vint à Simone. Elle pensa:

—Ce n'est pas très raisonnable, ce que je fais là! Mais que c'est amusant!... Je vole!

Elle allait, allait, emportée par sa machine, les tempes frémissantes, ravie, grisée, parce qu'elle avait dans le sang le même amour du danger qui avait jeté dans la carrière militaire son père, puis ses frères aînés. Comme des ombres fuyantes, elle apercevait les arbres dressés autour des villas, les promeneurs qu'elle distinguait à peine et qui saluaient sa course fantastique d'exclamations craintives.

Pourquoi?... Derière elle, d'autres faisaient comme elle, car elle entendait, bien proche, le grelot d'une autre bicyclette qui dévorait l'espace comme la sienne.

La courbe était franchie. La route s'ouvrit sur l'horizon de la mer. Simone entrevit en bas de la côte qui s'arrêtait au bord même de la falaise, le parc en miniature, tout rose de la floraison des pavots, devant lequel stationnaient des breaks, des groupes de promeneurs avec des enfants qui jouaient sur la route. Et elle pensa, un peu impatiente:

Comme il y a du monde aujourd'hui! Pourvu que je n'aille heurter personne!

Sage enfin, elle eût voulu ralentir son allure; mais elle n'en était plus maîtresse. Le frein que sa main mettait impérieusement était devenue une dérisoire entrave au formidable élan donné. Dans un éclair, elle pensa, très clairvoyante et calme, devant le danger possible:

Si je rencontre un obstacle sur la place, je vais me tuer... Ce serait stupide! Mieux vaut aller buter contre le talus de la route.

Elle inclina le guidon et, à peine arrêtée par l'effort de tous ses nerfs tendus sur le frein, la machine vint rudement heurter la pente gazonnée, tandis qu'elle-même sautait à terre avec une hardiesse folle. Elle sentit un grand choc qui l'ébranla toute si violemment qu'elle ferma les yeux, comme attirée dans un abîme.

Ce ne fut qu'une seconde... Une main ferme la soutenait, tandis qu'une voix familière à son oreille, et pourtant altérée à en être méconnaissable, lui jetait, haletante:

—Simone! Simone! mais vous voulez donc vous tuer?... Qu'est-ce que cette course insensée ? Vous n'êtes pas blessée, dites?...

Avec effort, elle souleva ses paupières, soudain défaillante dans la détente de ses nerfs, et elle aperçut, penché vers elle, le visage contracté par une expression d'effroi, René Soraize dont le regard cherchait éperdument le sien. Sous la moustache blonde, elle voyait trembler ses lèvres, et il était si pâle qu'elle comprit, avec une douceur délicieuse, combien il avait peur pour elle.

Il répétait, parce que dans le désarroi de sa pensée, elle ne songeait pas même à répondre:

—Vous n'êtes pas blessée ?... Simone, dites un mot, je vous en supplie!

Simone! Il l'appelait ainsi par son nom, avec l'accent qu'avaient seuls ceux qui l'aimaient, comme le prononçait Anne... Elle secoua la tête, divinement ranimée, et dit, d'une voix assourdie qui tremblait un peu:

—Non, je ne suis pas blessée du tout!... J'ai seulement été étourdie une seconde; mais c'est passé... Allons-nous-en sur la falaise... Ici on me regarde en ce moment comme une curiosité, c'est ennuyeux!

—Oui, allons plus loin...

Il respirait profondément comme allégé d'un poids terrible, sans détacher les yeux de son exquise petite compagne dont les joues reprenaient leur éclat rosé. Elle cheminait près de lui, conduisait sa bicyclette un peu malmenée par le choc. Devant eux, à l'infini, la mer étincelait.

Il interrogea un peu brusquement:

—Mais où donc est Jean?

—A Ault. Il va venir me prendre.

—Et il aurait pu vous trouver tuée! Me direz-vous enfin le pourquoi de cette course... inqualifiable ?

Un peu confuse, elle murmura:

—Je l'ai faite pour rien... Pour m'amuser... Mais je ne pensais pas faire une chose si absurde!

Elle avait dit "pour rien"... Et aussitôt elle se rappela que si elle avait pareillement lancé sa machine, c'était avec la secrète volonté de se distraire du regret trop vif dont René Soraize était l'objet. Alors, comme s'il eût pu deviner sa pensée, elle continua hâtivement.

—Vous avez l'air tout prêt à me gronder, si vous l'osiez! Mais, en somme, vous avez fait tout comme moi et descendu la côte à la même allure! J'entendais tout près, derrière moi, le grelot de votre machine!

—Parce que je voulais vous rejoindre... que vous m'épouvantiez et que j'espérais vous arrêter... je ne sais comment!...

Une seconde, les paupières de Simone voilèrent son regard où il y avait une allégresse mystérieuse. Puis elle reprit avec la même crainte instinctive qu'il lut en elle:

—Vous saviez donc que j'étais sur ce chemin?

—Je vous avais aperçue de loin qui marchiez sur la route où, chez vous, l'on m'avait dit que vous deviez être. J'ai voulu vous rejoindre... Mais juste à ce moment, vous êtes remontée sur votre bicyclette et vous lui avez donné un tel élan que je n'ai pu regagner tout de suite la grande avance que vous aviez sur moi.

—Vous m'aviez reconnue ainsi, à distance?

—Je vous reconnaîtrais partout, dans la foule même...

Les mots avaient dû lui échapper, car elle vit qu'il mordait violemment ses lèvres coupables d'avoir laissé échapper d'inutiles paroles.

Elle s'arrêta et adossa sa bicyclette au talus de la route qui, tournant, les avait amenés sur la falaise, à l'ombre du bois. A leurs pieds, les eaux chantaient doucement dans la lumière, et le petit parc, sous la guirlande rose de ses pavots, avait l'air d'un riant jardin de poupée. Des mouettes voletaient à travers l'espace limpide. Dans

l'âme aussi de Simone, une clarté rayonnait... Sans relever les dernières paroles de René Soraize qui l'avaient troublée, elle interrogea, sceptique un peu, de sa jolie manière spontanée:

—Avouez que vous n'avez pas cru, pour de vrai, que je courais le risque d'être mise en miettes?

—C'est-à-dire que, tout simplement, j'ai cru que j'allais vous voir vous tuer là, sous mes yeux, sans que je pusse rien pour vous... Pour vous!

Sa voix s'altérait encore au souvenir... D'un geste irréfléchi, elle lui tendit ses deux mains et dit, très douce:

—Je vous remercie d'avoir eu peur pour moi... Cela me semble bon !... Je suis sans doute très égoïste, mais j'aime à me sentir un peu... précieuse à ceux qui m'entourent!

Il tressaillit ; les petites mains tremblaient légèrement dans les siennes, et les claires prunelles réveillaient en lui la vision d'un bonheur possible qui transfigurerait sa vie de travailleur solitaire, sans foyer. Une ivresse lui montait au cerveau, culbutant toutes les sages résolutions qui lui fermaient les lèvres depuis bien des jours déjà...

Il murmurait sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut:

—Vous aimez à être chère à ceux qui vous entourent... Alors vous pouvez être satisfaite en ce qui me concerne, car vous m'êtes chère, ah! bien trop chère!

— Pourquoi " trop "? jeta-t-elle comme une prière.

—Parce qu'il y a des rêves qui sont interdits aux pauvres diables comme moi!

Elle répéta tout bas, sans en avoir conscience:

—Pourquoi?... mais pourquoi?

—Parce qu'ils n'ont pas les moyens matériels de les réaliser! fit-il presque rudement effrayé des mots d'aveu qui lui venaient aux lèvres avec une irrésistible puissance et qu'il n'avait plus le courage de taire.

Dans la terreur éprouvée une demi-heure plus tôt, alors qu'il la voyait fuir follement devant lui, il avait compris que nulle créature au monde ne lui était précieuse comme elle, et il s'était jugé insensé de n'avoir pas osé demander qu'elle lui fut donnée... Pourtant, il dit, essayant encore de vaincre la tentation chère:

—Soyez bonne, je vous en supplie! Ayez pitié de ma faiblesse! Ne me faites pas dire des choses que je ne dois pas vous dire...

—Que vous ne devez pas me dire parce que... à cause des stupides questions d'argent ?... Est-ce pour cela?

Il inclina la tête. Elle eut un geste d'épaules qui rejetait l'obstacle bien loin derrière elle, avec le superbe mépris des jeunes. Leurs regards se rencontrèrent. Mille fois mieux que toute parole ils disaient l'éternel et double aveu... C'était la minute inoubliable, grave et divine comme un serment. Tous deux eurent la conscience que sans un mot, ils venaient de se donner leur vie l'un à l'autre, pour la joie et pour l'épreuve. Désormais, ils seraient deux en une seule âme, quelles que fussent les difficultés qui semblaient peut-être devoir les séparer... René prononça presque bas:

—Simone, vous comprenez ce que je rêve depuis que je vous connais?...

Elle eut un sourire où il y avait de la timidité et une joie si émue qu'une buée de larmes mouillait tout à coup ses yeux.

—Oui, je crois bien que je comprends. Mais ce que vous pensez ainsi, je voudrais vous entendre me le dire ici, devant la mer, où le bon Dieu est seul à nous écouter...

—Simone, je rêve que vous deveniez ma précieuse petite femme, pour que j'emploie tous les jours de ma vie à essayer de vous rendre heureuse...

Naïvement, elle murmura:

—Moi aussi, je rêve cela...

Il tressaillit soudain de la voir si confiante. La conscience se réveillait en lui, impitoyable, des obstacles que la ruine de sa famille créait entre eux. Comment avait-il pu les oublier un moment?... Comment osait-il vouloir entraîner vers un avenir incertain, reposant sur son seul travail, cette enfant qui ignorait tout de la lutte pour la vie?... Cela, jusqu'à cet instant, où, devant elle, il n'avait plus vu qu'elle, le monde entier disparu derrière sa fine petite personne; tout cela, il se l'était répété tans de fois depuis quelques semaines!...

—Simone, Simone, j'ai peur de commettre une mauvaise et égoïste action en vous demandant de devenir tout mon bonheur, car, je vous le répète, je n'ai plus aucune fortune... A l'heure actuelle, je possède seulement ce que je gagne, et pendant trois ans au moins, peut-être plus, il en sera ainsi, puisque cette époque, les chétifs revenus qui me sont restés doivent être employés à acquitter une dette de mon père. Alors, seulement, je toucherai les intérêts de la maison qui constitue tout mon bien...

"La Beauté peut s'acquérir!"



LEÇON No 1 — *Voici la première d'une série de leçons préparée par Elizabeth Arden pour les femmes qui emploient ses préparations.*

PREMIERE LEÇON : La Propreté

LA beauté réside dans chacune de mes préparations—prête à se donner. Le tout est de savoir comment l'en extraire. Vous devez vous nettoyer la peau aussi soigneusement que vous nettoyeriez un gant de fin chevreau... sans jamais la soumettre à un toucher trop rude, en vous servant des huiles les meilleures, délicatement, pour la débarrasser de tout ce qui peut en ternir l'éclat. Seule, une crème à nettoyer, légère comme le duvet, et fondant rapidement au contact de la peau, peut pénétrer au plus profond des pores et en déloger la poussière et la poudre. Matin et soir, et toutes les fois que vous désirez donner à votre visage une fraicheur nouvelle, procédez de la manière suivante :

A l'aide d'une serviette ou d'un bandeau, renvoyez bien vos cheveux en arrière de telle sorte que la ligne des cheveux et les oreilles soient entièrement découvertes. Prenez un petit tampon de coton hydrophile imbibé d'eau froide et pressez-le pour le rendre ferme. Trempez-le dans le Tonique pour la Peau et ajoutez-y un peu de Crème à Nettoyer. Commencez le nettoyage en partant du menton, toujours en remontant, sans oublier le pli formé par les narines, continuez autour de la bouche et sur le menton, puis passez délicatement votre tampon autour des yeux. N'oubliez pas le cou et que votre main dirige toujours votre coton de bas en haut. Puis avec des feuilles de notre papier tissu, enlevez la crème à nettoyer, délicatement, toujours, sans tendre la peau.

Pressez un tampon frais de coton hydrophile qui a été imbibé d'eau froide, saturez-le de Tonique pour la Peau et tapotez-en le cou. Tapotez en partant du milieu du cou et en allant vers la nuque, de chaque côté, puis faites de même pour la figure. Partez du menton et remontez vers le front de chaque côté. Puis tapotez la figure en partant du menton en remontant vers le front. Répétez ces mêmes mouvements pendant cinq minutes. Séchez avec du papier tissu. Si vous avez suivi mes conseils pour le nettoyage du matin, votre peau est maintenant prête à recevoir un joli maquillage dont je vous entretiendrai dans ma prochaine leçon.

La Propreté

La propreté est le support de la beauté, comme le crochet de pur cristal est celui de la robe de mousseline aux tons chatoyants.

Il existe des beautés sans artifice, sans fard, qui inspirent tant de peintres, mais avec lesquelles personne ne voudrait vivre. Or, ne sommes-nous pas faites pour vivre avec ceux que nous aimons en cherchant à leur plaire?

Quand nous pénétrons dans une pièce, une sorte d'"atmosphère" nous accompagne—quelque chose comme le parfum qui flotte autour des roses. De cette atmosphère, créée par notre esprit, notre corps, notre âme, nos émotions, doit émaner un air vivifiant de propreté. On se sent si à l'aise, si heureux de vivre quand tout est net sur soi, quand nos vêtements, notre chevelure, notre peau sont propres, et que nos ambitions et nos rêves s'élancent vers un idéal de beauté.

Les Préparations requises pour cette leçon sont :

PAPIER TISSU VENITIEN

Doux et soyeux. Moyen hygiénique et pratique d'enlever la crème. Rouleau, 40 cents. Boite de quatre rouleaux, $1.50; grand paquet, $2.25.

CREME A NETTOYER VENITIENNE

Une crème légère comme le duvet, qui fond à la chaleur de la peau et en déloge les impuretés. Elle nettoie la peau en la débarrassant de tout ce qui en ternit l'éclat, et la rend douce et souple. $1.00, $2.00, $3.00, $6.00.

TONIQUE VENITIEN ARDENA POUR LA PEAU

Astringent doux et tonique. Purifie, raffermit et blanchit la peau, redonne vigueur et vitalité à toutes les cellules. S'emploie avec et après la crème à nettoyer pour activer la circulation et donner aux joues une couleur naturelle. 85c, $2.00, $3.00, $3.75, $9.00.

ELIZABETH ARDEN

691 FIFTH AVENUE, A NEW-YORK

Distributeurs en gros: ELIZABETH ARDEN OF CANADA, Ltd.
207 Queen Quay, Toronto, Ontario.

Elle le savait déjà. Et justement à cause de sa fière délicatesse, elle l'avait estimé plus encore.

Elle eut un beau rire insouciant.

—Qu'est-ce que cela fait que vous n'ayez pas de fortune?... Moi non plus, je n'en ai pas!... Vous serez obligé de m'accepter sans dot... Eh bien, nous serons un ménage pauvre, voilà tout! Il n'y a pas que les gens riches qui se marient.... Vous travaillerez et moi aussi...

—Travailler, vous, petite Simone ?

Sur le jeune visage, une expression sérieuse passa, qui fit soudain une vraie femme de cette enfant rieuse.

—Et pourquoi ne travaillerais-je pas? Du jour où j'ai été assez grande pour réfléchir, j'ai compris que notre seule fortune était le grade de père... Je me suis dit qu'un moment pouvait très bien venir où il faudrait me débrouiller dans l'existence et j'ai cherché ce que je pourrais faire. Anne a voulu que j'aie mes deux brevets, malgré les larmes que me faisaient verser les problèmes, et je suis très bonne musicienne, je pourrais donc donner des leçons... En travaillant encore mon dessin, il me semble que j'arriverais à pouvoir faire des inlustrations passables, non pas avec le talent d'Anne, bien entendu.... elle, c'est une vraie artiste!... mais enfin il faut toujours commencer! Puis je suis très capable de faire mes robes et mes chapeaux... Je crois vraiment que je ne serais pas une femme trop coûteuse!

Avec une tendresse infinie, il murmura:

—Oh! mon aimée!... ma vaillante petite aimée...

Lui qui connaissait la vie, il savait bien qu'elle parlait comme une fillette qui n'a jamais été aux prises avec la réalité. Mais il sentait aussi qu'elle serait brave devant n'importe quelle difficulté, qu'il trouverait en elle la compagne par excellence, courageuse, tendre et dévouée... Et il la contemplait avec une sorte de joie éblouie, n'osant croire encore que tout à coup, de cette façon imprévue et merveilleuse, le rêve avec lequel il vivait depuis qu'il la connaissait, le rêve cru impossible se réalisait...

—Alors, Simone, c'est vrai, vous n'avez pas peur d'accepter un avenir... gros de soucis que tout amour ne pourra peut-être vous éviter?

De nouveau, un lumineux sourire passa sur les lèvres de la jeune fille, laissant luire l'éclair nacré de ses dents.

—Je n'ai pas peur du tout, je suis une vraie fille de militaire.... Et quoique vous ayez l'air d'en douter, je sais très bien que la vie est fort chère!... J'entends souvent Anne gémir sur le prix des choses. Eh bien, je gémirai comme elle, mais pas trop, soyez tranquille, et pas devant vous pour ne pas vous ennuyer. Anne ne gémit jamais devant papa. Je ferai comme elle... D'ailleurs, si je peux ainsi vous ôter toute inquiétude, écoutez ceci: je resterai votre petite fiancée fidèle, aussi longtemps que vous jugerez sage d'attendre pour que nous ne risquions pas de mourir de faim en ménage... Si vous voulez même, jusqu'au jour où la dette de votre père sera payée...

Il prit les mains fines et les porta à ses lèvres comme un trésor. Tous deux se sentaient heureux infiniment, si heureux que René, comme ceux à qui la destinée a été rude, avait peur du bonheur entré soudain dans sa vie.

—Simone, ma Simone unique, dites-moi que votre père ne va pas vous refuser à moi.

—Père me gâte bien trop pour m'empêcher d'être heureuse comme je le désire! Et puis il vous estime beaucoup, beaucoup...

—Mlle Anne...

—Anne, ma chère, chère Anne, ma maman, elle vous juge comme père... Aussitôt rentrée, je vais lui dire... ce qui vient d'arriver.

Inquiet un peu, il demanda encore :

—Elle ne sera pas mécontente que je vous aie parlé à vous, la première?... C'est bien incorrect... Je m'en aperçois maintenant, trop tard!...

—Anne a l'esprit trop large pour être fâchée! Et puis elle a confiance en moi, comme j'ai confiance en elle... Toujours, elle m'a laissée très indépendante, sachant bien que je ne voudrais rien faire que je ne puisse lui avouer. Elle me verra... si contente!... qu'elle ne demandera rien de plus...

—Malgré ma pauvreté?... Votre soeur et votre père doivent avoir de si hautes ambitions pour vous!

D'un regard qui était un enthousiaste hommage, il enveloppait la svelte silhouette découpée par la blouse de linon rose et la jupe un peu courte, les cheveux noirs ombrés de reflets bleus, les yeux d'eau verte aux clartés changeantes, la bouche d'enfant, expressive dans le visage qui avait l'éclat d'une fleur fraîche ouverte.

Elle sentit la sincérité de cette admiration d'homme; et, en toute simplicité, elle en fut heureuse, parce qu'il lui semblait doux de plaire ainsi à celui qui lui donnait sa vie. Mais, un peu confuse tout de même, elle reprit vite, pour détourner la pensée du jeune homme:

—La personne la plus exigeante à mon sujet, c'est ma marraine, une vieille amie de ma grand'mère,—la mère de maman... Elle est bonne, mais très... volontaire, convaincue qu'elle fait toujours mieux que tout le monde. De tout temps, elle m'a déclaré qu'elle me doterait si je me mariais à son gré! Or, comme nous n'avons pas du tout les mêmes goûts, il y a bien longtemps que je ne la considère plus comme la marraine de Cendrillon!

Elle expliquait tout cela avec une vivacité joyeuse, insouciante de ce qui n'était pas l'heure présente.

—Alors, vous pensez que notre mariage ne lui plairait pas?

— Elle commencera sûrement par fulminer, d'abord parce que c'est son habitude; ensuite parce que ce n'est pas elle qui vous aura découvert; enfin parce qu'elle me voulait un époux pour le moins millionnaire. Mais, après tout, comme elle m'aime vraiment, je crois, à sa manière, peut-être elle s'apaisera... et me pardonnera de n'avoir pas pris un époux de sa main. En revenant de Mers, la semaine prochaine, je dois aller passer deux jours chez elle à Amiens où elle habite... Je lui annoncerai la grande nouvelle moi-même. Si papa ou Anne la lui écrivait, elle serait exaspérée, et moi n'étant pas là pour essayer de plaider notre cause, tout serait perdu!...

Elle s'interrompit et répéta avec un rire frais :

—Tout serait perdu !... Vous devez trouver que je parle comme une personne bien intéressée.... Mais c'est que si marraine voulait être généreuse tout de suite, nous ne serions pas obligés d'attendre des mois et des mois, même des années!...

—Pour être heureux ! finit-il doucement, emprisonnant de nouveau la petite main qui tourmentait la jupe de drap.

Il éprouvait bien un vague remords à l'idée que peut-être, réellement, à cause de lui, elle pourrait être privée de la dot promise. Mais de la voir si vaillante, il ne comprenait plus la terreur qu'il avait eue de faire son malheur en lui demandant de partager la destinée hasardeuse d'un homme sans fortune. Une foi merveilleuse lui venait en sa propre énergie, en son travail, en sa volonté, la foi qui transporte les montagnes.

Ils étaient à l'une de ces heures bénies où nulle difficulté ne paraît impossible à vaincre. Comme elle l'avait dit, s'il le fallait, l'un et l'autre ils travailleraient pour alimenter leur foyer, puisqu'ils avaient la jeunesse et la santé, et le courage...

Aucune réalité brutale, en cet instant, ne les arrachait à leur rêve. Même nul indiscret passant ne les troublait dans la solitude de la falaise. A peine, un bruit de voix arrivait parfois jusqu'à eux, du jardin de quelque villa. Ils ne l'entendaient pas plus qu'ils ne voyaient, un peu au-dessous d'eux, les chalets étagés dans les arbres, le ruban clair de la route, même les vagues ourlées d'écume qui mouillaient les galets de la plage. Simone, confusément, pensait que son frère allait revenir la chercher et elle souhaitait qu'il tardât encore un peu, que l'heure exquise de ses fiançailles imprévues ne fût pas encore écoulée.

Avec une drôlerie émue, elle demanda:

—Je voudrais savoir quand vous avez commencé à vous dire que je pourrais bien devenir pour vous une bonne petite épouse?

—Je crois bien que cela est arrivé le premier jour où je vous ai vue !

—C'était quand?... Un dimanche, n'est-ce pas? à la sortie de la messe?...

—Oui, vous étiez arrêtée dans le petit cimetière, devant la porte de l'église, et vous regardiez la mer qui était bleue comme aujourd'hui avec une mine d'extase, des lèvres gourmandes de brise saline, des yeux larges ouverts: et dans votre robe blanche, sous votre capeline de paille, vous étiez si... adorable que...

—Que...

—...J'ai pensé que s'il m'était permis de choisir une fiancée, je la voudrais telle que vous m'apparaissiez en ce moment-là!

—Oh! vraiment, vous avez pensé cela?

Elle levait vers lui de larges prunelles, candidement ravies, un peu incrédules. Mais dans le regard qu'elle rencontra, elle vit une telle sincérité, qu'elle ne douta plus.

Elle devint très rose et dit un peu vite:

—Alors?... racontez encore...

Mais à son oreille, une voix résonna qui n'était pas celle de René Soraize.

—Ah! Simone, enfin je te retrouve!... Quelle idée de grimper à cette hauteur!

C'était Jean, les joues écarlates, qui arrivait tout haletant de la montée qu'il avait menée bon train, sans descendre de sa bicy-

clette, avec l'ardeur de ses seize ans.

Simone eut, vers lui, un regard de créature qui s'éveille. Etait-il possible qu'à peine un peu plus d'une heure se fût écoulée depuis que son frère l'avait quittée. Pour elle, un monde nouveau s'était ouvert où elle entrait, heureuse et confiante infiniment. Comment son frère ne voyait-il pas que, tout à coup, le bonheur était venu à elle?...

Mais il ne s'apercevait de rien. Il expliquait à René, qui ne l'écoutait pas, le pourquoi de sa course solitaire à Ault. Il en racontait les menues péripéties et il ne s'étonnait pas du désir formel exprimé par Simone de revenir tout de suite à Mers. Là, elle trouverait Anne dont le coeur allait entendre son cher aveu...

Et tous trois reprirent la route ensoleillée qui, maintenant, semblait à Simone un beau chemin de lumière.

II

Devant la baie de sa fenêtre grande ouverte, Anne de Broye peignait.

Simone n'avait pas dit une parole vaine en qualifiant sa soeur d'artiste. Elle méritait hautement, de l'aveu même des maîtres qui avaient l'occasion de voir les illustrations qu'elle donnait à des revues artistiques, les aquarelles signées de son nom qui figuraient dans les expositions et lui avaient mérité une véritable réputation parmi les connaisseurs.

Dès son enfance, elle avait aimé la peinture avec passion, peut-être parce qu'elle sentait en avoir reçu le don; et ce don, elle l'avait développé par un travail incessant, malgré la lourde tâche que lui avait apportée la mort de sa mère. Elle avait seize ans, alors. Ce que lui avait coûté son absolu dévouement aux siens, elle ne l'avait confié à nulle oreille. Elle avait été l'amie la plus sûre pour les deux frères nés après elle, maintenant en garnison au loin, pour sa soeur cadette, Marie, que la vie religieuse lui avait enlevée; elle s'était montrée une vraie mère pour Simone, sa fille selon la tendresse, et pour Jean dont la naissance les avait faits orphelins.

Son père se reposait entièrement sur elle. Il lui portait une tendresse, une estime et même une admiration profondes; mais, homme d'action, peu exercé à pénétrer les replis des cœurs féminins, il ne se demandait jamais si elle n'eût pas désiré une existence autre. S'il lui avait scrupuleusement transmis les quelques demandes en mariage venues à elle, fille du monde sans dot, insistant même pour qu'elle ne repoussât pas certaines, il avait été dans le secret de sa pensée, satisfait de son refus, car il sentait bien qu'elle était l'âme d'une maison où sa présence était indispensable. Si elle avait désiré avoir son foyer comme les autres femmes, elle n'en avait rien trahi.

Jamais, non plus, elle ne faisait allusion à la valeur pécuniaire de ses travaux. Seulement, bien des fois, les sommes gagnées avaient été, en silence, versées par elle dans la caisse commune pour équilibrer un budget difficile à établir dans une famille de six enfants, où les études des garçons, leur vie dans les écoles et les garnisons étaient coûteuses.

Dans le monde, les occupations d'Anne de Broye étaient considérées comme un passe-temps de femme très intelligente que le mariage n'avait pas tentée et qui s'était créé une vie conforme à ses goûts. Prodigieusement active, elle menait de front une foule d'occupations, sachant être tout à la fois une femme du monde très élégante, une maîtresse de maison parfaite et une artiste fervente.

Si simple fût-elle et si profondément bonne, elle semblait imposante, peut-être parce qu'elle était grande, d'allure souveraine, avec des traits d'une régularité presque excessive, dont l'expression était un peu hautaine quand le sourire ne les éclairait pas. Comme Simone, elle avait des cheveux très noirs, ondés, qui eussent volontiers enserré son front de boucles capricieuses. Mais, fuyant toute singularité, elle les lissait sans pitié. Seule, une petite boucle rebelle regardait sa liberté vers l'une des tempes, donnant une grâce imprévue et originale à ce visage de vierge romaine.

L'après-midi qui s'achevait avait été pour Anne de Broye un vrai jour de congé, car elle avait pu travailler en paix, tous les hôtes de la villa étant partis en promenade. Et maintenant, l'oeuvre créée par elle prenant la vie sur le papier, elle se reposait un instant, la tête appuyée sur la main, regardant, les yeux mi-clos, le large horizon de mer qu'elle apercevait de sa fenêtre.

Mais tout à coup, un tintement clair de grelot la fit tressaillir. Etait-ce déjà Simone et Jean?... Si tôt?... Un accident était-il donc arrivé?... Elle se leva vivement et se rapprocha du balcon. Oui, c'était bien les promeneurs. Ils paraissaient très gais et leurs machines roulaient du même élan régulier. Pourtant, elle s'écria hâtivement:

Un grand roman d'amour inédit de

DELLY

EN JUILLET

Ma Robe Couleur du Temps

Réservé uniquement à La Revue Populaire

—Comment, mes enfants, vous voilà de retour!... Vous est-il arrivé quelque chose?

—Rien de regrettable, Anne chérie. Je vais te raconter, jeta Simone, qui avait sauté à terre à la voix de sa soeur.

Du petit perron de la villa, l'aînée la regardait approcher, un peu étonnée de la voir pensive, si absorbée par quelque songe mystérieux, qu'elle ne remarquait pas la présence de sa soeur.

—Simone!... Eh bien, Simone? Quelle mine rêveuse!

La jeune fille releva la tête et rencontra le regard tendre qui lui souriait. Elle abandonna sa bicyclette contre l'escalier du perron et bondit vers Anne qu'elle embrassa passionnément.

—Anne chérie, je voudrais te parler à toi toute seule... Père n'est pas encore rentré?

—Non, mon petit. Viens dans le salon où je travaillais. Qu'y a-t-il donc?

Son regard un peu anxieux interrogeait le visage de sa jeune soeur baigné d'une sorte de rayonnement. Jamais elle ne lui avait vu pareil éclat. Qu'était-il donc arrivé à Simone depuis qu'elle l'avait vue partir avec Jean?

Elles étaient entrées toutes deux dans la claire petite pièce tendue de perse à larges fleurs. Anne reprit sa place devant la porte-fenêtre. Mais elle ne contemplait plus la houle des eaux, ni sur la table, près d'elle, le papier où son pinceau avait amoureusement fait oeuvre créatrice... Elle regardait avec une attention profonde, Simone restée debout, la même expression pensive dans les yeux, son chapeau jeté au hasard sur la table.

—Simone, mon enfant chérie, qu'as-tu?

La jeune fille, d'un geste instinctif, joignit les mains.

—Anne, il me semble que je viens de faire un rêve délicieux... Pourtant, ce que je vais te dire est une réalité... Tantôt, sans que nous l'ayons prévu ni l'un ni l'autre, René Soraize m'a demandé d'être sa femme... Et je veux bien... Oh! Anne, de toute mon âme, je veux... Toi aussi, n'est-ce pas, tu veux bien ?

Anne, bouleversée par la surprise, avait pâli et ses beaux traits avaient pris une sorte de rigidité.

Elle demanda et sa voix frémissait:

—Simone, que dis-tu?... Qu'est-ce que ce soudain projet de mariage?... Où as-tu vu René Soraize?... Et comment se fait-il qu'il t'ait parlé ainsi?...

Rapidement, Simone expliquait les choses sans que Anne l'interrompit d'un seul mot. Les yeux pleins de prière, Simone la regardait.

—Anne, ne me gronde pas... Je comprends maintenant que je faisais une folie en lançant ma bicyclette de cette façon. Mais, vois-tu, je ne regrette pas, je ne peux pas regretter cette folie... Car, sûrement, si René n'avait pas eu à ce point peur de moi, il n'aurait rien dit et serait reparti ainsi pour Paris !

Anne passa la main sur son front. Ce qui était arrivé, elle s'apercevait qu'elle avait eu la prescience que cela serait ; car elle était trop clairvoyante pour n'avoir pas vu l'impérieuse sympathie qui attirait l'un vers l'autre les deux jeunes gens. Mais ne pouvant les éloigner l'un de l'autre, elle

avait espéré du moins que René Soraize ne prononcerait pas l'aveu qu'elle lui devinait aux lèvres; car elle redoutait son absence de fortune, sachant que l'homme, hélas! ne vit pas seulement d'affection. Elle reprit:

—Il n'aurait rien dit, pourquoi?

—Parce qu'il se trouvait trop pauvre pour me demander d'être sa femme...

—Eh bien?

—Il s'est trahi, malgré lui, dans son émotion d'avoir cru me voir tuée. Alors je lui ai dit que ça ne faisait rien du tout qu'il soit pauvre, que je l'étais aussi et que nous nous contenterions d'être un modeste petit ménage!

Oh! l'enfant qui parlait sans savoir, Anne l'enveloppa d'un regard de compassion et de tendresse.

—Ma Simone aimée, René Soraize avait raison de se taire et il aurait dû le faire jusqu'au bout.

—Oh ! Anne!.. Nous pouvons être si heureux ensemble!

—Et avoir tant de soucis que tu ne connais pas encore, mon enfant chérie, que tu ne soupçonnes même pas.

Simone secoua la tête. Son jeune visage avait une gravité résolue:

—Anne, j'ai été élevée par toi qui m'as toujours répété qu'une "vraie" femme ne devait pas être lâche devant les épreuves. Je t'ai entendu dire bien des fois qu'un jour pourrait très bien arriver où nous serions obligées de compter sur nous seules pour vivre, et tu as fait tout ce que tu as pu, ma chère grande soeur chérie, pour qu'alors je ne me trouve pas trop en peine. Tu m'as instruite et surtout tu m'as rendue brave. Alors Anne, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi les craintes, les scrupules de René Soraize ne m'ont pas fait peur? Comme je le lui ai dit, s'il le faut, nous travaillerons tous les deux. Anne, demain, il viendra te parler. Je t'en supplie, ne l'éloigne pas de moi et décide père, s'il hésitait.

Elle arrêtait sur sa soeur des yeux qui l'imploraient passionnément. Dans le coeur d'Anne une angoisse obscure palpitait, la sensation bizarre et très douloureuse d'une fin. Simone, son enfant, n'était plus à elle. Le petit oiseau battait des ailes pour s'envoler. Bien souvent déjà, elle avait pensé que cette heure-là viendrait ; mais comme elle était arrivée tôt et soudainement!.. Avec une imperceptible amertume, Anne songea tout haut:

—Tu désirais donc beaucoup te marier?

—Non... Je n'y pensais pas encore...

—Mais tu l'espérais?...

—Oui... Anne, tu as ta peinture, toi !

D'un indéfinissable accent, Anne répéta :

—Oui, c'est vrai, j'ai ma peinture... mais ne parlons pas de moi. Il s'agit seulement de toi et de René Soraize... Il y a deux mois, tu ne le connaissais pas... Et maintenant... tu l'aimes donc?...

Le rose des joues de Simone devint très vif.

—Avant cet après-midi, je ne le savais pas... J'étais seulement heureuse de voir que papa et toi l'estimiez autant que moi, car tu l'estimes beaucoup, n'est-ce pas, Anne ?

Elle inclina la tête, très sincère.

—Oui, c'est un garçon remarquablement intelligent et de beaucoup de coeur. Le souci qu'il a d'acquitter la dette de son père est tout à son honneur; mais c'est pour lui une si grosse charge que je comprends qu'il soit effrayé à l'idée de t'en donner ta part...

—Dans trois ans, Anne, il aura fini de payer, pense-t-il. Il touchera les revenus de la maison que lui a laissée sa mère. Alors grâce à ses leçons, à ses travaux littéraires en plus, nous serons certains de n'être pas misérable du tout!

—Ainsi, tu attendrais deux ans, peut-être trois, pour que votre mariage fût possible?...

—J'attendrai ce qu'il faudra afin de ne pas être pour lui un souci de plus. J'attendrai ce que vous voudrez pour que notre mariage ne soit pas déraisonnable... Anne, es-tu tranquillisée?... C'est si peu, en somme, trois ans, quand on a tout l'avenir devant soi...

—Oh! l'admirable foi de la jeunesse et son mépris du temps qu'elle croit lui appartenir !.... Anne ne répondit pas. Elle pensait quel mystère est celui des destinées... Pourquoi Simone avait-elle ainsi été conquise par cet étranger rencontré au hasard ?... Elle était pourtant habituée à se voir entourée de jeunes hommes très occupés d'elle, car elle avait de grands frères qui amenaient leurs camarades, et elle avait été beaucoup dans le monde, déjà... Et il fallait que cet inconnu vînt pour prendre souverainement son jeune coeur, pour transformer la fillette insouciante, éveiller en elle une âme de femme, courageuse et tendre, que nulle épreuve n'effraie auprès de l'aimé...

—Anne, dit la voix caressante de Simone, à quoi penses-tu ?.... Dis, tu n'es pas fâchée après moi? Certes, M. Soraize aurait dû te parler à toi, d'abord... Mais tout cela a été si inattendu!

La soeur aînée se pencha et mit un lent baiser sur chacun des yeux qui l'interrogeaient ardemment.

—Non, ma petite aimée, je ne suis pas fâchée, mais seulement effrayée pour toi de cette brusque décision. Tu es très jeune, Simone, tu pouvais attendre.

—Je n'ai pas choisi, mon heure, Anne. Ce sont les circonstances qui ont décidé pour moi. A la grâce de Dieu maintenant, de Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut!

Anne sourit, bien que son coeur fût lourd d'une tristesse pleine de sanglots.

—Oh! petite fille, comme vous arrangez tout selon votre désir!... Ce qui vaudrait mieux que vos longues fiançailles...

—Ce serait?

—Ce serait que ta marraine trouvât ton fiancé à son gré et te donnât, comme elle te l'a promis, les moyens d'entrer en ménage.

—Oui, ce serait le mieux!... Seulement il est très difficile de faire vouloir marraine!

—C'est vrai... Mais elle t'aime. Vois comme elle a insisté pour que tu restes un jour, au moins, à Amiens, en revenant de Mers, pour que je promette de te renvoyer chez elle en décembre pendant quelques semaines...

Simone eut une moue sceptique.

—J'ai bien peur que ce soit surtout parce que je la distrais...

—Chut; ne risque pas d'être ingrate !

Simone se pencha, un peu confuse, et baisa la main de sa soeur. Toutes deux restèrent silencieuses. L'enfant reprenait son rêve éblouissant. Anne, de nouveau, réfléchissait...

Toutes deux tressaillirent au bruit sec de la porte ouverte. C'était le colonel qui rentrait de sa promenade. Encore botté, éperonné, il s'arrêtait au passage pour embrasser sa benjamine. Il était de moyenne taille, maigre et nerveux, avec un regard clair et très bon, une bouche expressive, un peu impérieuse.

—Ah! çà! il y a donc une conférence ici? jeta-t-il gaiement. Jean m'a dit que depuis le retour de la promenade, Simone et sa grande soeur sont en conversation animée et que le salon est fermé aux profanes. Simone, ma petite fille, vous avez donc fait une sottise?

Et tendrement, le colonel relevant le visage de la jeune fille, mit un baiser sur le front, puis sur les cheveux.

Ce fut Anne qui répondit:

—Père, ce n'est pas une sottise que cette fillette désire te confier, mais une résolution bien grave qu'elle vient de prendre.

Le colonel eut un imperceptible tressaillement. Les années n'avaient pas guéri la blessure, ouverte dans son coeur paternel, le jour où sa fille Marie lui avait demandé de la donner à Dieu. Mais un regard sur Simone calma ses craintes. Cette enfant-là, si coquettement féminine, n'avait rien d'une future religieuse.

—Voyons, qu'y a-t-il?

—Père, Simone a reçu tantôt une demande en mariage très soudaine et elle souhaite que, comme elle, tu consentes...

—Une demande en mariage de?

—De René Soraize...

—Ah ! c'est celui-là!... Je ne m'en étonne pas; Simone, dis-moi tout.

Et attirant la jeune fille sur ses genoux, comme au temps où elle était une toute petite enfant, il écouta le récit qu'elle recommençait, serrée, câline contre lui, écoutée par Anne dont le visage tourné vers la mer avait une sorte de gravité douloureuse.

.....

Ce soir-là, quand Anne de Broye fut remontée dans sa chambre, elle n'alluma pas sa lampe. Un impérieux besoin d'ombre, autant que de silence, criait en elle. René Soraize mandé par un mot, était venu causer avec elle et son père. Elle savait maintenant quel amour il portait à sa petite soeur et elle ne pouvait plus regretter les rêves ambitieux qu'elle avait maternellement faits pour la jeune fille, car elle avait acquis la certitude que l'homme qui aimait Simone ainsi méritait qu'elle la lui donnât,— après des fiançailles qui seraient forcément longues, très longues...

Simone n'allait donc pas lui être enlevée tout de suite. Alors, pourquoi éprouvait-elle cette sensation de détresse qui devenait une angoisse aiguë, maintenant qu'elle était seule?

Elle se rapprocha de la fenêtre ouverte sur la nuit. Au loin, la mer heurtait les galets, au pied de la falaise. Des étoiles tremblaient dans l'immensité paisible.

Les lèvres d'Anne articulèrent désespérément tout bas:

—Comme c'est triste, la vie!

Mais il n'y avait pas de larmes dans ses belles prunelles noires. Depuis si longtemps, Anne connaissait la vanité des pleurs!... Immobile, elle demeura dans la nuit, les mains jointes sur l'appui de la fenêtre. Elle songeait, clairvoyan-

te, comme toujours, sur ce qui se passait en elle:

—Je suis triste non pas seulement parce que je perds un peu mon enfant, mais parce que je regrette pour moi ce bonheur qu'elle connaît et qui m'a été refusé...

Sans pitié, elle précisait l'impression confuse.

—Je lui ai dit ce que me conseillaient la prudence, la misérable sagesse humaine... Mais comme elle a raison d'accepter même le travail, même la pauvreté, pour ne pas vivre seule... pour avoir et donner une affection plus précieuse que tout au monde.

Les mains d'Anne de Broye tremblaient un peu, tant l'obscure émotion la bouleversait. A l'âge de Simone, quand un dévouement maternel pesait sur elle lourdement, elle avait eu des heures de révolte que nul n'avait connues. Elle aussi avait passionnément désiré la joie des épouses et des mères que la destinée lui refusait... Et voici que ce soir, parce qu'elle avait senti le frôlement du jeune bonheur de Simone, tous les âpres regrets de ses vingt ans ressuscitaient en elle comme des oiseaux tristes qui voletaient étroitement autour d'elle pour l'enserrer dans le cercle douloureux de sa vie solitaire. Quand son père lui serait enlevé, Simone partie, ses frères au loin, oui, elle serait seule, bien seule pour finir son chemin à travers la vie...

Oh! Simone avait raison de vouloir son foyer à elle, si humble dût-il être! Auprès de l'isolement parmi la foule des êtres, l'épreuve supportée à deux était encore un paradis!...

Anne ne pouvait sécher les larmes amoncelées enfin sous ses paupières et qui, lentement, glissaient sur son visage pâli... Mais quand elle en sentit l'amertume sur ses lèvres, un léger frisson la secoua. D'un impérieux effort, elle se ressaisit, tandis que sa bouche frémissante murmurait:

—A quoi bon tous ces regrets?... Je ne m'appartiens pas... Je ne dois vivre que pour les autres.

De toute son âme, elle avait accepté, elle acceptait qu'il en fût ainsi: mais elle ne pouvait empêcher qu'à cette heure, son pauvre coeur de femme ne tressaillit encore d'un regret éperdu...

III

Le train qui arrivait de Mers entra en gare d'Amiens et, à travers la vitre du wagon, Simone reconnut sur le quai, très grande et forte, haute en couleurs sous ses bandeaux gris, sa marraine elle-même qui venait la cueillir au passage. Anne continuant son voyage vers Paris, Jean, qui était aussi dans les bonnes grâces de Mme Dalbigny, devait demeurer jusqu'au lendemain dans la ville picarde et ramener Simone jusqu'à Paris.

Ouvrant la portière, il sauta à terre et prit le sac de voyage de sa soeur, tandis que celle-ci embrassait Anne comme si elles eussent dû demeurer séparées des mois et des mois.

—Voyons, voyons, chérie, lui dit cette dernière, il faut descendre, nous n'avons qu'un instant. Je vais te conduire à ta marraine. Vois, Jean, l'a déjà rejointe.

Simone, après un dernier baiser à Anne, se décida à descendre sur le quai et vint, avec son joli sourire, au-devant de Mme Dalbigny, qui s'exclamait d'une voix haute:

—Ah! ah! te voilà enfin, petite. Où donc étais-tu cachée?... Que tu es fraîche! Anne, ma chère, je vous fais compliment de cette petite. Elle a bien oublié d'être laide!

—Chère madame, mon amour-propre maternel vous remercie. Alors, jusqu'à demain, je vous abandonne cette enfant que son frère me ramènera.

—Soyez tranquille, ma chère, on en aura soin.

Un employé criait: En voiture pour Paris!

Vivement, Anne sera la main de Mme Dalbigny, embrassa Simone avec un rapide: "Bonne chance" et se dirigea vers son wagon, suivie par les regards d'envie de Simone qui acceptait, sans enthousiasme, son bref séjour auprès de sa marraine. La pensée la hantait de la difficile victoire qu'il allait falloir remporter.

Heureusement, Mme Dalbigny avait l'air de charmante humeur. Tout en sortant de la gare d'un pas lent, elle interrogeait la jeune fille sur son séjour à Mers, parlait copieusement de sa santé et, en fin de compte, annonçait à Simone que, le soir même, elle la ferait dîner avec quelques amis de choix. Elle répéta "de choix" avec un clignement d'yeux si plein de sous-entends, que Simone en fut un peu saisie.

—Marraine, je suis bien fâchée de n'avoir pas su que vous auriez du monde, car je n'ai que ma robe de voyage, dit-elle d'un ton d'excuse.

—Vraiment? Ah! C'est fâcheux! C'est fâcheux! Tu n'as pas un corsage clair?

—Si, marraine.

—Eh bien, tu le mettras. Je t'excuserai auprès de nos hôtes... Et puis, tu as la chance d'avoir reçu du ciel une figure qui est encore la meilleure parure! Tu n'as pas le droit de t'en glorifier, mais tu peux en être satisfaite... Voyons, raconte-moi ce que tu as fait cet été ?

Ce qu'elle avait fait! Le coeur de Simone se prit à battre à larges coups. Etait-ce le moment de parler?... Mais comment livrer son cher secret dans cette rue banale où des passants les coudoyaient, où Mme Dalbigny s'arrêtait pour examiner les étalages des marchands de fruits, cherchant du raisin à sa convenance pour le dîner du soir?... Et Simone n'aborda que des sujets indifférents. Jamais plus, elle n'avait compris comment avec Mme Dalbigny il fallait choisir l'heure.

Cet après-midi, la vieille dame n'avait guère l'oreille ouverte à une grave confidence. Elle était toute à ses préparatifs de réception. A peine rentrée, vite, elle s'affaira, morigénant ses domestiques, s'agitant de façon à accentuer, de façon inquiétante, l'excessif coloris de ses joues.

—Marraine, est-ce que je ne puis vraiment vous aider en rien? proposa Simone, non seulement parce qu'elle était l'obligeance même mais encore parce que la journée lui semblait un peu longue, enfermée dans cette grande maison de province, calme comme la rue étroite qui l'enserrait, à l'ombre de la cathédrale. Où était la charmante liberté de Mers? et les promenades inoubliables avec René Soraize, qui avaient été l'aube de son bonheur. Jean pérégrinait dans la ville; mais elle, comme de juste, était restée avec Mme Dalbigny, et elle n'osait même s'échapper pour aller errer dans le jardin que dorait l'automne.

—Tu voudrais m'aider, mon pauvre petit. Tu ne connais rien aux choses de la maison. Laisse-moi faire. Dans un moment, nous allons sortir.

Simone étouffa un soupir de satisfaction. Tout lui semblait préférable à l'inaction où elle piétinait sur place:

—En m'attendant, puisque tu es toute prête, fais un peu de musique pour te distraire, ou regarde les photographies.

—J'aime mieux faire de la musique, si je ne vous gêne pas.

—Oh! pas du tout... Je vais surveiller mon personnel; j'ai des domestiques qui croient tout savoir et quand je ne suis pas derrière eux, ils ne font que des sottises!



Anita Page

Pour être au courant de ce qui se passe dans les studios

LISEZ LE MAGAZINE
PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré.

Dans tous les dépôts: 10 CENTS

La collection du "FILM" d'une seule année représente un volume de 430 pages illustrées de plus de 500 gravures. Sous un format pratique, le Film est le meilleur marché de tous les magazines de cinéma écrits en langue française.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées *Le Film*, 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Pourquoi

Le Samedi

est-il lu?

Parce qu'il publie de beaux Feuilletons D'AMOUR

Suivez-les, n'en perdez pas un numéro

10 sous

le numéro

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine *Le Samedi*.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province ou Etat .....

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal.
CANADA

Simone passa dans le salon, vaste et froid, dont les meubles de vieux Beauvais étaient correctement disposés en cercle. En toute vérité, elle avait pu dire à René Soraize qu'elle était bonne musicienne, non seulement parce qu'elle possédait la science acquise, mais surtout tu n'avais pas l'air pareillement de croire à toutes les billevesées que tu chantes... Très bien, très bien... Tu deviens mûre pour le mariage, petite. C'est parfait... Tu es d'âge!

Un frémissement secoua Simone. Etait-ce cette fois la minute où elle devait parler? Ses doigts tremblèrent sur le piano... Mais entre les portières qui séparaient la salle à manger du salon, le domestique apparut, demandant discrètement :

—Si madame veut bien me dire quel vin je dois monter de la cave?

Simone respira, allégée et rieuse, à l'idée du prosaïque incident qui arrêtait la confidence sur ses lèvres. Mme Dalbigny lui dit:

—J'en ai pour un moment, ma petite. Mets ton chapeau. Nous allons sortir. Ce soir, tu nous chanteras quelque chose. Ce sera à merveille !

De nouveau, elle clignait des yeux du même air entendu qui avait déjà intrigué Simone.

Comme elle l'avait annoncé, elle reparut bientôt, et après avoir encore distribué quelques mercuriales, elle partit, emmenant Simone, pour faire de menues courses auxquelles elle attachait une importance capitale. A travers les rues tranquilles, où parfois elles étaient les seules passantes, la marraine et la filleule circulèrent ainsi jusqu'au crépuscule, rencontrant parfois des personnes amies de Mme Dalbigny avec lesquelles celle-ci ne manquait pas de s'arrêter à causer, sans souci d'obstruer ainsi la circulation sur les trottoirs étroits. Quand elles revinrent, le crépuscule d'automne embrumait les lointains, les lueurs du gaz tremblaient déjà toutes jaunes, dans les réverbères, et les tramways étoilaient l'ombre de leurs lanternes éblouissantes.

Jean venait de rentrer; et très allègre, il conta à sa sœur sa visite à la cathédrale, ses promenades à travers le vieil Amiens découpé de canaux qui baignaient le pied des maisons grises dont l'humidité rongeait la pierre. Avec des yeux d'envie, Simone l'écoutait. Il questionna:

—As-tu, au moins, pu parler à ta marraine du grand projet?

Simone secoua la ttête.

—Elle n'avait guère le loisir de m'entendre tantôt. J'ai pensé qu'il serait plus sage d'attendre à demain matin quand elle n'aura plus d'invités à recevoir. Maintenant il faut que je me fasse un peu belle, avec rien! pour la contenter.

Simone passa dans sa chambre, et pour obéir au désir de Mme Dalbigny revêtit la blouse de soie souple, d'un rose de Chine, qu'elle avait, à tout hasard, glissée dans sa valise; puis ayant soulevé d'un doigt alerte les ondes de ses cheveux sombres, capricieusement noués, pour dégager la nuque, elle descendit dans le salon où Mme Dalbigny la faisait appeler... Alors seulement, elle se demanda à quels inconnus elle allait être présentée et une moue plissa ses lèvres à l'idée que ces inconnus avaient bien des chances pour ne pas lui sembler fort amusants. Vite, elle ouvrit la porte du salon, entendant résonner le timbre d'entrée qui annonçait quelque nouveau convive.

—Ah! voilà enfin cette chère enfant! s'exclama une voix un peu forte, toute paternelle d'accent.

Et Simone, alors, se trouva en présence d'un prêtre d'une soixantaine d'années qui, sous ses cheveux blancs hérissés en brosse, avait l'air doux, paisible et bienveillant. Près de lui, étaient assis le docteur Lebreuil et sa femme, une grosse personne dont la toilette accusait de visibles intentions d'élégance. Tous deux Simone les avait entrevus dans un précédent voyage, et ils le lui rappelèrent avec force paroles aimables que Mme Dalbigny interrompit pour présenter sa filleule au vieux prêtre, l'abbé Bourien, chanoine à la cathédrale. La présentation fut d'ailleurs écourtée, car, de nouveau, la porte du salon s'ouvrait pour laisser entrer une petite femme maigre et blanche, l'air aimable, des bandeaux gris bien lissés sur un regard bleu pâle, comme lavé; derrière elle, apparaissait un jeune homme élégant et correct de physionomie agréable.

Simone l'enveloppa d'un coup d'œil satisfait, contente de penser qu'elle n'allait pas devoir passer la soirée uniquement avec des personnes d'âge, comme disait Jean. Celui-ci avait dû faire une réflexion analogue, car il accueillit avec empressement le jeune homme à qui Mme Dalbigny le nommait, après avoir présenté à Simone :

Le dîner était annoncé.

—Guillaume, vous offrez le bras à Mlle de Broye, n'est-ce pas, commanda Mme Dalbigny, très souriante.

Le jeune homme s'inclina et s'approcha de Simone pour la conduire dans la salle à manger. Sur la table les cristaux étincelaient sous la claire lumière de la suspension, voilée d'un globe rose.

Tous restèrent debout, tandis que le chanoine disait le "Benedicite". Puis, à l'exemple de Mme Dalbigny, chacun prit sa place. Guillaume Saran se trouvait auprès de Simone pour son grand plaisir, car, au premier regard, elle lui avait paru singulièrement charmante, cette Mlle de Broye ; et si correct qu'il fût, il ne put résister au désir de constater si son impression ne l'avait pas trompé. Décidément, il avait bien vu. La filleule de Mme Dalbigny était vraiment une jolie créature avec une drôle de petite figure dont l'expression changeait à toute minute, lui donnant un imprévu un peu déconcertant, mais savoureux. Et puis comme la rose corail de son corsage allait à sa merveilleuse fraîcheur, éclairant la sombre épaisseur de ses cheveux couleur de la nuit et ses larges prunelles d'un noir velouté...

Simone était bien trop fine, trop femme aussi pour ne pas s'apercevoir de cette admiration qu'elle excitait; et son âme, délicatement aimante, en faisait hommage à l'absent que son souvenir ne quittait pas. Mais rencontrant le regard un peu impérieux de Mme Dalbigny, elle devina que sa marraine souhaitait qu'elle fût une aimable voisine pour Guillaume Saran, et avec son aisance de fille du monde, elle se prit à causer, très simple comme elle l'était toujours mais aussi avec sa vivacité spirituelle et primesautière, avec la fantaisie originale de sa jeunesse. Aussitôt, Guillaume Saran se mit de fort bonne grâce en devoir de lui donner la réplique, quoiqu'un peu dérouté parfois par la prestesse capricieuse et un brin gamine de cet esprit de jeune fille.

Il avait lu beaucoup, voyagé un peu, contemplant de préférence les monuments qu'il aimait en archéologue. C'était un garçon instruit, qui le savait, il disait des choses très justes, un peu banales, d'une évidence claire, bien exprimées, sans couleur. Simone, habituée maintenant à la conversation souple, frémissante d'idées, finement pittoresque de René Soraize, trouvait à la causerie de Guillaume Saran la monotone précision d'un guide. Lui ne devait rien dire au hasard!

—Alors vous n'aimez ni les paysages?... ni la peinture?... ni la musique?... résuma-t-elle, stupé-

rce qu'il lui déclarait dé- la campagne et n'aller ja- aux grands concerts du di- nche, ajoutant qu'il se conten- it de voir, en une seule fois, le Salon chaque printemps.

Il sourit de l'impétueuse vivacité de l'exclamation.

—J'avoue que je ne suis pas compétent en peinture et que je m'aventure dans les deux Salons uniquement pour n'avoir pas l'air d'un sauvage si l'on en parle devant moi. Quant à la musique, elle m'est agréable dans les opérettes!

—Vous avez raison de ne pas dédaigner les opérettes. Il y en a qui sont, dit-on, de petits chefs-d'oeuvre.

—Vraiment! vous le pensez?.... Vous ne vous moquez pas de moi? fit-il, un peu surpris.

Elle le devina perplexe, se demandant si elle plaisantait ou non, et elle eut un petit rire qui sonna tellement clair, qu'elle en fut confuse et regarda, inquiète, vers Mme Dalbigny. Mais celle-ci était, pour le moment, tout occupée à une verte critique du gouvernement, et elle ne semblait plus penser à rien d'autre. Parti en guerre, à son exemple, le docteur, lui aussi, tonnait contre les politiques arbitraires; et il avait l'air si furieux que le chanoine, plein de mansuétude, essayait de l'apaiser, disant des paroles conciliantes que le docteur n'entendait même pas.

—L'abbé, vous êtes faible, vous êtes mou! intervint Mme Dalbigny, courroucée de rencontrer une contradiction.

—Mais, chère madame...

—Il n'y a pas de "chère madame". Je vous dis que si des iniquités sont commises, c'est que le clergé est trop tolérant. Ah! que ne se trouve-t-il dans ses rangs, un nouveau Jacques Clément pour nous délivrer des chefs prévaricateurs!

Mme Dalbigny devenait tragique et les rubans mauves de sa coiffure s'agitaient éperdument sous l'effet de ses mouvements de tête indignés.

Le bon chanoine la regarda suffoqué et répéta.

—Mais... mais, ma chère dame, ce sont là des sentiments antichrétiens! Notre Dieu ne veut pas la mort du pêcheur, mais qu'il se convertisse...

—Peuh!... peuh!... très beau cela, trop beau pour moi! Je suis pour l'extermination du pêcheur! c'est le plus sûr quand on veut l'empêcher de nuire... Allons, reprenez un peu de pâté de canard et croyez-moi!

Le digne chanoine obéit en ce qui concernait le pâté. Il était de trop longue date le vieil ami de Mme Dalbigny pour ne pas savoir que c'était inutile de la contredire et de la convaincre si elle ne consentait pas à l'être. Doucement, avec le souci de trouver un terrain moins brûlant, il détourna la conversation et se prit à parler des abeilles qu'il élevait avec un soin fervent... Et les yeux pâles de la petite Mme Saran, un peu inquiets pendant que Mme Dalbigny prêchait la guerre sainte, retrouvèrent leur expression calme et souriante. De sa manière discrète, elle se reprit à dire, de temps à autre, des paroles sages que nul ne remarquait, car elle les articulait sans assurance. Les hommes causaient vignobles et cultures. La femme du docteur interrogeait Simone—qui n'en savait mais — sur les modes annoncées pour l'hiver, et Mme Dalbigny observait d'un œil satisfait la jolie animation de Simone et le plaisir évident avec lequel lui parlait le jeune avoué. Entre les dents, elle murmura:

—Allons, ça va, ça va!...

Et se levant de table, elle donna le signal de regagner le salon. Le chanoine, en hâte, murmura une brève oraison, tandis que le docteur reposait la coupe de champagne dont la mousse trempait encore son épaisse moustache. On repassa dans le salon où toutes les lampes étaient allumées et aussi toutes les bougies des candélabres; de telle sorte que la pièce avait un air de fête qui ravit Simone au point qu'elle confia étourdiment à Guillaume Saran, resté debout près d'elle:

—J'adore la lumière !... Quand je serai chez moi, je tâcherai qu'il y fasse toujours clair comme ici!... Une demi-clarté est étouffante et lugubre... Mieux vaut l'obscurité!

—Vous n'aimez pas l'obscurité cependant?

—Quand j'étais petite, elle m'oppressait absurdement... Maintenant que je suis grande, je la trouve quelquefois douce comme l'intimité...

Il la regarda encore une fois, ne la comprenant pas très bien; et cela lui donnait un désir aigu et singulier de boir s'ouvrir pour lui sa pensée capricieuse.

—Je crois que vous devez aimer bien vivement des choses très différentes! dit-il.

—C'est vrai... j'aime... oh ! ardemment!... la musique, les beaux tableaux, les livres,—ceux qui me prennent toute,—les longues promenades, les fraises, les jours de neige, quand le sel n'en a pas fait encore des jours de boue; les soirs de printemps, les matinées d'été, les courses en bicyclette, rapides au point que je me sente voler...

Elle s'arrêta court dans son énumération malicieuse. Sa voix avait eu un frémissement car le cher souvenir de sa dernière course folle l'enveloppait comme un bouffée de joie.

Il la considéra, un peu surpris. Pourquoi avait-elle tout à coup ce visage de douceur grave et tendre? A quoi songeait-elle, devenue silencieuse, sa pensée enfuie bien loin, évidemment?...

La voix de Mme Dalbigny l'arracha à ses réflexions:

—Guillaume, mon ami, allez fumer.

Il protesta :

—Madame, je n'y tiens pas!

—Mais si... mais si. Vous en avez l'habitude. Le docteur fume. Allez lui tenir compagnie un instant. Vous nous reviendrez ensuite et Simone nous fera un peu de musique avant la partie de "trente-et-un"...

Quand Mme Dalbigny avait parlé, bien audacieux eût été celui qui se fût rebiffé devant sa décision. Guillaume Saran, silencieusement agacé, dut accompagner le docteur au fumoir, mais il reparut si vite que les petits yeux fanés de sa mère, en devinrent presque grands. Elle avait fait asseoir Simone près d'elle et lui racontait des choses puériles sur son fils qu'elle admirait avec une candeur touchante. De l'autre côté de la cheminée, où brûlait la première flambée d'automne, Mme Dalbigny témoignait au chanoine son mécontentement de la façon dont la chaisière de la cathédrale troublait les fidèles dans leurs prières afin de les faire payer leur chaise.

Elle s'interrompit pour dire à sa filleule, à la vue des hommes qui rentraient:

—Allons, ma petite, au piano. Joue-nous quelque chose de gentil ou ce que tu chantais cette après-midi...

Dans le cœur de Simone, un désir éperdu jaillit d'échapper à cette exhibition sans intérêt, sûrement, pour ceux qui l'écouteraient et insipide pour elle-même... Mais un refus était impossible, et elle en avait la conscience si nette qu'elle n'essaya même pas de se dérober. Elle eut une moue expressive vers Jean qui la devinait bien; puis, complaisante, elle commença, non pas ce qu'elle chantait à René Soraize, mais d'indifférentes mélodies, de vieilles chansons où elle ne mettait pas son âme, mais seulement sa science et son esprit.

Tous d'ailleurs l'écoutaient avec une sorte d'attention recueillie que remarquait le regard malicieux de Jean. Le chanoine dodelinait un peu sa tête chenue au son de la voix fraîche qui le berçait. Le docteur mâchonnait sa moustache, et, tout autant que Guillaume Saran, il contemplait la jolie tête de la chanteuse, le jeu caressant de ses lèvres, l'ombre des cils sur les joues roses.

Mme Saran aussi la regardait, son cœur maternel tressaillant à de confus espoirs; tandis que la femme du docteur se demandait si elle ne pourrait porter un corsage rose de Chine comme celui de Simone; et que Mme Dalbigny se disait que la soirée marchait à son gré.

Pour tous, la musique n'était qu'un bruit, agréable parfois... Cependant des applaudissements nombreux remercièrent Simone qui se levait du piano, sa tâche remplie en conscience. Mme Dalbigny paraissait tout à fait contente et l'embrassa sur le front. La partie de cartes alors s'organisa, et ce fut une satisfaction générale. L'innocent " trente-et-un " épanouissait les hôtes de Mme Dalbigny. Guillaume Saran, lui-même, y apportait un tel entrain que, malgré elle, Simone lui demanda, incrédule:

—Cela vous amuse de jouer au "trente-et-un?"

—Oh! oui, beaucoup, fit-il du même ton où il eût célébré quelque royal délassement.

Elle eut envie de rire et, un instant, elle se laissa distraire par l'enthousiasme des joueurs... Mais, très vite, l'ennui la prit et alors, pendant qu'elle faisait les gestes qu'il fallait, jetait les cartes au hasard, sans souci des complaisants conseils de Guillaume Saran qui s'indignait de ses fautes, elle laissa tout son cœur s'enfuir vers l'absent; elle eut le ressouvenir de leurs soirées de causerie sur la plage ou dans le salon aux tentures fleuries...

—Simone, Simone ! Mais tu ne fais pas attention du tout, gronda la voix mécontente de Mme Dalbigny. Tu entasses des sottises!

Elle devint tout rouge comme un bébé pris en faute et marmotta, confuse :

—C'es vrai, marraine, je joue très mal! Je vous demande pardon.

De son mieux, elle s'appliqua pour réparer ses méfaits. Mais comme Jean, dont les yeux s'ensommeillaient à cette partie monotone, elle eût volontiers jeté un cri de joie quand elle vit apparaître le chocolat qui annonçait la fin de la soirée.

(Suite à la page 36)

LE PACIFIQUE CANADIEN

1881 cinquantième anniversaire 1931

La Compagnie...

LE Chemin de Fer Canadien du Pacifique veut rendre hommage ici aux vaillantes épouses des pionniers canadiens. S'ils n'ont pas failli à la tâche, s'ils ont su conquérir, c'est au dévouement de ces femmes admirables, c'est à l'encouragement qu'elles leur ont prodigué, qu'ils en sont redevables. Le Pacifique Canadien, dont les trains, les télégraphes, les câbles sous-marins et la radio mettent aujourd'hui l'univers à la portée de leurs sœurs modernes, sait quelle part immense elles ont prise au développement de notre pays.

Fonder des foyers, raffermir des volontés, élever des enfants et armer leurs jeunes intelligences pour la lutte dont l'enjeu est le maintien des traditions nationales, affermir, inspirer un peuple tout entier . . . qui donc, sinon nos premières Canadiennes, eût pu accomplir cette mission glorieuse?

Humble ou important, quel que soit le travail accompli par chacun des membres du Pacifique Canadien, nous nous plaisons à y reconnaître l'influence magnifique de la Femme Canadienne.

567,480 télégrammes envoyés, en 1887, de 435 bureaux, et, 42 ans plus tard, 6,420,299 dépêches transmises par 1650 bureaux—tels sont les chiffres qui démontrent la progression des Télégraphes du Pacifique Canadien d'un littoral à l'autre du Dominion. Le 31 décembre 1886, le matériel extérieur consistait en 4,525 milles de poteaux, 14,506 milles de fils et 50 milles de câbles sous-marins, utilisés en grande partie pour relier l'Ile de Vancouver à la terre ferme. Son réseau télégraphique prit bientôt de telles proportions, et il fallut prévoir une telle augmentation du nombre des dépêches, que le système comptait, le 31 décembre 1930, 17,718 milles de poteaux, 172,070 milles de fils, et 324 milles de câbles contenant 5,505 milles de fils. 440,539 câblogrammes furent reçus en 1928 et 383,797 furent envoyés, soit un total, pour l'année, de 824,336. Enfin, son système de radiodiffusion couvre, au Canada, un réseau de 4,700 milles.

LE PACIFIQUE CANADIEN—AUJOURD'HUI

Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique traverse le Canada et relie entre eux les littoraux de l'Atlantique et du Pacifique. Cette Compagnie a aussi des paquebots qui vont de Vancouver et Victoria au Japon et à la Chine, de Montréal, Québec, et Saint-Jean aux ports de Grande-Bretagne et d'Europe, et d'autres qui font le cabotage en Alaska. Elle organise, outre un service d'hiver aux Bermudes, des croisières d'été en Norvège et des croisières d'hiver sur la Méditerranée, aux Antilles et autour du monde. Ses châteaux et ses hôtels sont le dernier mot du confortable et du luxe. Ses télégraphes utilisent 225,000 milles de fils. Ses chèques de voyageurs ont cours dans tout l'univers. On trouve partout ses agences et ses représentants.

PACIFIQUE CANADIEN

LA PLUS GRANDE ORGANISATION DE VOYAGES AU MONDE

15CMF


M. LEONE
BRACKER
1931

PAR LE DROIT CHEMIN

(Suite de la page 33)

IV

Mme Dalbigny n'était pas matinale, et Simone avait eu le temps d'arpenter maintes fois le petit jardin, énervée par l'idée de l'entretien qu'elle allait avoir, quand la voix de sa marraine l'appela d'une fenêtre du premier étage:

—Simone, Simone!.. Viens donc me trouver dans ma chambre, ma petite. Je voudrais causer un peu avec toi!

—Je viens, marraine.

Si vaillante qu'elle fût, la jeune fille avait pâli. L'heure enfin était venue de lutter pour conquérir son bonheur. Elle eut une muette prière, puis elle monta comme elle y était invitée.

Souriante sous ses papillottes, Mme Dalbigny paraissait, heureusement, en excellentes dispositions.

—Ah! ah! petite fille, les jardins de province vous séduisent, ce me semble. Je suis allée vous chercher dans votre chambre et l'oiseau s'était déjà envolé! Pourtant, ma petite fille, j'ai une communication à te faire. Car, tout à l'heure, je viens de recevoir une lettre de mon vieil ami le chanoine. Tu as fait sa conquête, ma chère.

—Ah! tant mieux, dit Simone tristement, trop émue pour chercher de vaines phrases de politesse. Il a été bien aimable pour moi.

—Dame! tu as fait sa conquête, je te le répète, et qui plus est qui mieux est en la circonstance, celle aussi de son neveu, le fils de ma bonne amie Saran... ce que je souhaitais fort!

Simone devint pâle comme une petite vierge de cire. Sa confuse intuition ne l'avait pas trompée la veille. Ce qu'elle avait redouté se réalisait. Mme Dalbigny avait un projet pour elle... La situation s'aggravait.

—Maraine, commença-t-elle.

Mais une exclamation de Mme Dalbigny l'interrompit:

—Bonté du ciel, ma petite fille, comme te voilà sans couleur! Il n'y a pas de quoi te saisir ainsi. Je ne veux que ton bonheur... Toujours je t'ai dit que, quand l'heure serait venue, je le préparerais... C'est pourquoi, hier, j'ai tenu à te faire dîner avec Guillaume Saran. Il vient d'acheter à Amiens une bonne charge d'avoué; il est d'excellente famille, parfaitement élevé; il a fait de brillantes études chez les Pères et a des sentiments irréprochables. Je l'ai connu gamin et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'ai étudié et je suis convaincue qu'il sera un mari modèle. Aussi, je te le destinais depuis longtemps déjà, tout en craignant que sa mère n'eût pour lui des projets arrêtés... Par bonheur, il n'en est rien! Elle t'a trouvée charmante, hier soir... J'ai un mot d'elle, ce matin; elle me prie de m'enquérir de ta propre impression.

Simone, bien des fois déjà, avait eu l'occasion de constater que ce que Mme Dalbigny voulait, elle le tenait pour réalisé, sans nul doute de ce qu'en pouvaient penser les autres. Pourtant il y avait une sorte de stupeur dans le regard qu'elle attachait sur la vieille dame qui disposait d'elle avec cette désinvolture, sans même lui demander si elle souhaitait faire ainsi le don d'elle-même... Tout à coup, il lui semblait qu'en elle, toute affection était morte pour Mme Dalbigny... Courageusement, elle tenta de dominer cette impression pour se souvenir seulement de la preuve d'intérêt que lui donnait, somme toute, sa marraine, en cherchant à lui faire un mariage honorable.

—Maraine, vous êtes bien bonne de vous être ainsi occupée de moi. Je vous en suis très reconnaissante. mais...

—Mais quoi? interrompit Mme Dalbigny, stupéfaite que cette enfant se permît d'élever une objection. Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que Guillaume ne te plairait pas? Tu serais bien difficile, ma petite. Hier, d'ailleurs, tu m'avais l'air de causer assez volontiers avec lui!

—Il paraît, c'est vrai, très aimable, très bon; sa conversation est agréable et je suis bien désolée, marraine, de ne pouvoir accueillir sa demande comme vous le souhaitez... comme elle le mérite...

Mme Dalbigny se redressa dans son fauteuil et mit fiévreusement ses lunettes. Ses sourcils s'étaient froncés; elle avait l'air furieux.

—Tu ne peux pas?... Comment! tu ne peux pas?... Et me feras-tu la grâce de me confier pourquoi?... Est-ce que, par hasard, tu imaginerais te te faire nonne comme ta sœur?

Elle était très rouge, un peu haletante sous le coup de son irritation.

—Non, marraine, je n'ai pas le moindre désir d'entrer au couvent. Mais le mariage auquel vous avez eu la bonté de penser pour moi est impossible... parce que c'est un autre que je désire faire.

—Ah ! un autre... Vraiment ?... vraiment?...

Mme Dalbigny respira avec force. Elle contemplait Simone d'un œil foudroyant, suffoqué que cette petite fille osât avoir un avis à elle, autre que le sien...

—Vraiment, tu arranges ainsi ton avenir, à ton gré, sans daigner même me demander avis. Ma parole! c'est inouï ce que sont les enfants aujourd'hui!... Et quel est l'heureux mortel que tu as distingué?

—Il est professeur et écrivain.

—Des métiers de meurt-de-faim. Ecrivain, une jolie profession !... A notre époque, les écrivains ne savent être que des corrupteurs, des agents de démoralisation... Bien entendu, tu vas me dire que ton héros fait exception... Enfin où as-tu trouvé ce merle blanc?...

Les traits de Simone s'étaient un peu contractés et ses yeux semblaient plus noirs et plus larges encore dans son visage sans couleur.

—J'ai rencontré M. Soraize cet été à Mers.

—Ah! bien... Une amourette de bains de mer que tu prends au sérieux. Il a de la fortune ton professeur?

—Non, marraine, pas du tout ; pas plus que moi!... Son père qui était ingénieur s'est ruiné avec des inventions scientifiques, et lui, il vit de son travail. Dans quelques années seulement, il touchera les revenus d'une maison qui lui appartient, mais dont il emploie, en ce moment, les intérêts à acquitter une dernière dette de son père.

—Et c'est un pareil mariage que tu imagines de vouloir faire?... Mais tu es folle, mon enfant. C'est insensé, insensé!!! Tu en as parlé à ton père et à Anne?

—Oui, marraine, ils savent...

—Et ils approuvent?

—Ils regrettent comme vous et comme moi que M. Soraize n'ait pas plus de fortune, car c'est toujours bien plus commode et plus agréable d'en avoir!... Mais ils pensent que...

—Que je te doterai et qu'ainsi tu pourras aider ton professeur à se nourrir?... Eh bien, ma chère, oubliez vos petits arrangements, car je ne m'y prête pas... Jamais, tu m'entends, "jamais", tu n'auras de moi, même un sou, pour un stupide mariage que je désapprouve absolument! Et si, contre mon opinion, tu persistes à le faire, tu peux être certaine que j'annulerai toutes mes dispositions testamentaires à ton égard!... Je t'en préviens carrément!

Simone se redressa. En cette minute, même dût-elle à ce prix, renoncer à devenir la femme de René Soraize, elle n'eût pas accepté un centime de Mme Dalbigny. La voix frémissante, elle articula avec effort :

—Marraine, je vous en prie, ne dites pas des choses qui me rendraient impossible à l'avenir de vous témoigner de l'affection. Il me semblerait que dans tous mes actes, vous verriez toujours de l'intérêt. Je ne vous demande rien... oh! rien!! et je n'ai pas fait les misérables calculs que vous me prêtez, je vous le jure bien! Il ne s'agit pas de votre fortune en ce moment, mais seulement d'un mariage que je souhaite de tout mon coeur avec un homme que...

Elle s'arrêta un peu, redoutant d'évoquer son jeune amour devant cette femme prête à le bafouer. Mais elle se domina et, fièrement, elle acheva:

—Avec un homme que j'aime et qui mérite toute la foi que j'ai en lui. Marraine, consentez à le voir et vous en serez convaincue!

—Ah ! ça, tu perds la tête !... Moi, que je voie ce garçon?... Jamais, jamais, je ne t'encouragerais, même de la façon la plus indirecte, à faire un mariage inqualifiable!... Alors que j'avais la bonté de t'en préparer un autre que tu ne pouvais rêver meilleur... Un mariage parfait, qui aurait été ma joie, qui t'assurait un avenir plein de sécurité et te fixait à Amiens, près de moi, de façon à ce que tes enfants grandissent sous mes yeux... Et à tout cela, il te faudrait renoncer parce qu'il a plu à une fillette de s'amouracher d'un garçon qui lui a fait de la littérature en regardant la lune... Ah! mais non!!! Ma chère, tu m'écouteras ou tu t'en repentiras, c'est moi qui te le dis!

Les mains de Simone se joignirent instinctivement. Une sorte d'indignation la faisait frémir, jetant dans tout son être le seul désir de s'enfuir loin de cette femme brutalement égoïste et autoritaire. Pourtant, elle murmura sppliante:

—Marraine, je vous en conjure encore, ne parlez pas sans savoir à qui...

—Ah! tu trouves que je parle sans savoir, interrompit Mme Dalbigny avec violence, ne laissant pas Simone achever sa phrase imprudente... Alors, tu me prends pour une vieille femme stupide?... C'est complet... Dans ce cas, il est bien inutile que nous poursuivions davantage cette conversation. Si tu t'entêtes dans ton projet ridicule...

—Marraine, il n'est pas ridicule de vouloir son bonheur!

Mme Dalbigny, avec des mains qui tremblaient, frappa la table de son journal plié.

—Ton bonheur!... Tu peux y compter sur ton bonheur, dans un ménage misérable, avec des enfants à élever, à faire instruire, soigner, etc., etc. Ah! ma petite, laisse les vieilles gens être sages et prudents pour les jeunes... Crois-en mon expérience... Renonce raisonnablement à ta fantaisie de gamine sentimentale et accepte le mariage que je veux pour toi, ne cherchant que ton bien. En somme, puisque tu ne peux avoir une bien grande affection pour lui... Mets-y un peu de bonne volonté et tu l'oublieras aisément avec Guillaume Saran.

Les prunelles étrangement sévères, Simone contemplait Mme Dalbigny.

—Alors, je reprendrais ma parole pour faire un riche mariage? Ce serait tout à fait honorable et me mériterait votre estime et celle de tous les gens dont l'opinion compte!...

—Ta parole?... Tu as donné ta parole?... sans me rien demander, me rien dire à moi, ta marraine, qui me suis toujours généreusement occupée de toi et ne songeais qu'à ton avenir!... Tu avais un mariage décidé et tu n'as pas daigné m'en faire part, comme c'est l'usage, même à l'égard des étrangers!

—Marraine, dès hier, je voulais vous parler de mes fiançailles, toutes récentes, mais vous étiez trop occupée... Je vous aurais alors raconté comment, il y a quelques jours à peine, M. Soraize m'a parlé. C'est moi qui ai demandé à père de me laisser vous annoncer moi-même un projet de mariage qui me rendait très heureuse.

—Parce que tu savais bien, et ta famille aussi, que je le désapprouverais complètement et m'y opposerais de toutes mes forces... Pour conclure, ma chère, retiens ceci:

Elle s'interrompit encore, cherchant à retrouver le souffle qui lui manquait, tant la colère la bouleversait.

—Ecoute-moi bien, Simone... Tu me connais; tu sais que je ne change pas d'avis à tous les vents... Je n'ai pas d'autorité sur toi; je ne puis donc t'interdire d'épouser cet écrivain sans le sou si ton père a la faiblesse de donner son consentement... Mais si tu négliges ainsi ma désapprobation formelle, je te préviens, une dernière fois, que ni d'aujourd'hui, ni dans l'avenir, tu n'auras rien à attendre de moi!... Au contraire, si tu consens au mariage que je désire, je te considérerai dès aujourd'hui comme ma fille et mon testament te le prouvera dans la suite... C'est bien clair.

Simone eut un faible geste d'épaules. Son jeune visage, altéré par l'émotion, semblait mûri de quelques années, tant l'expression en était grave:

—Me croyez-vous donc assez vile, marraine, pour faire de mon mariage une affaire d'intérêt?... Sans doute M. Saran a toutes les qualités, tous les mérites que vous dites: mais, pour moi, c'est un étranger, rencontré alors que j'aime un homme que je considère comme mon fiancé, et à qui, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne ferai pas l'injure de me reprendre parce qu'il est pauvre!

—Folie !... Billevesée que tout cela! C'est du roman tout pur et la vie n'est pas un roman... Que tu penses vraiment tout ce que tu viens de me déclarer, c'est de ton âge, ça t'amuse... Mais plus tard,—trop tard! peut-être... — tu comprendras que c'était pur enfantillage de te buter sur de pareilles idées! Je n'insiste plus... Tu vas retourner chez toi; tu répéteras mot pour mot à ton père et à ta soeur ce que je t'ai dit et, dans huit jours tu m'enverras la réponse définitive, après avoir réfléchi et causé avec eux... J'attendrai, moi, cette réponse, pour ôter toute espérance à ma vieille amie et à son fils. Tu peux maintenant te retirer... Je te retrouverai au déjeuner, dans une demi-heure.

—Bien, marraine, dit Simone avec effort. Puisque vous le souhaitez, je vous écrirai dans huit jours.

—Mais tu penses que ta réponse sera la même qu'aujourd'hui ? fit Mme Dalbigny, avec emportement.

—Heureusement pour moi, oui, marraine.

—A ton aise, ma fille. Mais je te jure que tu le regretteras!

Simone ne répondit pas un mot et sortit. Elle était brisée comme jamais peut-être elle ne l'avait été de sa vie. Pourtant il n'y avait pas une larme au fond de ses yeux étincelants; et tout son coeur s'élançait avec une tendresse passionnée vers le père, la soeur aînée qui avaient si généreusement accueilli son rêve. Désormais, elle ne pourrait traverser d'heure plus pénible que celle qu'elle venait de connaître. Elle le sentait bien... C'était pour l'amour de celui à qui elle avait donné sa vie, qu'elle venait de souffrir ainsi; si elle en éprouvait une sorte d'amère douceur.

Jean la trouva dans le jardin où elle marchait d'un pas machinal, toute pâle encore, la même fièvre dans les yeux, ses traits gardant

Nerfs Fatigués

Sont pour vous une cause de dépression, d'abattement et de découragement



LORSQUE vous ressentez de la fatigue physique vous vous reposez et vous dormez puis vous vous levez rafraîchi et restauré.

Mais c'est toute autre chose quand les nerfs sont fatigués—vous éprouvez une lassitude constante—vous ne pouvez ni vous reposer ni dormir—vous essayez en vain de prendre un regain d'énergie et d'ambition—vous êtes excitée et nerveuse.

Le travail quotidien vous effraie—le courage et l'énergie vous manquent pour rencontrer d'autres personnes—vos repas vous laissent indifférente—vous vous sentez chaque jour plus déprimée et plus découragée.

Il est impossible de refaire votre santé et votre énergie nerveuse sans l'assistance d'un traitement médical tel que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

Les éléments qui manquent à votre système sont contenus sous forme condensée et facilement assimilable dans la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. C'est pour cette raison que vous avez la certitude d'en obtenir un bien immédiat et durable.

Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs

Soulage promptement l'insomnie, le mal de tête et l'indigestion



Suprême Confort

Un aménagement des plus modernes et une direction attentive vous assurent le maximum de confort à l'Hôtel Lincoln, New-York. Bain, douche, servidor et lits du type le plus confortable dans chaque chambre.

1400 chambres—1400 bains

NOUVEL HOTEL LINCOLN

$3 – 5 une personne $4 – 7 deux personnes

Télephone: Lackawanna 1400

HUITIEME AVE. 44e à 45e rue. Times Square, NEW-YORK

Coupon d'abonnement La Reuve Populaire

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire.*

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, Can.

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2
5920 Durocher, près de la rue Bernard, Montréal, Canada

NE SOUFFREZ PLUS!



Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines*, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5920 Durocher, près de la rue Bernard, Montréal, Canada.

leur étrange expression de sévérité. Il s'exclama, saisi:

—Simone, qu'est-ce que tu as?

Elle eut un sourire amer qui crispa ses lèvres.

—J'ai causé avec marraine.

—Et ça n'a pas marché comme tu voulais, ma pauvre chérie!

Il y avait tant d'affection dans l'accent du jeune garçon que, soudain, les yeux de Simone s'embrumèrent de larmes, dans une détente brusque de ses nerfs. Jean s'en aperçut et il passa la main sous le bras de sa soeur.

—Simone chérie, ne te fais pas de chagrin, va! Vous vous tirerez bien sans elle, René et toi. Il a beaucoup de talent et il va gagner vite assez d'argent pour que vous puissiez entrer en ménage!..

Il parlait avec tant de conviction que Simone sentit sa détresse moins amère... Mais de toute son âme douloureuse, elle souhaitait la présence d'Anne. Elle eût voulu se blottir dans ses bras, sangloter contre sa poitrine, entendre ses paroles fortifiantes, pleines de tendresse... Ce viatique, il le lui fallait attendre quelques heures encore.

Le déjeuner fut pénible ; Mme Dalbigny, très rouge, les sourcils froncés, mangeait sans un mot. Simone faisait semblant de goûter aux plats qui lui étaient présentés; et Jean, après quelques essais courtois pour entamer une conversation, se tut devant le mutisme de Mme Dalbigny et dévora l'excellente cuisine du " cordon bleu " amiénois...

Jusqu'à l'instant du départ, la vieille dame ne fit plus même allusion au dissentiment qui s'était élevé entre elle et sa filleule. D'ailleurs, le déjeûner à peine achevé, la visite de Mme Saran avait été annoncée et Simone, tout juste, avait eu le temps de s'échapper, après avoir reçu, pourtant, un chaleureux bonjour de la bonne dame que sa fuite paraissait désorienter fort.

La conférence entre Mme Dalbigny et son amie était à peine achevée quand Simone et son frère apparurent pour prendre congé. Avec une politesse glacée, Simone commença quelques paroles de remerciement. Peut-être, si sa marraine avait trouvé un mot à lui répondre, elle aurait eu un élan qui les eût rapprochées. Mais Mme Dalbigny paraissait être sortie plus farouche encore de sa conversation avec Mme Saran. A peine, elle effleura le front que Simone lui tendait correctement; et la voix dure, elle dit seulement à la jeune fille:

—J'attendrai ta décision d'aujourd'hui en huit.

V

—Une dépêche pour Mlle Anne, annonça discrètement l'ordonnance, entrant dans le salon où Simone accueillait René Soraize qui arrivait pour le dîner.

—C'est bien. Mlle Anne n'est pas encore rentrée. Posez la dépêche sur la table, fit Simone un peu impatiente.

Depuis vingt minutes que René était là, elle n'avait pu encore "l'avoir à elle toute seule", comme elle disait. Le colonel était resté un moment à causer; et maintenant qu'il venait de passer dans sa chambre, c'était l'ordonnance qui les dérangeait. Or, Simone était jalouse des instants qui lui étaient donnés par son fiancé, car ces instants étaient toujours comptés. En effet, la vie de Paris, occupée, plus même qu'occupée, de René Soraize, l'avait repris; et dans son impérieux désir d'arriver aussi vite que possible à se créer son foyer, il avait, en plus de ses travaux habituels, accepté un poste de secrétaire dans une importante revue littéraire. De telle sorte que ses heures de liberté étaient bien rares.

—Vous vous tuerez!... C'est insensé de travailler comme cela! répétait Simone, consternée de voir son incessant labeur.

Mais lui riait, fort de son énergie d'homme de volonté devant la lutte; et baisant les mains de sa petite fiancée, il disait:

—Mais non, mais non, chérie.... Ne vous tourmentez pas. Je suis capable d'en faire bien d'autres. D'ailleurs, en ce moment, avec l'espoir que vous m'avez donné, il me semble que je soulèverais des montagnes.

Et elle, heureuse, tranquillisée par son assurance, riait aussi, en murmurant:

—N'essayez pas, René, surtout!... Et si je peux vous aider, dites-le-moi.

Ce n'était pas seulement en paroles qu'elle s'apprêtait à aider son fiancé, et plus tard son mari. Comme elle était une femme courageuse et résolue, dès son retour à Paris, elle avait demandé à sa sœur de lui faire travailler le dessin assez sérieusement pour qu'elle devint capable, elle aussi, dans la suite, de faire des illustrations. Ainsi, elle apporterait sa part dans les modestes revenus de leur ménage.

A la suite de son pénible voyage à Amiens, elle avait scrupuleusement raconté à Anne toute sa conversation avec Mme Dalbigny. Et Anne, comme elle-même, comme le colonel, n'avait pas même une seconde, mis en question la possibilité de satisfaire à l'égoïste volonté de Mme Dalbigny. Son opposition, tous l'avaient d'ailleurs prévue, dès la première heure; mais, comme ils la tenaient pour mauvaise, ni le colonel ni Anne ne s'y étaient arrêtés, ayant jugé René Soraize digne de la confiance que lui avait accordée Simone. Comme Mme Dalbigny l'avait voulu, dans la semaine après son retour, la jeune fille lui avait écrit une lettre où elle avait mis tout son cœur, disant et son désir d'obtenir l'approbation de sa marraine et son regret de lui avoir causé une déception, mais aussi sa résolution de devenir la femme de René Soraize. Elle n'avait pas reçu de réponse. Et depuis lors, près de deux mois avaient passé...

—Ma petite fiancée chérie, je vous prive peut-être d'une fortune! avait murmuré René, quand elle lui avait, confiante, raconté la scène avec sa marraine. Si j'avais été moins égoïste...

—Si vous m'aviez moins aimée, avait-elle corrigé doucement, avec un regard de joie.

—Si je vous avais moins... adorée, petite Simone, c'est vrai, je n'aurais pas parlé au bois de Cise et vous auriez pu épouser le jeune et riche avoué...

—Et vous vous seriez bien consolé, n'est-ce pas, de n'avoir pu avoir, pour femme, Simone de Broye!

—Jamais, vous m'entendez, "jamais" je ne me serais consolé de vous avoir perdue!... Ç'aurait été, je le sais, le regret de toute ma vie!

—Alors tout est parfait ainsi ! concluait-elle joyeuse. Si seulement, vous ne vous fatiguiez pas autant!

Cette idée de la fatigue de René, qu'elle voyait toujours menacé de fièvre cérébrale ou de méningite, était la hantise de Simone. Et ce soir-là, tandis que délivrés enfin de toute présence étrangère, ils bavardaient intimement, assis devant le feu, elle examina avec avidité à la lueur des flammes, le visage de son fiancé.

—Alors, René, vous me promettez, la vérité "vraie", que vous n'avez pas eu mal à la tête cette semaine?

—Pas du tout, ma petite aimée, je vous le promets. Soyez en paix et parlons de vous, que je n'ai pas vue depuis quatre jours. C'était long!

Avec amour, il la contemplait, toute rose d'avoir été battue, dans

l'après-midi, par l'air glacé de novembre. Le reflet du foyer frôlait sa blouse de soie blanche, allumait des éclairs sur les menus souliers vernis qui cherchaient la flamme, baignait de clarté les beaux cheveux d'ombre, le menton résolu et fin, les lèvres souples que le sang empourprait. Et tous deux se sentaient très heureux, seuls dans ce salon hospitalier, fleuri de violettes, où la lumière était discrète sous le voile rose de l'abat-jour.

Brusquement, Simone releva sa tête un peu penchée vers les braises incandescentes; car, encore une fois, quelqu'un entrait dans le salon. C'était Anne, en tenue de sortie, enveloppée dans sa veste de fourrure. Sous la voilette, ses yeux et ses lèvres eurent un sourire très bon vers les deux jeunes gens qui s'étaient levés pour venir à elle.

—Eh bien, les enfants, vous causez sagement au coin du feu?... Il fait bon chez vous! Dehors, c'est glacial, ce soir.

—Anne chérie, viens vite te chauffer.

—C'est-à-dire que je vais tout de suite ôter mon chapeau, car le dîner va être annoncé.

—Ah! j'oubliais... Anne, il y a là une dépêche qui est arrivée tout à l'heure pour toi.

—Une dépêche?...

Elle jeta son manchon sur la table, troublée par l'inquiétude vague qu'éveille trop souvent la vue d'un billet bleu.

Simone et René s'étaient remis à causer, debout devant la cheminée. Une sourde exclamation d'Anne leur fit soudain tourner la tête.

—Simone, quelle nouvelle!... Ta marraine a été frappée ce matin d'une congestion très grave. Nous sommes demandées tout de suite!

—Oh!!! fit Simone saisie.

Anne, un peu pâlie, continuait, avec un regard vers la pendule:

—Quelle heure est-il ?... Sept heures. Il doit y avoir un train ce soir. M. Soraze, je vais vous envoyer l'"Indicateur" et vous aurez l'obligeance d'y regarder, pendant que je vais parler à mon père. D'après la dépêche, nous n'avons guère une minute à perdre.

Tout bas, Simone laissa échapper :

—Ah! René, notre pauvre soirée!

Elle avait été trop détachée de Mme Dalbigny par leur dernière entrevue pour éprouver, à son égard, plus que la pitié éveillée par le malheur d'un être qui souffre.

Il dit, caressant les larges ondes des cheveux noirs:

—Chérie, nous retrouverons d'autres soirées pour remplacer celle-ci... Maintenant, il faut songer à être bien vite auprès de votre marraine, puisque les instants semblent comptés... Pensez que, peut-être, elle regrette sa dureté, se sentant très mal...

—Pauvre, pauvre femme! murmura Simone, bouleversée par la pensée d'une mort possible à laquelle, tout d'abord, elle n'avait pas songé.

Anne revenait, ayant vu l'heure du premier train dans la soirée. Tout de suite, elle avait fait télégraphier l'annonce de leur arrivée à Amiens afin qu'on les attendit et elle envoyait Simone faire, en hâte, de menus préparatifs...

Tout cela était si soudain que la jeune fille se sentait envahie par la sensation de se mouvoir en un rêve très pénible dont elle ne parvenait pas à se réveiller.

Comme dans un cauchemar, elle se vit emmenée vers la gare; elle sentit sa main serrée fortement par celle de René, qui lui murmurait de bonnes paroles de tendresse ; elle reçut les baisers de son père et de Jean; puis, à travers la nuit glaciale, elle se trouva emportée, blottie contre sa sœur, contemplant à travers la vitre voilée de buée, de vagues silhouettes d'arbres, de maisons qui fuyaient sous son regard.

Quand elles entrèrent en gare d'Amiens un peu avant minuit, elles trouvèrent sur le quai, le domestique de Mme Dalbigny, qui les attendait.

—Eh bien! quelles sont les nouvelles? questionna Anne rapidement.

—Très mauvaises, mademoiselle. Madame ne parle plus. Le médecin dit qu'il ne pense pas qu'elle passe la nuit.

Simone frissonna. Vraiment, elle eût voulu, de toute son âme, pouvoir rendre à la pauvre femme la vie qui lui était enlevée. Elle ne se souvenait plus de ses dures paroles dans leur dernière entrevue, de l'adieu glacé, mais des jours où Mme Dalbigny avait été bonne pour elle. Et tandis que la voiture les conduisait vers la grande maison, elle se rappelait la souriante humeur avec laquelle, deux mois plus tôt, sa marraine écoutait ses récits sur Mers, alors que toutes deux revenaient de la gare. Si elle avait impitoyablement repoussé René Soraize, c'est qu'elle ne le connaissait pas...

La voiture s'arrêta. Le domestique ouvrit la grand'porte. En haut de l'escalier une religieuse demanda, d'une voix sans timbre:

—Ce sont ces dames?

Le cercle lumineux d'une lampe qu'elle tenait à la main détachait son ombre sur la muraille.

—Ma soeur, arrivons-nous à temps? murmura Anne.

—Oui, madame, mais bien juste. Madame ne vous reconnaîtra pas. C'est la fin.

—Elle a été atteinte quand?

—Ce matin, par le froid... Elle a voulu sortir, bien qu'on l'ait prévenue que la température était terrible. On l'a ramenée sans connaissance. Elle a retrouvé un peu ses esprits et elle a dit quelques mots... "Voir Simone... Testament." Je crois bien qu'elle aurait voulu ajouter quelques paroles, mais elle n'a pas pu. Elle a seulement répété plusieurs fois les mots que je vous dis. Et puis, elle n'a plus parlé. Sa femme de chambre a déclaré que Mlle Simone était sa filleule. Alors, nous vous avons envoyé la dépêche.

La religieuse expliquait tout cela, de sa voix tranquille et douce, arrêtée au seuil de la chambre, cette chambre où Simone avait passé une heure si cruelle!

—Chérie, sois courageuse, lui murmura Anne, qui voyait son visage creusé par l'émotion.

Elle inclina la tête, et se raidissant par un sursaut de volonté, elle suivit Anne dans la chambre. Alors elle aperçut, renversé sur l'oreiller, le visage contracté de Mme Dalbigny, dont les paupières étaient closes.

Instinctivement, elle se laissa glisser à genoux et tout bas, le cœur étreint par l'angoisse et la pitié, elle murmura sans penser:

—Ah! marraine, marraine, dites-moi que vous n'êtes plus irritée contre moi!... Vous m'avez appelée. Je suis là, près de vous!...

Mais les yeux restèrent fermés, les traits inertes; seules, les mains s'agitaient d'un geste machinal.

Des mots de prière montèrent aux lèvres de Simone. De toute son âme, elle les disait, demandant avec la foi des jenues, une guérison imposible.

Anne, qui observait le visage de Mme Dalbigny, se pencha vers elle:

—Chérie, il ne faut pas rester plus longtemps dans la chambre. Viens avec moi...

Et Simone était si brisée d'émotion, que, docile comme un enfant, elle se leva et se laissa emmener dans une autre pièce...

Quand, le lendemain, elle ouvrit les yeux, la dernière minute était venue pour Mme Dalbigny.

.....

La cérémonie funèbre eut lieu en grande solennité, le deuil con-



Les yeux de Lupe Velez, célèbre artiste Universal Pictures. Cette gentille vedette aux yeux bruns, qui habille quatorze ans, joue actuellement dans "Résurrection".

rafraîchit les yeux après les sorties en automobile

L'automobilisme fatigue et brûle les yeux; les rougit souvent. Soulagez-les en y appliquant quelques gouttes de l'inoffensive *Murine*. Vos yeux sont aussitôt rafraichis et reposés; les rougeurs disparaissent. Employez *Murine* après le golf et tout sport en plein air contre l'irritation. 60c pour 60 applications, aux pharmacies et magasins à rayons de partout.

MURINE POUR VOS YEUX

SOYEZ POPULAIRE APPRENEZ la MUSIQUE

GUITARE Hawaïenne
BANJO . . . UKELELEE

Déjà nos cours par correspondance ont appris à des milliers de personnes des deux sexes à jouer l'un de ces instruments populaires.

Vous aussi vous pouvez apprendre chez-vous, sans vous déranger, en recevant vos instructions (en français) par la malle. Rien de plus facile.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer. Un superbe instrument de qualité est envoyé ABSOLUMENT GRATIS avec la première leçon.

Apprenez à jouer un de ces instruments, dans quelques semaines vous pourrez facilement jouer dans les soirées, réunions, accompagner le chant, etc. Vous serez envié, vous serez recherché pour votre musique.

Remplissez ce coupon aujourd'hui, faites une croix indiquant quel instrument vous aimeriez jouer. Sans aucun frais pour vous, vous recevrez toutes les informations concernant le cours de votre choix.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENRG.
B-74 St-Joseph, Québec

Absolument GRATIS

et sans obligation de ma part, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance.

Guitare Hawaïenne ☐ Ténor Banjo ☐
Ukelelee ☐ Indiquez votre choix par un X.

Nom .....

Adresse .....

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St.. New-York

— — — — — Lisez — — — — —

Le Samedi

En vente partout 10 sous

duit par le colonel de Broye. Dans la foule des assistants, Simone reconnut au passage la petite Mme Saran, dont les yeux pâles étaient pleins de larmes, et son fils qui, digne et froid, la salua cérémonieusement.

Elle, d'ailleurs, n'y prit point garde. Elle n'avait plus qu'une pensée: retourner vite à Paris où l'attendait René, oublier près de lui les souvenirs funèbres qui la hantaient.

—Ainsi, Anne, nous repartons à quatre heures?...

—Oui, mon petit. J'ai encore quelques arrangements à prendre, puis je vais te rejoindre pour terminer les sacs de voyage. Veux-tu les commencer en m'attendant?.

Anne, appelée au dehors, sortit rapidement du salon et Simone se préparait à lui obéir, quand la porte s'ouvrit discrètement et la voix du domestique prononça:

—Si monsieur veut entrer, je vais prévenir le colonel et Mlles de Broye.

Simone bondit hors du fauteuil où elle était demeurée songeuse. Mais il était trop tard pour fuir. Le visiteur, un homme d'une cinquantaine d'années, avec des favoris grisonnants, entrait, et, l'apercevant, l'arrêtait du geste, tout en s'inclinant devant elle:

— Mademoiselle Simone de Broye, sans doute.

—Oui, monsieur.

—Alors, mademioselle, voulez-vous être assez bonne pour demeurer, car j'ai à vous entretenir ainsi que monsieur votre père. J'étais le notaire de Mme Dalbigny, Maître Debuc.

Simone, étonnée, s'assit, indiquant un siège au notaire. Il y eut un silence. Maître Debuc semblait méditer; mais ses petits yeux gris, très vifs, observaient Simone, pensive, son jeune visage nimbé par le rayon de soleil qui filtrait à travers la dentelle des rideaux.

Le colonel arrivait, puis Anne. Les présentations faites, Maître Debuc reprit:

—Mesdames, colonel, je ne veux pas vous retenir, sachant que vous partez cette après-midi. Mais je devais vous faire une communication avant que vous ne quittiez Amiens. Mme Dalbigny a laissé un testament dont la teneur intéresse Mlle Simone de Broye, ici présente, je crois.

—M'intéresse, moi? jeta Simone stupéfaite.

—Oui, mademoiselle. Ce testament a été déposé à mon étude par Mme Dalbigny, il y a une année.

Maître Debuc s'arrêta un peu et feuilleta des papiers dans sa serviette entr'ouverte. Simone, effarée, le contemplait. Anne et le colonel attendaient. Il continua, étirant ses favoris d'un geste qui paraissait lui être familier:

—Ce testament m'a donc été remis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je suis charmé, mademoiselle... — il salua Simone — de vous annoncer que vous êtes héritière des bijoux et mobilier de Mme Dalbigny, plus d'une somme de cinq cent mille francs à valoir sur la totalité de sa fortune ; les cent mille francs restant, affectés à un cousin éloigné de ma cliente. Le testament dont je vais vous donner lecture éclairera votre religion, bien mieux que toutes mes paroles.

Il prit une feuille, et la voix monotone, l'articulation nette, il commença la lecture de l'acte. Simone ne l'entendait même pas. Elle ne comprenait qu'une chose, incroyable, inouïe!... Elle n'était plus pauvre. La misérable question d'argent ne la séparait plus de René Soraize à qui elle allait avoir la joie de rendre un peu de sa fortune. Etait-ce vraiment une réalité, ce bonheur soudain, qui venait ainsi à elle?... Saisie, elle regardait son père et Anne qui, eux, écoutait, attentifs. Le notaire se tut et Simone rencontra les yeux de sa soeur un peu humides, qui lui souriaient, tout pleins d'une infinie tendresse.

—Anne, c'est vrai? fit-elle naïvement.

—Ce que monsieur vient de t'annoncer?... C'est vrai, mon enfant chérie.

—Mais, Anne, père, vous vous souvenez bien de ce qu'avait dit et écrit marraine... Je ne comprends pas... monsieur...

Elle se tournait d'un élan impérieux vers le notaire qui souriait, lui aussi:

—Monsieur, vous ne vous trompez pas?

Il se mit à rire franchement.

—Mademoiselle, il n'y avait pas là matière à erreur de ma part, car ma seule mission était de vous transmettre un testament absolument inattaquable.

—Mais c'est que...

Elle hésita un peu; puis spontanée, elle articula, pour être délivrée de tout scrupule:

—C'est que ma marraine avait été fort contrariée de ce que je souhaitais faire un mariage autre que celui qu'elle voulait pour moi. Elle m'avait déclaré, qu'en ces conditions, elle me déshériterait... Alors, je ne m'explique pas...

Maître Debuc réfléchissait, le visage rembruni.

—Il y a longtemps que Mme Dalbigny vous avait fait connaître cette décision?

—Six semaines, près de deux mois.

—Je l'ai revue une fois depuis ce temps. Elle ne m'a pas parlé d'annuler le testament qu'elle m'avait confié et je ne sache pas qu'elle en ait fait un autre... Je crois, mademoiselle, que vous pouvez en tout repos de conscience, accepter l'héritage de Mme Dalbigny.

Et, derechef, il sourit à Simone qui paraissait l'avoir conquis...

—. Elle avait dû parler dans un moment d'irritation; mais ensuite, elle n'a pas voulu mettre sa menace à exécution. Selon toute vraisemblance, avec le plein consentement de Mme Dalbigny, vous pouvez accepter la fortune qu'elle vous destinait l'an dernier... D'ailleurs, elle vous a appelée à son lit de mort, ce qui indiquerait qu'elle ne vous tenait plus rigueur.

Ce notaire était un homme d'expérience; il devait dire la vérité. Ah! que c'était exquis de le croire!... Et comme le colonel le reconduisait, follement, Simone se jeta dans les bras de sa soeur avec un cri :

—Oh ! Anne, comme c'est bon que marraine ait été bonne!

VI

René Soraize avait appris "l'incroyable nouvelle", comme disait Simone, ravie. Mais à l'extrême surprise de la jeune fille, il en avait paru consterné et avait osé lui déclarer qu'elle était maintenant trop riche pour un pauvre diable comme lui, qu'il devait lui rendre sa parole... Des absurdités, enfin, avait vertement déclaré Simone, qui d'abord stupéfaite, puis tout ensemble exaspérée et tendre, avait averti son fiancé que s'il prétendait la repousser, parce qu'une circonstance imprévue cessait de la classer parmi les heureuses petites filles sans dot, épousées pour elles-mêmes, alors elle écrirait au notaire qu'elle renonçait à l'héritage de sa marraine.

Après de longues et douces conversations, René s'était soumis à la volonté aimante de sa petite fiancée, se jurant, à part lui, de poursuivre le labeur acharné auquel il était résolu quand il pensait devoir supporter, seul, les charges d'un ménage peu fortuné.

Leur mariage devait avoir lieu après Pâques, pendant les quelques jours de vacances qu'aurait René; et, depuis lors, Simone vivait en plein ciel, reconnaissante à la vieille femme qui leur donnait leur bonheur plus proche.

En souvenir d'elle, dans sa chambrette de jeune fille, Simone avait réclamé, parmi les meubles dont elle héritait, le curieux bureau ancien que, tout enfant, elle admirait dans la chambre de Mme Dalbigny. Il lui était arrivé la veille même. Et ce dimanche-là, au retour de la messe, en attendant René Soraize, elle s'amusait à examiner le vieux petit meuble, à en ouvrir les multiples tiroirs, à simple serrure et à secret. Il lui avait été envoyé tel qu'il avait été enlevé, tout fermé, de la chambre de Mme Dalbigny; car elle y retrouvait des notes, des papiers récemment datés, des lettres que, délicatement discrète, elle mettait de côté. Dans un tiroir, il y en avait signées d'elle, des lettres d'enfant griffonnées avec une grande écriture incertaine et gauche, puis d'autres de fillette dont les caractères révélaient l'application; puis les dernières écrites, aussi, celles-là réunies toutes dans le feuillet sur lequel, deux mois plus tôt, elle avait si ardemment prié Mme Dalbigny d'approuver son mariage. Ce papier-là était tout froissé comme s'il avait été étreint par une main frémissante.

Simone prit ce paquet de lettres. Un papier en tomba. Elle se pencha pour le ramasser et ses yeux qui apercevaient son nom tracé par l'écriture tourmentée de Mme Dalbigny, luent machinalement:

"Ceci est mon testament. Ma filleule Simone de Broye prétendant contracter un mariage que je condamne, j'annule tout testament fait précédemment en sa faveur et je lègue la totalité de mes biens à mon cousin issu de germain, M. Théodore Pouget, professeur au lycée de Bourges."

En gros caractères, violents et heurtés, la signature était tracée. Au-dessous, était la date... La date! celle-là même du jour où la lettre de Paris avait dû arriver...

Simone regarda autour d'elle. éperdue, murmurant comme une créature en détresse:

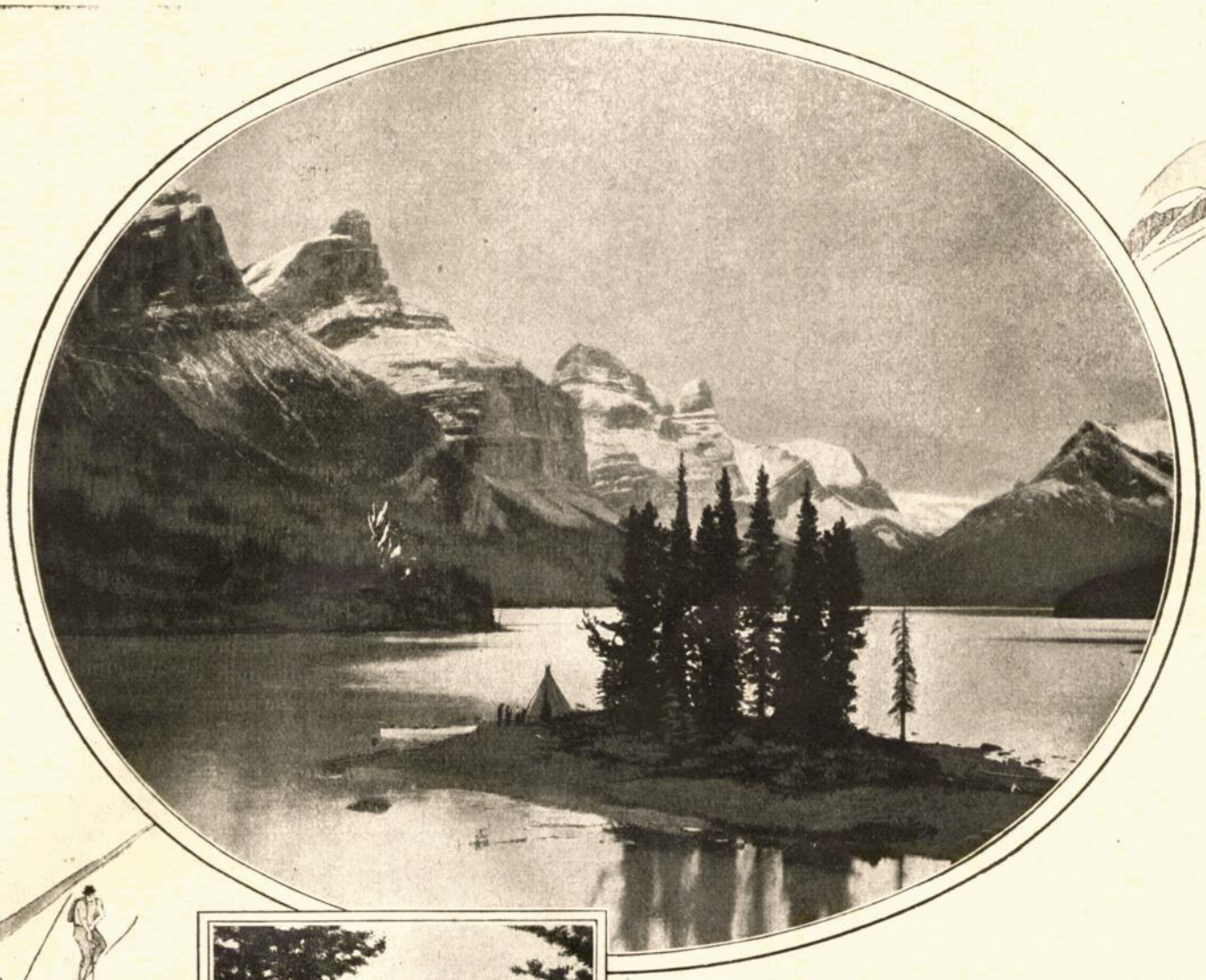
—Mon Dieu!... Mon Dieu!...

Puis, elle recommença à lire : "Ceci est mon testament..."

Relire?... A quoi bon?... La vérité se dressait, aveuglante... Et si cruelle!... Mme Dalbigny n'avait pas manqué à sa parole... Elle n'avait pas pardonné... Sa filleule rebelle était déshéritée... Pourtant, elle avait dû hésiter avant de rendre sa décision irrévocable, puisqu'elle avait gardé ce papier et n'en avait rien dit au notaire...

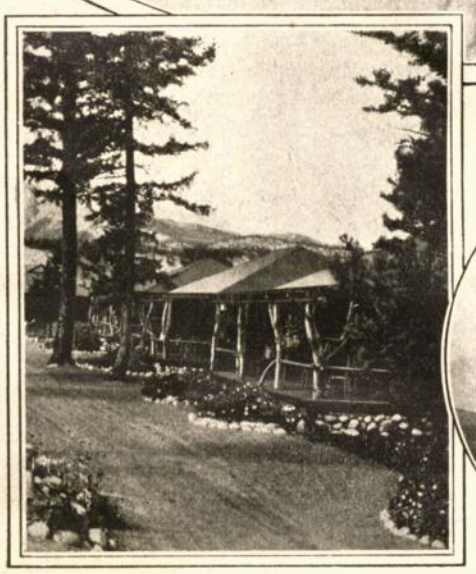
(Suite à la page 42)

Notre plus vaste et plus beau Parc National











JASPER

Au cœur des Montagnes Rocheuses

Tous ceux qui veulent se renseigner sur Jasper et autres stations d'été du Canadien National sont priés de s'adresser aux agents de la compagnie. Ceux-ci leur montreront des films de ces divers endroits et leur fourniront des brochures illustrées.

LE DEFILE d'Athabaska, que suivaient le trafiquant de pelleteries et l'Indien, est situé dans le Parc Jasper — mais on ne traça jamais une piste au Lac Maligne, l'Indien y redoutant les "mauvais esprits" . . . et c'est ainsi que ce joyau des Rocheuses est resté inconnu.

Aujourd'hui, Maligne est l'un des nombreux spectacles qui font l'admiration de tous les visiteurs du Parc Jasper, le plus grand de nos parcs nationaux. C'est là, au coeur même des Rocheuses majestueuses, que se dresse le Jasper, un des plus beaux monts de l'univers.

On trouve, à Jasper Park Lodge, un des meilleurs terrains de golf du monde . . . une piscine extérieure chauffée et luxueuse . . . on y fait de l'alpinisme, seul ou avec des guides suisses . . . du cheval par les sentiers et de l'auto à travers des paysages pittoresques et couronnés de neige éternelle.

On se rend à Jasper, de Montréal, Toronto, Winnipeg ou Vancouver, sur les trains rapides du Canadien National. La "Lodge" est aménagée luxueusement. Service impeccable, excellente cuisine, prix très raisonnables.

Le Canadien National vous conduit partout au Canada. Il exploite des services de navigation, de télégraphie et de messageries, 14 grands postes d'émission radiophonique et une chaîne d'hôtels et de camps parfaitement organisés, dans toute l'étendue du Dominion . . .

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand Réseau de l'Amérique

PAR LE DROIT CHEMIN

(Suite de la page 40)

Sans doute, elle voulait conserver la possibilité de le détruire si la révolte faisait sa soumission... Puis la mort l'avait prise tout à coup!... Peut-être alors, elle avait eu, un instant le souvenir et le regret de son impitoyable résolution, puisqu'à sa dernière heure, elle avait appelé: "Simone:!" et parlé de testament. Mais il était trop tard pour réparer l'acte accompli. Sa volonté dernière, elle disparue à jamais, demeurait vivante et mauvaise, apportant le chagrin.

Simone frissonna et serra ses mains qui tremblaient sous la violence du coup imprévu. Alors, elle n'avait fait qu'un beau rêve fugitif? Elle redevenait la fillette pauvre dont le mariage ne serait possible que dans quelques années... Car le devoir strict, impérieux, indiscutable, lui apparaissait bien clair. Elle devait montrer ce testament trouvé par hasard, qui détruisait son bonheur et offrir elle-même la preuve que la fortune qui lui permettait d'être bientôt heureuse devait lui être ôtée.

Ses lèvres décolorées répétèrent durement:

—Je dois... Je dois!

Mais, vraiment, elle venait de comprendre pourquoi certains, dans une minute de défaillance morale, détruisent des testaments!

Elle seule connaissait l'existence de ce papier. Jamais personne ne lui en eût demandé compte... Ah! pourquoi sa destinée n'avait-elle pas permis qu'elle jetât, sans le vouloir—et sans le lire!—ce feuillet avec d'autres inutiles qu'elle venait de faire dévorer par le feu!

Ses yeux erraient autour d'elle, regardant le décor riant de sa chambre, les belles fleurs épanouies devant le portrait de son fiancé, des roses que, la veille au soir, il lui avait données. Elle avait l'impression d'avoir traversé un abîme depuis que, pour la dernière fois, avant de toucher les horribles papiers, elle avait regardé ces fleurs et ce portrait...

—M. Soraize est au salon, annonça la femme de chambre, entr'ouvrant un peu la porte.

—Bien, j'y vais.

Qu'allait dire René?... A lui, le premier, elle voulait montrer ce cruel testament... Et s'il allait dire, lui qui avait l'expérience, que ce papier raturé n'était pas valable, ne pouvait pas détruire le premier acte authentique, qui seul était vrai... Ces choses-là arrivaient cependant!... Une seconde d'espoir dilata sa poitrine... Oui, mais la volonté dernière de la morte n'en demeurerait pas moins précise... Il ne lui était pas permis, en sa conscience, de prendre une fortune qu'on lui refusait...

—Oh! c'est à en devenir folle! murmura-t-elle, frémissante.

Elle glissa le testament dans son corsage et, fiévreusement, elle s'en alla vers le salon.

—Eh bien, Simone, petite aimée, que vous êtes peu pressée de venir trouver votre fiancé, ce matin! lui cria la voix joyeuse de René qui, impatient de la voir, arpentait le salon.

Il allait à elle; mais il s'arrêta court, voyant son visage sans couleur et altéré, ses yeux dont les prunelles, un peu dilatées, semblaient devenues immenses.

—Simone! Mon Dieu, qu'y a-t-il?

Elle ne répondit pas. Maintenant qu'il était là près d'elle, pour la soutenir, elle n'avait plus que le désir de se blottir dans ses bras, sans parler, pour sentir sa tendresse et sa protection puissante.

Mais il répétait, inquiet:

—Simone, parlez, je vous en supplie. Qu'avez-vous?

—Ceci, fit-elle faiblement.

Et elle lui tendit le papier. Etonné, il le prit. Il lut une fois, deux fois. Puis d'un geste inconscient, il passa la main sur son front.

—Ce testament, où l'avez-vous trouvé? Simone.

—Par hasard, dans le petit bureau qui m'est arrivé hier soir d'Amiens et dont je rangeais les papiers. Oh! René, est-ce que c'est le vrai?

Il respira profondément, comme si le souffle lui eût manqué.

—Je pense que c'est le seul valable. C'est le dernier en date.

Elle ferma involontairement les yeux, une seconde. Il l'avait enlacée d'un geste de protection aimante et il sentait contre sa poitrine les battements précipités du coeur de la jeune fille.

—Alors... alors, René, il en sera comme vous le préfériez. Vous n'aurez qu'une pauvre petite fiancée.

Des larmes filtraient sous les cils, sur ses joues pâlies.

—Simone, ma bien-aimée, ne pleurez pas, fit-il, désespéré. Croyez-vous donc que cette fortune nous aurait rendus plus heureux que nous ne le serons, devant notre bonheur à nous seuls?...

—Dans bien longtemps, murmura-t-elle.

Cela, lui aussi, l'avait pensé tout le suite, avec un regret aigu qui demeurait en lui, poignant comme une blessure.

—Plus tôt, peut-être, que nous ne le pensons, ma très chérie.

—Ah! fit-elle avec un sanglot, nous étions si, si heureux!... Et cela me fait tant de mal que marraine ait été cruelle pareillement! Oh! René, pourquoi êtes-vous sûr que ce testament est meilleur que l'autre?

—Je vous l'ai dit, mon aimée, sa date est plus récente. Il me paraît tout à fait conforme à la loi. Mais un notaire seul le dirait d'une façon certaine. Je ne suis pas compétent.

—Oui, il faut demander Me Debuc... René, ne me jugez pas, n'est-ce pas, une personne intéressée, parce que j'ai beaucoup de chagrin d'avoir trouvé ce testament. C'est à cause de "nous!" J'étais si contente que, grâce à cette fortune, vous ne soyez plus obligé de vous fatiguer autant!... René, je vous en prie, écrivez vite à ce notaire... Et puis, il faut prévenir Anne et mon père...

Et lui, réchauffant sous ses lèvres, les mains glacées, répéta après elle, très doucement, pour bercer son angoisse:

—Oui, nous allons dire à Anne. Avec votre père, nous allons examiner ce testament... Ah! ma Simone, c'est pourtant à cause de moi que vous êtes déshérité!...

VII

La réponse de Me Debuc avait été ce que prévoyait René: le second testament, examiné avec soin, était authentique et annulait celui qui mettait Simone de Broye en possession de la fortune de Mme Dalbigny.

Le nouvel héritier, M. Pouget, qui vivait à la campagne depuis qu'il avait sa retraite, avait reçu communication des faits. Il avait correspondu avec Me Debuc, annonçant sa visite; mais il était demeuré tout à fait étranger à la famille de Broye, comme s'il eût ignoré quelles circonstances lui avaient donné l'héritage de Mme Dalbigny.

Simone était trop vaillante et trop jeune, pour ne pas supporter bravement, après le premier choc, la pénible déception qui s'abattait sur elle. Mais, atteinte en pleine joie, elle en demeurait craintive, et sa belle confiance juvénile dans l'avenir était morte. Elle n'était plus la joyeuse petite fille dont le rire sonnait comme un vrai chant d'allégresse. L'épreuve semblait l'avoir mûrie, lui mettant au coeur une sorte d'amertume et de scepticisme que trahissaient tristement ses paroles, bien qu'elle s'efforçât de paraître la même aux yeux de son père et d'Anne, qui souffraient de sa peine, peut-être encore plus cruellement qu'elle-même. La première, elle avait dit que son mariage n'était plus possible pour le printemps, qu'il aurait lieu plus tard; et elle n'en parlait plus, ne supportant pas qu'on y fît allusion. Mais seulement quand René Soraize était près d'elle, peut-être parce qu'elle sentait combien il était malheureux d'avoir été la cause de la rupture avec Mme Dalbigny, seulement alors, elle se montra gaie, faisait de la musique, retrouvant la spontanéité de sa causerie. Lui absent, il n'y avait plus que le travail qui pût la distraire.

Elle s'adonnait de nouveau au dessin avec une fougue persévérante, dont Anne ne se plaignait point, sachant par expérience le bienfait d'une étude absorbante qui apporte, un moment, l'oubli.

—Alors, Simone, tu restes à travailler? Tu ne veux pas m'accompagner dans mes courses, pour marcher par cette belle gelée? questionna Anne, entrant un matin de février dans la chambre où, devant sa fenêtre, Simone dessinait.

—Non, puisque tu n'as pas besoin de moi, Anne chérie. Le jour est bon; je voudrais en profiter.

—Comme tu préféreras!... Ce n'est pas mal du tout ce que tu fais là, mon petit, approuva Anne qui s'était penchée sur le travail de sa jeune soeur et caressait doucement ses cheveux. Allons, courage!... Je me sauve; je n'ai qu'une heure avant le déjeuner et il me faut aller au Louvre.

Elle disparut après que Simone, d'un mouvement caressant, eût, au passage, embrassé la main qui venait d'effleurer ses cheveux. Elle entendit s'éloigner le pas ferme de sa soeur; puis résonna le bruit de la porte qui se refermait.

Elle ne se reprit pas tout de suite à dessiner; sa pensée vagabonde l'emportait dans une de ces songeries profondes vers l'avenir incertain qui lui devenaient coutumières; et ses yeux distraits considéraient avec un regard qui rêvait, sans le voir, le ciel d'hiver, d'un bleu pâle et froid.

Un coup frappé à la porte, la rappelait brusquement à elle-même.

—Entrez, qu'est-ce que c'est?

L'ordonnance parut, une carte sur un plateau.

—C'est un monsieur qui demande à être reçu par mademoiselle.

—Par Mlle Anne... Pas par moi?

—Si, par Mlle Simone. Il a dit nom, en donnant sa carte.

Simone prit le carton et lut... Une ondée de sang lui monta aux joues: "Théodore Pouget!"

Le vieux professeur, à qui Mme Dalbigny avait légué sa fortune!... Que venait-il faire? Pourquoi voulait-il la voir, elle, Simone... Il eût dû comprendre que sa visite ne pouvait qu'être pénible... Elle eut sur les lèvres ces mots.

—Dites que je ne peux recevoir.

Puis elle n'osa les articuler, hésitant comme devant une lâcheté.

L'ordonnance attendait ses ordres.

—Vous avez fait entrer ce monsieur?

—Oui, mademoiselle; il est au salon.

—Bien, dites que je vais y aller.

Avant de descendre, elle s'arrêta devant le portrait de René et contempla le visage énergique, les yeux clairs et résolus.

—J'ai bien fait de recevoir, n'est-ce pas, René? Maintenant, en pensant à vous pour être courageuse, je vais trouver ce monsieur.

Elle se détourna; mais avec son instinctive coquetterie de femme, elle se regarda, au passage, dans la glace, et se vit très correcte dans sa blouse de laine blanche qui éclairait la sobre jupe bleu sombre, moulée sur les hanches fines.

Elle murmura: "Allons!" eut le rapide signe de croix qui lui était instinctif quand elle se sentait faible, et, quittant sa chambre, elle alla dans le salon.

A sa vue, un grand vieillard, maigre dans une longue redingote, se leva lentement et se découvrit. Il avait les cheveux tout blancs, un peu longs sur le cou, une peau d'ivoire coupée de rides, des yeux pensifs qui sembliaent myopes sous les lunettes aux branches d'or, une physionomie de rêveur qui vit dans le merveilleux domaine de l'esprit.

Il demanda:

— Mademoiselle Simone de Broye?

Elle s'inclina.

Tranquillement, il continua:

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous déranger, mais j'avais à m'entretenir avec vous. J'arrive d'Amiens où j'ai longuement causé avec Me Debuc. Il m'a expliqué nos situations respectives, et j'ai tenu tout d'abord à vous remercier...

Simone eut un involontaire frémissement de ses mains jointes, d'un geste inconscient, sur ses genoux.

—Vous n'avez pas à me remercier, monsieur. C'est Mme Dalbigny qui vous a légué sa fortune.

—Oui, oui... mais c'est vous, mademoiselle, qui m'en avez fait part, à votre détriment. J'ai donc à vous être reconnaissant.

Simplement, elle dit :

—J'ai fait ce que tous les honnêtes gens auraient fait comme moi... Depuis que je puis comprendre quelque chose, je sais qu'on n'a jamais le droit de garder le bien d'autrui.

—Oui... oui... oui, marmotta M. Pouget. On n'a pas le droit... Parce que vous êtes très jeune, mon enfant, il vous semble que votre délicatesse est toute naturelle, peut-être aussi que les honnêtes gens foisonnent... Mais je suis vieux, moi, et je n'ai plus vos illusions... Et c'est pourquoi, après avoir entendu parler de vous par Me Debuc, j'ai voulu vous connaître...

Le regard pensif de M. Pouget avait pris une expression étrangement pénétrante, arrêté sur la jeune fille assise devant lui. Mais il avait un air de grande bonté en l'observant ainsi. Elle l'écoutait attentive, un peu étonnée, se demandant où il allait en venir.

Après un imperceptible silence, comme elle n'avait pas répondu à ses réflexions pessimistes, il reprit du même ton réfléchi et paisible:

—Me Debuc m'a dit que vous alliez bientôt épouser...

—Non plus "bientôt!" laissa-t-elle échapper.

Tout de suite, elle regretta son involontaire exclamation, mais il était trop tard. Le vieillard l'avait entendue. Ses yeux reprirent leur acuité.

—Ce n'est plus " bientôt " que votre mariage doit avoir lieu?... Serait-il retardé par la découverte du second testament?

De nouveau, les petites mains frémirent. De quel droit cet étranger la questionnait-il ainsi?... Fièrement, elle avoua :

—Ni mon fiancé ni moi, nous n'avons de fortune, alors il nous faut attendre que...—sa voix trembla un peu—avec les années, sa position devienne assez importante pour nous permettre... d'entrer en ménage!

M. Pouget pencha la tête.

—Je comprends... je comprends... Il est évident que ce retard vous est pénible. La jeunesse ne sait pas attendre et pourtant elle a l'avenir!... Dites-moi encore, mon enfant, votre fiancé s'appelle, si je ne me trompe, René Soraize. Serait-il l'auteur d'un article publié récemment dans la *Grande Revue* sur l'"Esprit de la Renaissance?"

—Oui, dit Simone, qui n'avait pas oublié la vivante causerie dont cet article avait été l'objet, un soir, auprès d'Anne, alors que son bonheur lui apparaissait tout proche. Oui, cet article est de mon fiancé.

—Ah! vraiment!

Le visage de M. Pouget semblait illuminé de plaisir. Simone pensa qu'il devait avoir bien ardent l'amour des Lettres.

—Ah ! le René Soraize, qui a signé ces lignes, est votre fiancé?... Eh bien, mon enfant, vous pouvez être fière de lui, car non seulement il possède à merveille notre belle langue, mais il a la pensée fine, originale, juste, très juste, et le sens critique remarquable... Il m'a extrêmement intéressé par son appréciation savoureuse et bien personnelle de la Renaissance... Ma parole, je ne comprends plus du tout comment mon honorable cousine s'est courroucée parce que vous vouliez épouser un garçon de cette valeur... Il fera son chemin.

Simone était devenue toute rose. Depuis que le vieillard parlait ainsi, elle avait oublié tout ce qu'elle avait souffert à cause de lui. Même elle l'écoutait comme un vieil ami très bon qui lui portait intérêt et dont elle devinait la sympathie sincère.

Il acheva:

—Je serais bien aise de causer avec ce jeune homme avant de regagner ma campagne. Autant que je me rappelle les paroles de Me Debuc, j'ai en lui un confrère, car il est professeur, lui aussi... Vous êtes fiancée avec lui depuis longtemps?

—Non, c'est l'été dernier, au bord de la mer, que nous nous sommes rencontrés...

—Et il vous a plu, parce que?...

—Parce que c'était lui! jeta-t-elle spontanément, sans penser qu'elle répétait une parole célèbre.

—Et parce que c'était vous! finit-il avec son calme sourire de vieillard. Alors, mon enfant, quels étaient, quels sont les projets d'avenir de votre fiancée?... Voulez-vous me les dire un peu, en toute confiance, car peut-être je pourrais être utile à M. Soraize... Parmi mes anciens élèves, il en est qui, aujourd'hui, ont des situations très influentes.

Il la questionnait paternellement, comme si ç'eût été la chose la plus naturelle du monde qu'il s'inquiétât de son avenir. Et chose non moins étrange, elle n'éprouvait plus nulle tentation de s'enfermer dans une réserve silencieuse, deve-

Parfum Exquis

—à votre portée dans votre bourse



De même que la poudre compacte avive votre teint, ainsi le Ronson Perfu-Mist (Vaporisateur Ronson) vous reparfume — rapidement et économiquement. Vous le remplissez de votre parfum préféré — et vous pressez délicatement. Aussi en modèles de boudoir. Constitue un charmant cadeau. Exigez le Ronson Perfu-Mist. Coûte un peu plus cher, mais vaut beaucoup plus qu'il ne coûte. $5.00 et plus. Ecrivez-nous pour avoir le nom de votre plus proche marchand.

Fabriqué au Canada par
DOMINION ART METAL WORKS, LTD.
64 Princess Street Toronto, Ontario

RONSON
Perfu-Mist

Marque déposée, sous brevet, autres brevets en instance.

A tous les points de vue le
MEILLEUR BRIQUET
DU MONDE



NE RESSEMBLE
A AUCUN BRIQUET
QUE VOUS AYEZ VU !

Vous ne pouvez confondre le Ronson De-Light avec aucun autre briquet. Le Ronson est le plus demandé au monde, parce qu'il s'allume instantanément, automatiquement et sans jamais manquer—aussi fiable qu'une montre de grand prix, il s'allume aussi facilement qu'une lampe de poche. Exigez le Briquet Ronson De-Light. Coûte un peu plus cher, mais vaut beaucoup plus qu'il ne coûte. Aussi modèles pour le bureau et la maison. $5.00 et plus. Ecrivez pour avoir le nom de votre plus proche marchand.

Fabriqué au Canada par
DOMINION ART METAL WORKS, LTD.
64 Princess Street Toronto, Ontario

RONSON
De-Light

DOLLFUS-MIEG & Cie
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traineau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: $1.25. *En vente partout ou chez l'auteur*

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval). P. Q.



LISEZ DANS

LA REVUE POPULAIRE

DE JUILLET

Ma Robe Couleur du Temps

Par DELLY

Un abonnement d'un an à la *Revue Populaire* vaut toute une bibliothèque !

Nouveau format !
Nouveau papier !

100% plus luxueuse au même prix.

15 sous le Numéro

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à *LA REVUE POPULAIRE.*

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

nue confiante parce qu'elle sentait bien que ce n'était pas par curiosité qu'il l'interrogeait. Et, sans calculer ses paroles, les mots lui jaillissant du coeur, elle dit tout ce que René et elle avaient rêvé, cru réalisable, et ce qui ne serait pas, ou ne le serait que plus tard...

—Trop tard!... trop tard!... fit à demi-voix M. Pouget qui avait écouté, sans détacher ses yeux du charmant visage que l'émotion colorait. Si vous attendez ainsi, je ne serai peut-être plus là pour vous voir contente. Et je suis un vieil égoïste! J'aime à contempler le sourire des jeunes. Ce que j'avais vaguement pensé avant de vous connaître, après que Me Debuc m'avait parlé de vous, ce que j'avais pensé est vraiment le meilleur... et le plus juste...

Il s'arrêta comme s'il réfléchissait encore à quelque sérieuse décision. Le coeur de Simone s'était mis à battre à grands coups pressés. Qu'allait-elle entendre ?... Silencieuse comme le vieillard, elle aussi songeait, les yeux sur la flamme du foyer, la pensée anxieuse, froissant d'un doigt machinal les violettes qui fleurissaient sa ceinture et l'enveloppaient d'un frais parfum.

—Ma petite enfant, écoutez-moi.

Elle tourna la tête vers le vieillard. Y avait-il une seconde ou une heure qu'il réfléchissait, elle n'aurait su le dire...

—Vous m'avez donné une fortune qui m'est bien inutile!... Je suis un vieux garçon qui n'a d'autres désirs que de relire toujours les chers vieux bouquins écrits par des maîtres, et de cultiver, dans son jardin, des beaux oeillets et de remarquables chrysanthèmes... Je possède de petites rentes, je touche une retraite qui suffit amplement à tous mes besoins et à mes fantaisies... Donc...

Le même sourire très bon apparut sur ses lèvres.

—Donc, je trouve que pour moi la sagesse est de ne pas accepter le testament que vous m'avez fait connaître.

Simone se dressa avec un cri étouffé.

—Mais vous ne pouvez faire cela!... La volonté de Mme Dalbigny doit être accomplie. Il faut respecter la volonté des morts, puisqu'ils ne sont plus là pour la défendre!

—Et savez-vous, ma pauvre petite fille, quelle a été la volonté dernière de votre marraine?.... Tout semble prouver qu'elle a eu le regret d'une décision prise dans un moment de colère... Elle a parlé de testament... Elle vous a demandée plusieurs fois... Ma chère enfant, croyez-en un vieillard... Vous pouvez accepter d'être heureuse tout de suite...

—Mon Dieu !... mon Dieu ! fit tout bas Simone, qui regardait le vieillard avec des yeux où était toute son âme.

Il continuait, de sa voix lente un peu :

—J'avais d'abord pensé à garder cette fortune pour vous la léguer après moi... Mais, malgré mes soixante-seize ans, je suis encore vert et je ne veux pas vous faire attendre votre bonheur, maintenant que je vous connais... Vous méritez de le posséder dès aujourd'hui. Ne croyez pas avoir à me remercier beaucoup, je vous affirme que jamais de ma vie, je n'ai fait un acte qui me soit plus agréable.... Telle que vous êtes, vous devez bien comprendre que donner est une jouissance digne des dieux!... Si je vous fais plaisir, mon petit enfant en vous rendant une fortune qui, en somme, vous était destinée, vous me le prouverez en me donnant un peu d'affection... Vous me traiterez comme un grand-père, tout prêt à vous gâter si vous voulez bien le lui permettre, et cela me semblera très bon, à moi qui ai vécu seul!...

Il avait pris, tout en parlant, un portefeuille et il en tirait un papier que Simone reconnaissait bien... D'un geste tranquille, il le déchira en quatre morceaux.

Simone jeta un cri et courut à lui.

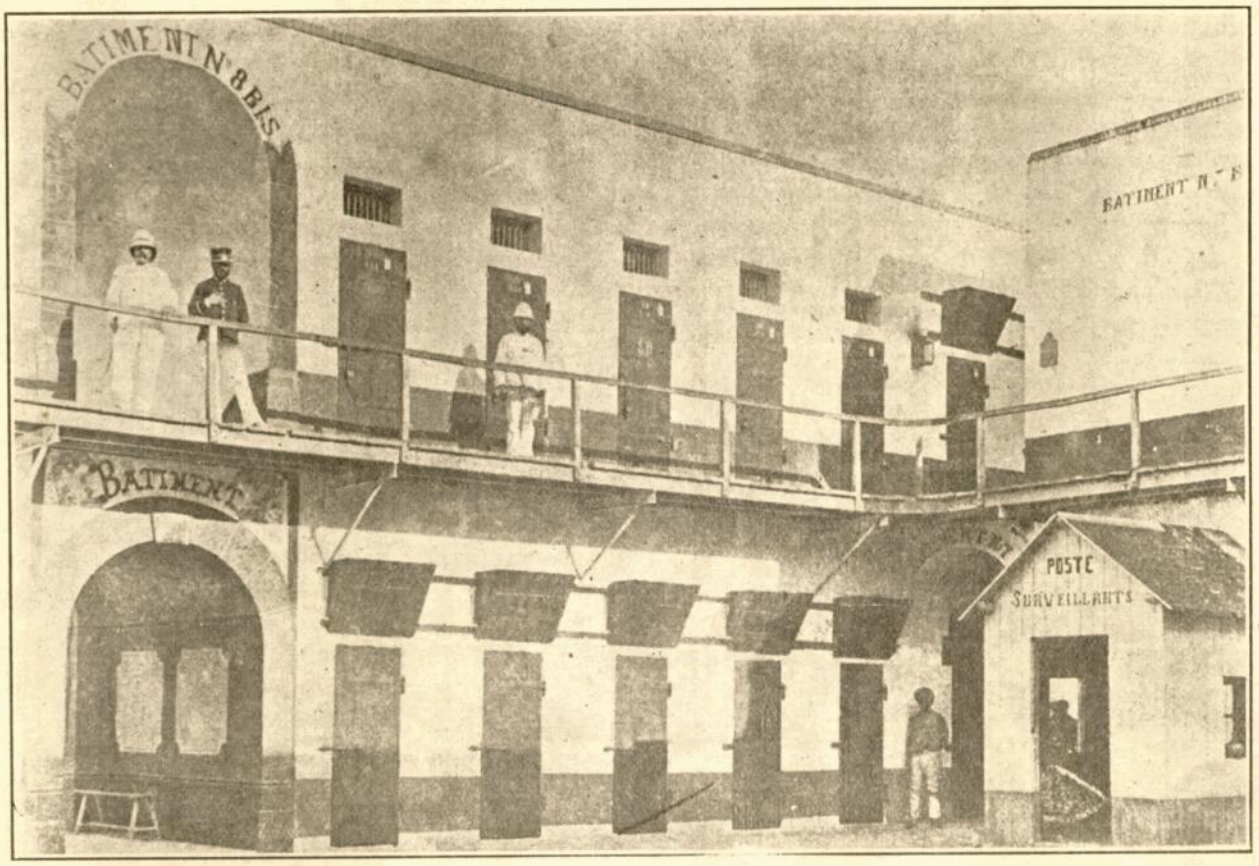
—Ah!!! que faites-vous?...

Il posa sa main sur la jolie tête brune:

—J'efface une méchante action, dit-il doucement, et je me donne le bonheur de faire des heureux...

Alors, dans la flambée claire du foyer, il lança les débris du testament de Mme Dalbigny et il ouvrit les bras à Simone...

FIN



Les cellules du bagne, aux îles de la Guyane.

LA VIE DES FORCATS

Par Eugène Dieudonné

(Suite et fin)

Ils cherchent sur les corps des traces de sang, des coups, des preuves quoi. Les forçats nus se laissent palper, retourner et répondent invariablement au principal : " Je n'ai rien vu, je dormais."

Les seuls qui sont tachés, parbleu, ce sont les quatre porteurs du mort. O détectives!

Trois fois, la procession des forçats nus passe devant les surveillants, sous les feux de vingt lanternes.

Cela dure deux heures. Les surveillants se retirent. Pas un des quarante témoins n'a parlé.

Ils ne parleront que deux ans après, quand on aura retrouvé le corps de Murati, noyé en évasion, en rade de Cayenne. Les marsouins, nettoyeurs des mers, avaient repoussé son cadavre sur la côte.

Le reste de la nuit se passa en allées et venues furtives. Chacun cachait ou détruisait quelque objet de provenance illicite, en prévision de la grande fouille qui aurait lieu le lendemain, comme c'est l'usage après chaque crime ou chaque évasion.

Au réveil, tous les forçats de la deuxième case furent encore fouillés tout nus. Les porte-clés sortirent de cette case: soixante quinquets, cinquante litres vides, dix poignards, quarante couteaux, deux kilos de café moulu, trois boîtes de graisse de un kilo, des pantalons civils, des peignoirs de dames, cinquante boîtes de vaseline, des jeux de cartes, un canard prêt à cuire, des fausses clés, un plan d'état-major de la Guyane et une voile latine retrouvée sous le toit.

Ces objets n'appartenaient à personne.

La leçon de Balestra avait produit son effet.

CHAPITRE IX

LA BELLE DES BELLES

Quand on voit les efforts inouïs que font les forçats pour recouvrer leur liberté, leur "Belle", on pense que les mêmes efforts, avant leur condamnation, accomplis dans un but louable, les auraient conduits loin dans la vie. Le progrès dans le respect de la vie humaine et du bien d'autrui est peut-être là: savoir dénicher ces énergies, ces criminels en puissance, endiguer, capter ces forces prêtes à se vouer au mal et les diriger vers le bien. Pourquoi pas? Il ne faut jamais désespérer des hommes.

Léon Tanet ne désespérait jamais de lui-même, peut-être parce qu'il ne comptait que sur lui. Orphelin de bonne heure, il avait débuté dans la cambriole avec des vagabonds rencontrés sur la Gironde, à Bordeaux. Naturellement, il échoua au bagne. Très intelligent et pas du tout corrompu, il se déplaisait dans la compagnie lamentable des bagnards. Plusieurs tentatives d'évasion le firent envoyer au camp de Charvein, aux Incorrigibles, où les hommes travaillaient nus. Un jour, en plein travail, Tanet réussit à forcer la barrière des surveillants et des porte-clés et s'enfuit dans la brousse. Les surveillants tirèrent sur lui sans l'atteindre. Les porte-clés couraient moins bien que lui. Les chiens seuls le suivaient à la piste. Ils étaient déjà sur ses talons. Une savane inondée le sauva. Les chiens perdirent sa trace.

Le soir même, il était sur les bords du Maroni. Ce fleuve a plus d'un kilomètre de large. Des courants nombreux en rendent la traversée difficile. Tanet le passe à la nage. Il est en Guyane hollandaise, dans la vase jusqu'au ventre. Patiemment, Tanet se tire de là. Il est toujours tout nu. Son corps est déchiré par les épines, ses pieds sont une seule plaie, les moustiques l'assaillent. Il avance toujours. "Marche ou crève". Il n'y a pas de milieu. Il met quinze jours pour arriver dans une tribu de noirs Boschs, dans les hauteurs de la Guyane hollandaise. Dans la forêt, il s'est nourri d'herbes, de feuilles d'arbres. Il a fait une nasse avec des lianes et, affamé, a mangé les poissons tout crus. Les noirs Boschs sont accueillants. Ils le soignent, le nourrissent, l'emmènent avec eux à la pêche, à la chasse. Pour prix d'un travail de quatre mois, les Boschs lui donnent une pirogue et quelques morceaux de toile. Tanet, de criques en criques, atteint le Surinam, après avoir échappé maintes fois aux aguets de la Police-River.

Le voilà en plein océan, seul sur sa pirogue. La nuit, il mouille une grosse pierre en guise d'ancre et s'endort. Quinze jours après il est dans l'Orénoque, qu'il remonte jusqu'à Bolivar. Il y travaille quelque temps, de quoi s'acheter une élémentaire garde-robe. Il rêve d'aller à Caracas. Le plus simple serait de descendre l'Orénoque, mais il n'a pas assez d'argent. Reste un moyen héroïque : prendre une sorte de route, suivie par les troupeaux de boeufs et tracés par eux. Il marche ainsi pendant près d'un mois, buvant quand il trouvait de l'eau, mangeant quand il rencontrait des gardiens de boeufs, couchant à la belle étoile. Le Ve-

---

* Les deux premières parties de ce livre extraordinaire ont paru dans *La Revue Populaire* d'avril et mai.

Tous droits réservés. Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1931.

nezuela est sept fois grand comme la France et n'a que deux millions d'habitants. Frais et dispos, heureux de son effort et de sa solitude, Tanet séjourne peu à Caracas. Il reprend la route vers Maracaïbo. Cette ville ne lui plaît pas. Il reprend la route vers Bogota, en Colombie. Santa Fé de Bogota est une charmante ville où l'on parle beaucoup français. Tanet s'y installe pendant quatre ans. Hélas! il est repris par la cambriole, s'en prend au consul français, lequel fait arrêter tous les suspects.

Tanet est maintenant au bagne colombien. Des gardes à cheval et armés, entourent le camp. Pas moyen de s'évader. Le temps de faire les démarches auprès du gouverneur de la Guyane française, c'est-à-dire deux ans, le consul français à Bogota renvoie Tanet à Saint-Laurent-du-Maroni. Il fait deux ans de prévention dans les locaux disciplinaires, bouges infects, humides, où les hommes couchent aux fers la nuit. Le Tribunal maritime spécial le condamne enfin à quatre ans de réclusion cellulaire. Tanet fait ses quatre ans, jour pour jour. Quand je le vis revenir à Royale, il avait vieilli de vingt ans. Murati fit une collecte pour lui et ramassa cent cinquante francs. Tanet était au comble de la joie. Avec cent cinquante francs, quelle superbe évasion il allait faire. Il fallait des hommes pour la construction de la route Cayenne-Kourou. Tanet fut du nombre. Huit jours après, il s'évadait avec le canot du passeur du fleuve Kourou. On ne l'a jamais revu.

* * *

Le doyen des forçats, c'est Laporte, dit d'Artagnan. Il y a cinquante ans, d'Artagnan fut condamné à cinq ans de travaux forcés et envoyé en Nouvelle-Calédonie. Pour deux évasions malheureuses, il fut condamné chaque fois à "quarante ans" de travaux forcés. En ce temps-là, on condamnait les évadés pour évasion et pour vol. Le vol c'était leurs vêtements, les outils, la couverture qu'ils emportaient. D'Artagnan a quatre-vingts ans de travaux forcés à faire. Que risque-t-il à tenter d'autres évasions? C'est ce qu'il fit. Il traversa la forêt vierge, évita les Canaques anthropophages et arriva dans une mine de cuivre exploitée par les Anglais. Laborieux et sobre, il mit de l'argent de côté. Avec d'autres évadés qui le prirent pour capitaine, il acheta un canot ponté. Et en route pour l'Australie. L'océan Indien est hérissé de récifs, d'îlots au ras de la mer. D'Artagnan évita tous les écueils, et, un mois après son départ de la Nouvelle-Calédonie, il accosta en Australie. Melbourne, Sydney le virent travailler comme mécanicien.

Mais il aimait la mer. Il s'embaucha à bord d'un paquebot, fit le tour du monde et se retrouva un jour à Bordeaux, sa ville natale. La police le reprit. On l'envoya, cette fois, en Guyane. D'Artagnan avait épuisé sa part de chance. Il s'évada maintes fois, toucha la Guyane hollandaise, l'anglaise, la brésilienne et le Vénézuéla. Chaque fois il fut repris et renvoyé au bagne. Le tribunal maritime lui octroyait chaque fois cinq ans de travaux forcés. Avoir quatre-vingts ans ou cent cinquante ans de travaux forcés, c'est pareil. D'artagnan remettait ça. Finalement, on l'envoya aux îles du Salut. Il avait soixante-dix ans d'âge quand le gouverneur Chanel inspecta les Iles.

—Et toi, l'ancêtre, quel âge as-tu ?

—Soixante-dix ans, Gouverneur.

—N... de D...! combien te reste-t-il à faire ?

—Cent cinquante ans à peu près.

—Hein?...

—Pour évasion, Gouverneur.

Le gouverneur Chanel bondit. Le commandant lui expliqua le cas Laporte.

—Qu'on l'envoie à Cayenne, hurla le gouverneur, et chez moi. Ce gaillard-là m'intéresse.

—Mais il s'évadera, hasarda le commandant.

—Je suis vieux, fit d'Artagnan.

—Qu'on l'embarque avec moi, de suite, conclut le gouverneur.

D'Artagnan jubilait. Les canotiers colportèrent le départ de Laporte dans les trois îles. Palanco fit une collecte et lui remit trois cents francs.

"Sa dernière belle", pensions-nous.

D'Artagnan ne se plaisait pas à Cayenne, ville de forçats poivrots, de libérés avachis. Il se fit envoyer au Nouveau Camp, aux impotents. Trois jours après il pagayait vers la Guyane hollandaise. La malchance le poursuivit, il échoua.

On n'osa pas garder ce vieillard au Quartier spécial. Il fut renvoyé au Nouveau Camp, avec ordre de le surveiller. D'Artagnan remit ça, échoua et fut interné de nouveau aux îles du Salut.

C'est là que je l'ai laissé. Il avait fait cinquante ans de bagne. S'il n'est pas mort, il y est toujours.

* * *

L'évasion de Pincemint, Jean et Lapanade, fit beaucoup de bruit en Guyane. Ils étaient mécaniciens et chauffeurs à bord de la chaloupe à vapeur de l'A. P. *Le Mélinon*. Depuis deux ans qu'ils y étaient employés, ils avaient gagné la confiance du surveillant Brebis, chef de chaloupe. C'étaient d'anciens pupilles de la colonie de Belle-Isle, où ils avaient appris un peu de navigation. Ils étaient liés par une amitié fraternelle comme on en voit peu au bagne et aussi ailleurs. Ils guettaient une défaillance du surveillant pour aller au Vénézuéla. Ce n'était pas facile. Le surveillant Brebis quittait toujours la chaloupe le dernier. Un soir plus chaud encore que d'ordinaire, M. Brebis, appelé par un collègue pour vider un punch bien tassé, descendit le premier sur l'apponteement du Saint-Laurent.

Faire demi-tour, charger les feux et descendre le fleuve Maroni à toute vapeur, fut pour nos gaillards l'affaire d'un moment. M. Brebis faisait des signes désespérés. Lapanade répondait poliment à coups prolongés de sirène. Ils saluèrent en passant l'hôtel du directeur, et aussi les autres bateaux qu'ils rencontrèrent sur le fleuve. La chaudière était rouge à éclater. *Le Mélinon* filait. Ils sortirent du Maroni, prirent la pleine mer, doublèrent Surinam, atteignirent les côtes de la Guyane anglaise, où ils s'enlisèrent dans les bans de vases du Nikiri. On appelle cet endroit " le banc des Français ", à cause de nombreux évadés qui s'y sont enlisés et y ont trouvé la mort. Pincemint et ses compagnons attendirent la marée haute pour mettre le petit canot à l'eau. Ils n'avaient plus de combustibles pour la chaloupe. A force de rames, ils se dirigèrent vers Georgetown, capitale de la Guyane anglaise. Malheureusement pour eux, l'A. P. avait télégraphié partout leur signalement. A Georgetown, les policemen les appréhendèrent.

La loi anglaise donne quatorze jours aux indésirables pour quitter son territoire, après quoi seulement on les arrête s'ils n'en sont pas partis. Mais l'A. P. avait signalé "un crime" sans dire lequel. Les trois malchanceux furent renvoyés à Saint-Laurent. Devant le Tribunal maritime spécial, Pincemint, conseillé par Barrabas, se défendit adroitement. Ils n'avaient pas volé la chaloupe : ils avaient profité d'une faute grave du surveillant; la chaloupe, c'était leur prison; ils étaient forçats et ne pouvaient être inculpés de " vol par salariés" ni de "vol par domestiques". Les juges, amusés par cette défense inattendue, les condamnèrent seulement à quatre ans de travaux forcés pour évasion. Ils en avaient chacun vingt à faire; quatre de plus ou de moins, c'est pareil. Mais l'A. P. les interna aux îles du Salut. On a vu commant Pincemint en est sorti.

* * *

Siméon usa d'un autre moyen. Le commandant des Iles reçut un télégramme de Cayenne par le sémaphore : "Envoyez urgence Siméon à Cayenne, par prochain bateau."

Voilà Siméon à Cayenne. Le principal ne l'y attendait pas. Perplexe, cet agent le fit attendre devant le poste, le temps d'aller téléphoner au commandant du Pénitencier de Cayenne.

Siméon n'attendit pas son retour. Il court encore.

Il avait mis plus d'un an pour mettre au point l'envoi de ce télégramme.

* * *

Peau-de-Pêche est un gaillard jovial. Il endure la cellule, les fers et les plus durs travaux avec un tel calme que les plus sévères surveillants sont démontés. Il vient d'être extradé de Colombie avec son ami Tanet et attend au blockhauss de Saint-Laurent sa comparution devant le Tribunal maritime spécial.

On a besoin d'hommes forts pour charger des bois sur un cargo. Le surveillant-chef du blockauss trie sur le volet ceux d'entre les préventionnaires qui lui semblent les plus paisibles. Peau-de-Pêche est du nombre.

Les bois sont mouillés dans le fleuve Maroni en d'énormes radeaux qu'un chaland remorque jusqu'au cargo. Quatre forçats dégourdis se tiennent sur chaque radeau pour en assujettir au besoin les liens. Peau-de Pêche est près de l'amarre.

Il l'arrange, mais de façon qu'elle se coupe peu à peu sur l'angle vif d'un balata. Les autres forçats font mine de ne rien voir et attirent l'attention des surveillants par un zèle excessif.

Soudain, l'amarre se rompt, le lourd radeau est entraîné rapidement par le courant vers la rive hollandaise. Du chaland d'où ils dirigent le travail, les surveillants font des signes aussi désespérés qu'inutiles.

Et Peau-de-Pêche, en des gestes comiques, fait ses adieux au bagne qu'il ne reverra plus.

* * *

Les tentatives d'évasion manquées sont innombrables. Elles ont parfois demandé tant d'efforts et d'ingéniosité que leurs auteurs,

(Suite à la page 48)

T'a'pas ?

par—RACEY—



dites simplement—
"Bière Black Horse Dawes
s·v·p·"!

LA VIE DES FORÇATS

(Suite de la page 46)

après l'échec, restent découragés pendant longtemps.

C'est ce qui advint à quatre déportés de l'île du Diable. Un radeau leur paraissant trop rudimentaire, ils convinrent de construire un canot. Il fallut plusieurs mois pour réunir les matériaux nécessaires, sans éveiller l'attention des surveillants. Mais où construire l'esquif? Un seul endroit apparut favorable, creuser la terre sous une case d'un des quatre déportés. Cela demanda plus d'un mois. La terre était sortie dans des sacs et vidée dehors, de façon que ces travaux n'attirassent pas l'attention. Pour éviter que le plancher s'effondre, il fallut l'étayer comme dans une mine. Les surveillants ne se doutèrent jamais qu'un canot se construisait là-dessous. Ils visitaient pourtant chaque case tous les jours à l'appel.

Le canot est construit, il a cinq mètres de long sur un mètre cinquante de large, presque entièrement ponté, gréé d'une voile latine et d'un foc. Pour assurer son étanchéité, il fut recouvert d'une grosse toile à voile passée au minium. Le voyage jusqu'au Vénézuéla peut durer quinze jours et plus. Il faut donc des vivres. On fait griller du pain pour qu'il ne moisisse pas, et on le met dans des récipients soudés. Trente boîtes de lait condensé, deux tonnelets d'eau, des vêtements civils, des médicaments, quinine, teinture d'iode, bandes à pansements. Les fugitifs sont prêts.

Comment les déportés ont-ils pu construire un canot dans un îlot comme le Diable, particulièrement surveillé, où les délateurs épient leurs co-détenus pour obtenir en récompense des faveurs de l'A. P. ? Comment ces matériaux sont-ils venus au Diable où il n'y a rien? C'est le secret des prisonniers.

Il ne leur reste plus qu'à partir. Le chef de camp doit quitter le Diable. La dernière nuit qu'il y passera, il y aura relâche de surveillance pour des raisons multiples: il aura préparé ses malles et sera fatigué, il dormira et ses subordonnés aussi. Ils éviteront même de faire les rondes. Les prisonniers savent tout cela.

La nuit tant attendue arrive. Les surveillants enferment les déportés chacun dans leur case, vers sept heures, comme d'habitude. Un des déportés a truqué sa serrure. A l'heure dite, quand les surveillants dorment profondément — après avoir vidé quelques litres de tafia, pour fêter le départ du chef—ce déporté sort de sa case et va ouvrir aux autres.

Pour sortir le canot de son excavation, il faut bien faire un trou de eeux mètres dans le mur. Pics, pinces, pioches, pelles fonctonnent.

Les surveillants dorment toujours.

Le canot est sorti. La mer est à quarante mètres, mais jusque-là, ce ne sont que rochers, qui semblent avoir été jetés pêle-mêle. Porter le canot dans ces conditions est un travail considérable. Il faut, de plus, faire attention de ne pas le briser sur les rochers, et il fait une nuit d'encre. Centimètre par centimètre, le canot avance. Les hommes sont exténués. Après cinq heures d'un travail inouï, le canot est enfin à la mer. Mais, comme ils ont mis beaucoup plus de temps qu'ils ne pensaient pour le mettre à l'eau, c'est maintenant marée montante, le vent est fort, la mer est mauvaise; toutes conditions défavorables pour prendre la mer en partant d'un îlot entouré de rochers à fleur d'eau.

Le canot est à peine à l'eau qu'une lame le rejette violemment sur les rochers. Les hommes essaient vainement de lutter, le canot est le jouet des vagues, qui arrivent de plus en plus pressées. Une demi-heure après, les fugitifs voyant que tout espoir était perdu, que le canot faisait eau de toutes parts, résolurent de tout abandonner. C'est encore toute une affaire de quitter ce canot qui danse diaboliquement. Un homme, en sautant, est à moitié écrasé, un autre manque de se noyer. Enfin, ils rentrent dans leurs cases, épuisés, découragés. "On n'en sort pas, de ce b... de Diable..." grogne l'un d'eux.

Les surveillants dorment toujours. Ils le peuvent. Les condamnés sont gardés par les forces naturelles. Les surveillants sont là pour le décorum et parce que notre ministre des Finances est trop riche.

Si ce n'était ce trou dans le mur et cette excavation sous la case, ils n'y verraient que du feu.

Tout de même, au réveil, les surveillants virent ce trou béant. Le chef de camp n'en revenait pas. Aussitôt averti, le commandant arriva en baleinière de Royale. C'était un homme humain. Quand il connut l'effort de ces hommes, il fut ému. De plus, il ne fallait pas que cette histoire aille jusqu'au ministère. Les déportés s'en tirèrent avec de la cellule.

Ils ne recommencèrent jamais.

* * *

Bien qu'il y ait quatre-vingt-quinze pour cent des évasions qui échouent, les forçats ne vivent que dans ce but. On peut dire que toutes leurs idées tournent autour de ce point central: "la Belle". Il y a les chançards, il y a les déveinards.

Lemerer, condamné à mort en 1912, puis gracié, s'évada du bagne de Cayenne en 1914 et ne fut jamais repris. Laporte, dit d'Artagnant, condamné à cinq ans de travaux forcés il y a cinquante ans, s'est vu octroyer pour ses évasions multiples cent cinquante ans de travaux forcés supplémentaires. Lebreton, un réintégré de France, s'évada "une heure après" son arrivée à Saint-Laurent-du-Maroni. Bordeaux, après avoir payé cinq mille francs à des entrepreneurs d'évasion à Cayenne, fut attiré dans un guet-apens, blessé à la jambe par un surveillant et arrêté avec ses quatre compagnons. Les entrepreneurs d'évasion avaient prévenu eux-mêmes le surveillant. L'enquête ne put pas établir nettement si ce dernier fut payé par eux. Bordeaux et ses compagnons donnèrent des preuves formelles de sa culpabilité. Bougrat s'évada de Saint-Laurent au bout de quatre mois. Son emploi d'infirmier lui permettait des allées et venues dans le village, même le soir. Une évasion dans ces conditions est un enfantillage. Le même homme aux îles du Salut y serait resté toute sa vie. L'évasion est une question de chance, de hasard, de connaissance des pays environnants et des choses de la mer, de santé, d'argent, de décision, de cran.

Mais toutes ces innombrables histoires d'évasion entretiennent la religion, le mysticisme de la liberté. Les forçats endurent tout pour elle. Albert Londres l'a bien compris quand il fait chanter à Loulou Lepic, l'amie de Marcheras :

Mais alors apparaît la Belle:
La faim, la lèpre, le cachot,
Le coup de poing des pays chauds,
Rien ne sera trop beau pour Elle...

CHAPITRE X

CEUX QUI REUSSISSENT

Nous avons suivi le condamné aux travaux forcés depuis la Cour d'assises jusque dans les différents pénitenciers de Guyane.

Nous avons vu sa vie, ses réactions, allant de la pire déchéance au relèvement moral indéniable.

Nous savons que la préoccupation principale de tout condamné, c'est l'évasion.

Pour compléter cette relation de la vie des forçats, il nous reste à voir comment se conduisent à l'étranger ceux qui réussissent à s'échapper du bagne.

Nous le savons déjà: les évadés sont partout: dans les placers ou la brousse de la Guyane française, dans les mines de boxite de la Guyane hollandaise, quelques-uns en Guyane anglaise, un grand nombre au Vénézuéla, d'autres en Colombie et en Bolivie, à Panama, à Costa-Rica, au Nicaragua, au Honduras, au Mexique, en U. S. A., enfin au Brésil, au Paraguay, en Argentine.

La plupart de ces évadés du bagne vivent une vie légale. Les polices connaissent souvent leur état civil, mais ne les inquiètent pas, en raison de leur vie honnête.

Ceux qui " remettent ça " sont l'exception.

Voyons-en donc quelques-uns, les faits parlant plus clair que les théories et les affirmations.

Piote et Grondier se sont évadés ensemble de Cayenne. Ils étaient libérés et astreints à la résidence obligatoire. Piote est le diminutif russe de Pierre. Son crime? Pendant la guerre, il fut envoyé en Russie sur le front français. Dans le camp de préparation, il eut une altercation, au cours d'une beuverie, avec un sergent français. Ils ignoraient tous deux la langue de l'autre, et prirent pour des insultes ce qui n'était que des répliques grivoises ou martiales, langage habituel des troupiers en bordée.

La rixe s'étendit, naturellement, aux deux groupes russe et français. Piote passa devant le Conseil de guerre et fut condamné à cinq ans de travaux forcés pour rébellion et coups à un supérieur. Et voilà Piote au bagne. Depuis si longtemps qu'on le trimballait partout il trouvait assez naturel qu'on l'ait envoyé en Guyane. Ce n'est qu'ensuite, en apprenant à parler français, qu'il trouva la peine un peu forte pour un geste où il n'entrait pas de méchanceté.

Il fit sa peine parce qu'elle était courte, ayant passé plus de deux ans dans diverses prisons de France. Mais une fois libéré, il résolut de s'évader pour gagner la Russie.

Entre temps, il avait appris la révolution de son pays. Il ignorait tout de la politique, et presque

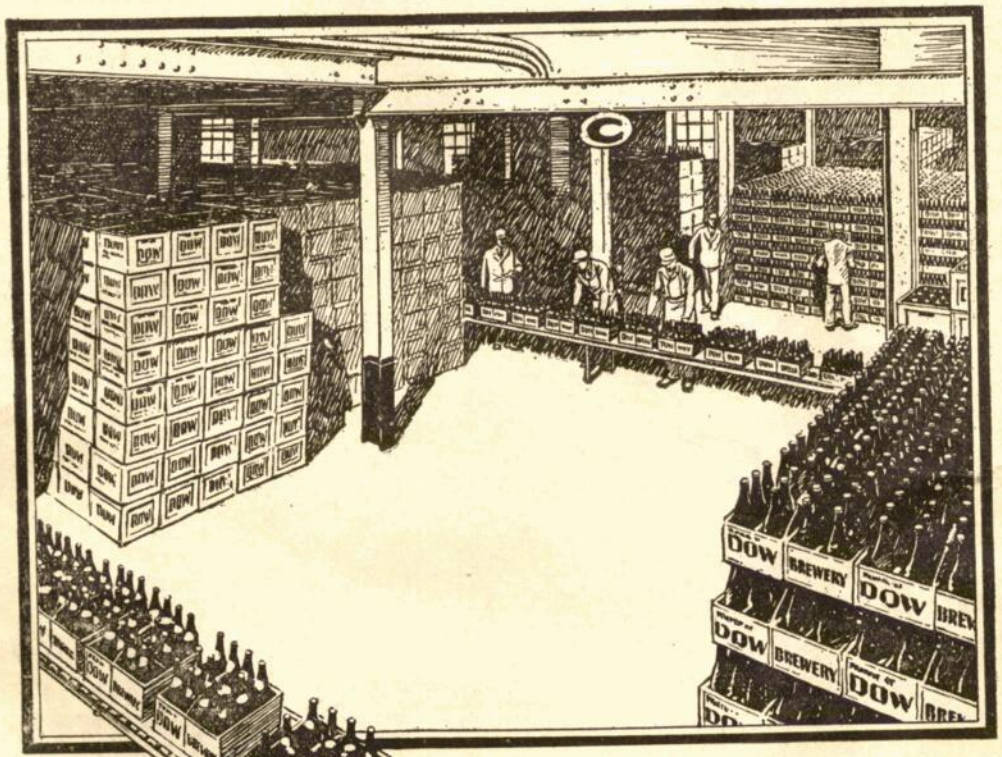
(Suite à la page 50)

Et Voilà!

L'Histoire d'une Bière

C'EST dans la salle d'expédition que commence le dernier chapitre de "L'Histoire d'une Bière".

Les salles d'entreposage des bouteilles pleines et des boîtes en carton sont toutes deux la scène d'une incessante activité, dans la Brasserie Dow, alors que les convoyeurs apportent, pour la livraison, les bouteilles fraîchement étiquetées de Bière Dow "Old Stock". Dans la première salle, les bouteilles arrivent dans des boîtes ou des paniers de bois, pour livraison locale, tandis que dans la deuxième, les bouteilles sont soigneusement empaquetées dans des boîtes en carton, pour livraison en dehors de la ville.



Dans ces deux salles, les bouteilles sont empilées avec ordre, jusqu'à ce que le moment soit venu d'en faire la livraison. Elles sont alors de nouveau placées sur les convoyeurs qui, cette fois, les dirigent hors de la brasserie, sur les plates-formes de chargement où les attendent les camions.

Et c'est ainsi que la Bière entreprend le voyage qui lui permettra d'arriver à sa destination définitive et de remplir le rôle pour laquelle elle a été fabriquée—c'est-à-dire d'apporter au consommateur les bienfaits de ses qualités vivifiantes, satisfaisantes, hygiéniques et rafraîchissantes.

La 16ème d'une Série



Bière

Dow

"Old Stock"

UNE DOW, OU DEUX, CHASSE LES BLEUS!

LA VIE DES FORÇATS

(Suite de la page 48)

tout du bagage scolaire d'un ouvrier français moyen.

Piote était bon camarade, généreux, travailleur et adroit. Les forçats avaient confiance en lui et le citaient comme un "homme". Au bagne, la réputation " d'homme " correspond à celle de gentleman dans la vie libre. L'opposé d'un "homme", c'est le mouchard, " le bourriquot".

Mais réputation oblige. Piote ne traîna pas autour du marché de Cayenne avec les libérés loqueteux. Il alla trouver Grondier, qui travaillait comme menuisier dans un atelier de la ville.

Grondier avait été condamné à sept ans pour fausse monnaie, à l'époque où les anarchistes en faisaient une panacée universelle. Il regrettait vraiment de s'être laissé entraîner par les billevesées des propagandistes, alors que ceux-là vivaient de leur propagande sans courir les risques du bagne.

Pourtant, il ne s'arrêtait pas au regret inutile. Il voulait refaire sa vie.

Un libéré qui veut réellement s'évader a beaucoup de chances de réussir s'il a un peu d'argent.

Piote et Grondier s'embarquèrent donc pour le Brésil, avec l'aide de complicités qui n'intéressent personne que les forçats.

Et les voilà à Belem, capitale de l'Etat de Para. Ils y trouvent du travail dans l'ébénisterie. C'est chez eux que je trouverai asile en arrivant à Belem quelques mois plus tard. C'est Piote qui me fait embaucher chez son patron Kislanow.

Piote écrit dans sa famille russe, qui lui envoie ses papiers et un passeport, lequel lui donne le droit de se faire rapatrier par le premier consul russe. Mais, le Brésil n'ayant pas reconnu le gouvernement des Soviets, il n'y a pas de consul russe dans ce pays.

Sur ces entrefaites, il n'est question, au Brésil, et particulièrement à Belem, que du "cas Dieudonné".

La police arrête tous les fugitifs de Cayenne, dont Piote et Grondier. Tous deux montrent leurs papiers de libérés. La France est le seul pays au monde où existe la peine accessoire du doublage. L'extradition étant basée sur la réciprocité et l'équivalence des peines entre deux pays, on ne peut donc renvoyer les deux libérés à Cayenne.

Mais le préfet de police, pour avoir la paix avec les journaux de l'opposition, use de son droit d'expulsion et les envoie dans l'Etat brésilien voisin, l'Etat de Maranhaô.

A Maranhaô le consul français les persuade qu'ils trouveront plutôt du travail à Fortelaza, capitale de l'Etat de Ceara voisin. Fortelaza est une charmante ville moderne de plus de cent mille habitants. Le préfet de police reçoit aimablement les deux libérés du bagne, mais il leur suggère l'idée d'aller plutôt à Récife, capitale de l'Etat de Pernambuco. C'était l'époque où la police de Récife n'était pas en rapports fraternels avec celle de Belem, pour des raisons qu'Albert Londres a racontées dans "L'Homme qui s'évada". Il était humain que le Préfet de police de Récife ne voulût pas des expulsés de Belem. Il leur paya cependant leur passage jusqu'à Bahia. On sait que le Brésil, pays très catholique, fut le principal refuge des congrégations religieuses françaises. A Bahia, notamment, on rencontre des moines comme à Paris des étrangers. Piote et Grondier s'adressèrent donc à un sympathique capucin, accueillant comme Jérôme Coignard. Le brave homme les hébergea quelques jours, leur remit quelques milreis et les engagea à aller plutôt à Rio-de-Janeiro. Mais ils en avaient assez d'être passagers de pont sur les bateaux côtiers brésiliens. Ils s'en furent moitié par chemin de fer, moitié par la route, travaillant ici, bivouaquant là, jusqu'à Rio-de-Janeiro. Toutes ces pérégrinations avaient duré des mois. Pendant ce temps, j'étais arrivé dans la capitale du Brésil, où j'attendais Albert Londres, pour rentrer en France.

Un matin que je me promenais dans le Jardin do Publico, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître Piote et Grondier, affalés sur un banc, hirsutes, minables, dépenaillés.

Ils furent vite restaurés, rasés, lavés, retapés. Mais je pus constater une fois de plus que la grande misère n'est pas bonne à beaucoup d'hommes. Les deux vieux amis s'en voulaient pour des vétilles. Trop de misères, sans doute. étaient entre eux. Ils se séparèrent. Piote réussit à intéresser un consul étranger à son rapatriement. Il est aujourd'hui en Russie. Mais Grondier s'en fut vers le Sud à la recherche d'un pays qui voulût bien de sa bonne volonté.

* * *

Tous les évadés n'ont pas une aussi triste odyssée. Balada, évadé de Cayenne, est établi entrepreneur de peinture à Manaos, capitale de l'Etat de l'Amazone. Il est quarterons. Il a délaissé la pince- très estimé sur la place, marié et père de famille de plusieurs jolis monseigneur pour le pinceau et se déclare heureux. Il n'oublie pas ses anciens compagnons de misère, leur procure du travail, les encourage de son exemple et de ses conseils. Il étonnerait ses anciens surveillants de bagne où il passait plutôt pour une forte tête.

Notons que son mérite est grand, car il a débuté dans une usine de "boracha", caoutchouc, amazonien comme homme de peine. Là, il maniait de lourdes caisses destinées à l'expédition, pour un salaire infime. Dans une période de chômage, il s'embaucha dans une maison d'expédition de " castanhas", amandes du pays, servant à divers usages, et récoltées dans la forêt amazonienne par des déportés brésiliens. Mais son énergie était plus forte que sa misère.

Il a percé en dépit de tout. Balata est aujourd'hui un citoyen brésilien honorable.

Son compagnon, Malavoine, eut une chance plus rapide. Il avait appris la cuisine auprès des femmes des surveillants où il était garçon de famille. A Belem, après avoir reçu l'hospitalité des Pères de Notre-Seigneur-Jésus-de-Nazareth, il trouva une place de chef cuisinier dans le premier hôtel de la ville. De suite, les clients affluèrent, attirés par la bonne cuisine française. Il gagnait l'équivalent de quatre mille francs par mois, sa nourriture et ses ristournes. Notons que les ristournes font partie du salaire d'un chef cuisinier et sont connues du patron de l'établissement. Des jalousies, cependant, tentèrent de le déposséder de son emploi. On l'accusa de venir de Cayenne. Le patron passa outre. Que lui importait Cayenne puisque ses clients étaient contents.

J'ai parlé des Pères de Nazareth. Ces religieux, pour la plupart Français, tiennent le meilleur établissement d'enseignement de l'Etat de Pàra. Les plus riches familles de Belem y envoient leurs enfants. La générosité des Pères est sans limite pour leurs compatriotes venant de Cayenne. Je suis à l'aise pour le dire, n'ayant jamais eu recours ni à eux, ni à personne. Ils ont tant soulagé de misères, essayé de relever tant de pauvres loques, tant patienté avec d'indécrottables mendiants, qu'ils ont droit à la reconnaissance des hommes ne s'embarrassant pas de sectarisme religieux.

Ils pratiquaient le droit d'asile. Pendant les arrestations des fugitifs de Cayenne, ils gardèrent chez eux plusieurs évadés, les employèrent à divers travaux et, finalement, répondirent d'eux au Préfet de police.

Leur patience? Ils ont gardé chez eux, pendant quatre ans, comme aide-jardinier, un indécrottable poivrot, évadé de Cayenne, qui n'avait même pas, depuis ce temps, renouvelé sa garde-robe. Cet homme pouvait cependant rentrer en France, ayant terminé sa peine et son temps de doublage. Mais il n'avait jamais d'argent. Les Pères le gardaient, comme une croix, craignant qu'il fasse mauvais usage de la liberté s'ils le mettaient dehors.

Un autre mendiant plus vil encore, c'était Orlandi. Il avait relevé les noms de quarante commerçants français établis à Belem. Il allait tirer leurs sonnettes à tour de rôle, excipait de son incapacité de travailler à cause du paludisme, entrait à l'hôpital, retournait tirer les sonnettes et gagnait ainsi trois fois plus qu'un ouvrier spécialisé. Cet homme, qui parlait haut au bagne, n'avait pas honte d'aller tous les jours, vers onze heures, chez les Pères, pour avoir une gamelle de soupe. Notons que la soupe s'accompagnait de viande, de légumes, de vin et de dessert. Tout de même, les Pères lui interdirent leur porte. Orlandi revenait quelques jours après, jouait au fiévreux, apitoyait et, finalement, gagnait encore un bon repas.

Disons à sa décharge que le travail est dur et peu payé à Belem pour un manoeuvre, surtout s'il est paresseux. Après avoir vécu du jeu au bagne et tiré au flanc dans des places de confiance pendant de longues années, il avait perdu le goût du labeur, en supposant qu'il l'ait jamais eu.

Ces loques font exception. J'ai vu de nombreux Arabes évadés revenir de la pose des voies ferrées aux environs de Belem. Ils étaient dans le même état physique lamentable que les forçats revenant de la route Cayenne-Kourou. Pendant des mois, ils avaient économisé sou par sou sur leur maigre salaire pour pouvoir payer le bateau jusqu'à Pernambuco ou Rio-de-Janeiro. La pauvre vie de ces pauvres hommes faisait pitié. Nul forçat en Guyane n'aurait accepté le travail exténuant que leur imposaient les chefs de chantier des voies ferrées. Au surplus, ils

étaient battus. Ils avaient des amendes pour des motifs futiles. Leur nourriture consistait en riz, haricots rouges et poissons salés. Les uns mouraient à la peine comme des chiens. D'autres revenaient comme ils pouvaient à Belem, entraient à l'hôpital de la Miséricorde. d'où ils sortaient, quand ils en sortaient, mal guéris et faméliques. Ceux-là auraient pu tirer les sonnettes; ils ne le faisaient pas, cependant. Ils s'embauchaient dans les usines de "borracha" ou de "castanhas", dans les scieries de "madeiras" (bois), ou encore acceptaient des besognes de chien pour des salaires de famine.

Les plus forts tenaient bon sur les voies ferrées. On les voyait revenir à Belem, fiers de leur endurance et heureux de pouvoir prendre le bateau pour Recife.

Quand les évadés arrivent dans les villes du Sud, Recife, Bahia, Rio-de-Janeiro, Saô-Paulo, Porto-Alegre, on fait beaucoup moins attention à eux. Ils se confondent parmi les populations cosmopolites de ces grandes villes. Ils ont appris peu ou prou la langue du pays, ont des vêtements sortables, savent s'orienter vers telle branche de commerce ou d'industrie de leur choix, et deviennent en un mot des hommes libres.

Car la liberté, après l'esclavage du bagne et les affres de l'évasion, demande un apprentissage. J'ai connu des évadés qui ne pouvaient plus s'y adapter. Ils regrettaient le bagne, la quiétude relative de leurs emplois de garçons de famille ou d'aides-comptables, et aussi, disons-le, quelque ami de coeur laissé là-bas.

Par contre, je n'ai pas connu ni entendu parler d'évadés ayant commis un acte illégal au Brésil.

Le contact des hommes libres leur est profitable. La crainte de retourner au bagne est salutaire. Dès qu'ils se sentent nombreux dans une ville, ils se dispersent ailleurs. Quelques-uns s'embarquent comme soutiers à bord des grands paquebots. Ils rentrent ainsi dans des pays fermés à l'émigration, comme les Etats-Unis d'Amérique.

* * *

Le Vénézuéla semble être la terre d'élection des évadés. Ce n'est pas un choix, c'est une nécessité. Les forçats de Saint-Laurent du Maroni et les relégués de Saint-Jean ne peuvent faire autrement que de s'évader vers ce pays, car le vent et les courants maritimes les poussent de ce côté. Ils ne peuvent risquer de longer toute la côte guyanaise française pour aller au Brésil. Cette direction est celle des évadés de Cayenne. Il est très rare que des forçats s'y rendent par leurs propres moyens. On a, en effet, le vent debout. Il faut donc être marin et tirer des bordées. Les entrepreneurs d'évasion de Cayenne, pêcheurs noirs le plus souvent, se chargent de les y conduire, moyennant une rémunération élevée.

En Guyane hollandaise, on a encore un pied au bagne. La Guyane anglaise n'est pas tolérée aux évadés. Reste donc le Vénézuéla. Les évadés y arrivent dans des canots de fortune, parfois en simple pirogue, plus souvent dans des esquifs dont la carcasse est faite de grosses lianes recouvertes d'une toile peinte, goudronnée, ou encore de chemises neuves et de treillis ayant encore leur apprêt. On n'arrêterait pas de conter les multiples évasions faites dans ces conditions précaires. Les évadés évitent d'aborder dans un village. Ils débarquent d'ordinaire sur une plage déserte, abandonnant leur embarcation et s'acheminent à l'aventure vers quelque pays habité.

La réussite de Bougrat pourrait faire croire qu'un évadé est forcément libre au Vénézuéla. Erreur. Il y a des évadés qui sont demeurés des années dans les "carcels" (prisons), par la seule volonté des alcades. D'autres, plus heureux, ont passé inaperçus et se sont de suite rendus utiles. C'est le cas de Pélissier, Marcheras, X.. dit Lamothe. Tous trois étaient infirmiers. Dans ce pays où il y a peu de médecins ils n'eurent pas de mal à donner leurs soins à des malades. Et les voilà consacrés docteurs. Au Vénézuéla, le Français jouit de la réputation de savoir tout faire. A Carupano, X.. dit Lamothe fait un accouchement difficile, qu'il réussit. Un voisin vient le chercher pour faire un cercueil à sa femme décédée la veille. Un autre lui demande de réparer sa machine à coudre. Celui-ci le sollicite pour soigner son cheval, cet autre pour guérir sa vache, ou sa chèvre, ou ses poules. X.. dit Lamothe essaie tout, réussit souvent. Il passe ainsi pour un prodige. "Sans doute, me confiait-il, j'ai eu quelques échecs, les médecins en ont aussi."

Louis Roubaud a raconté l'odyssée de Pélissier au Vénézuéla. Je n'y reviendrai pas. S'il n'avait pas tenté la fortune à l'île de Trinidad, il serait encore au Vénézuéla, au lieu de se morfondre à Cayenne, suspecté par l'A. P.

Franceschi, ancien séminariste défroqué, eut une veine rare dès



"J'ai trouvé un parfum qui proclame mon *Moi*"
dit LILLIAN ROTH

Pour garder le bel âge de dix-sept ans

De la poudre de riz ... aux belles teintes subtiles et élégantes. *La poudre de toilette* ...ce qu'il faut pour mettre la dernière touche au bain. *Le Compact* ... qui combine la douce naïveté du Seventeen à l'allure moderne. *Les Brillantines* ...tant sous forme solide que liquide; la solide ne contient point d'alcool et ne se dessèche pas. *Le Sachet* ... comme une bouffée de printemps pour parfumer le linge. *L'Eau de Toilette* ... ayant le parfum tout particulier de Seventeen. *La Poudre de Talc* ... fraiche, propre, odoriférante. *Le Parfum* ... l'esprit même de cet âge glorieux de jeunesse — Dix-sept ans — emprisonné dans le parfum.

"J'avais entendu parler de ces choses-là... des parfums qui répondaient à certains types... mais je ne l'avais jamais vraiment cru.

"Mais ce jour-là... quelle trouvaille!... J'ai découvert le parfum des dix-sept ans, de la jeunesse—le Seventeen. Juste une légère bouffée, venant d'un comptoir de parfumerie.

"Mais c'est mon MOI!... me suis-je dit. Car... et c'est la vérité... ce parfum m'a murmuré... "Je suis aussi jeune que vous... j'aime les aventures... les folies de jeunesse... je danse et je chante...

"Et bien, j'ai immédiatement adopté le Seventeen. Et maintenant nous sommes inséparables... et quand je suis gaie... je ne sais vraiment qui en est la cause... le Seventeen ou moi!"



Seventeen

1619F

La Hernie Ne Gâte Plus Mes Plaisirs



"Maintenant que je suis affranchi de ma hernie et que je ne porte plus de bandage, j'ai de nouveau plaisir à dancer — et combien d'autres choses puis-je faire à présent que je n'osais pas même tenter auparavant! Mon travail même est devenu un plaisir au lieu d'une tâche. En me voyant à présent, personne ne croirait que j'aie jamais été un estropié—une victime de la hernie."

Voilà ce que beaucoup de gens nous écrivent après s'être débarrassés de leur hernie au moyen des PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART. Des piles de certificats légalisés en attestent le succès obtenu sans interruption de travail.

Les PLAPAO-PADS sont destinés à aider la nature à fermer l'ouverture herniaire afin que la hernie ne puisse plus descendre. Ceci étant accompli, un support mécanique n'est alors plus nécessaire. Les PLAPAO-PADS adhèrent au corps sans courroies ni boucles ni ressorts. Faciles à appliquer, peu coûteux et commodes.

CONVAINQUEZ-VOUS en essayant le "PLAPAO". N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT, seulement le coupon ci-dessous pour essai gratis du facteur curatif "PLAPAO", le réjuvénateur des muscles.

Essai du Facteur "PLAPAO"
GRATIS! FAITES-VOUS!

—EXPEDIEZ CE COUPON AUJOURD'HUI—

Plapao Laboratories, Inc.,
2051 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Veuillez m'envoyer un essai GRATIS de Plapao et livre illustré sur la Hernie. Pas de déboursé pour ceci, ni maintenant ni plus tard.

Nom.....

Adresse.....



Cheveux lavés à la maison

Pour être sain, le cuir chevelu doit être propre. Evitez la chute des cheveux... employez le Nettoyeur de Cheveux et Cuir chevelu Seven Sutherland Sisters, fait d'ingrédients absolument purs. Enlève saleté et pellicules. S'affirme en plusieurs lavages successifs. Chez votre pharmacien, 50c, ou envoyez 10c pour échantillon.

SEVEN SUTHERLAND SISTERS
Dépt. 14, 193 Spadina Ave., Toronto.

FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dept. 191, Toronto 8, Ont.

Lisez "*Le Film*" 10 sous
EN VENTE PARTOUT

son arrivée au Vénézuéla. Traversant un gros bourg, il s'intéressa à des travaux que les gens faisaient sur la place. Ces gens mesuraient, mesuraient il ne savait quoi. Il interroge. On lui dit qu'ils ne trouvaient pas le milieu exact de la place pour ériger une fontaine. Franceschi se dit ingénieur, offre ses services qu'on accepte d'enthousiasme. L'air important, il trouve le milieu de la place, qui était tout de même pas mal de travers. Il dirige ensuite les travaux de la fontaine. Il n'en a jamais fait, mais que risque-t-il? Il réussit. Il devient populaire dans ce bourg où il a amené l'eau. Pour l'inauguration, on lui demande de dire quelques mots. Notre Corse parle de Napoléon de telle façon qu'il est porté en triomphe. Au Vénézuéla, Napoléon est aussi populaire que Bolivar. Franceschi le savait. Cela lui valut une bonne sinécure pendant quelques années.

Un autre, dont j'ai oublié le nom, avait tâté de la peinture aux îles du Salut. En arrivant au Vénézuéla, il se souvint qu'il avait peint pas mal de Napoléon. Il prend sa palette et pond des Napoléon à cheval, à pied, au bivouac, à Austerlitz, à Iéna, à Moscou, à l'île d'Elbe, à Waterloo, à Fontainebleau, à Sainte-Hélène. Il les vend comme des petits pains. Il réalise pas mal d'argent, achète une hacienda, puis des troupeaux, et enfin se marie. On dit qu'il est devenu bonapartiste. Croyons-le.

A côté de ces réussites éclatantes, il est de pauvres bougres qui triment d'arrache-pied dans les mines ou qui travaillent la terre, à moins qu'ils ne pêchent la perle à l'Ile Santa-Margarita. Ceux-là ne sont guère plus heureux qu'au bagne.

Guaz était de ces malheureux. En arrivant aux bouches de l'Orénoque, lui et ses compagnons vendirent leur canot pour avoir quelque argent, puis ils se dispersèrent. Guaz ayant la fièvre ne put aller plus loin. Un Vénézuélien l'embaucha pour couper du bois. Il le nourrissait de riz et de bananes et le payait si peu que Guaz se croyait encore une fois aux travaux forcés. Mais comment partir de là. Tout autour, la brousse, la savane inondée par les eaux du fleuve. Une seule route, l'Orénoque. L'employeur s'aperçoit que son forçat veut lui fausser compagnie. Il le surveille de près, armé comme un Vénézuélien. Il ne savait pas qu'un forçat décidé s'évade toujours de n'importe où. Une nuit d'orage comme il en fait là-bas, Guaz décroche le canot de son patron et remonte l'Orénoque jusqu'à Ciudad-Bolivar. Il se repose quelques jours chez un compatriote qui lui avance quelques francs pour acheter du sucre et faire des berlingots. Tous les forçats connaissent un peu la confiserie. C'est le premier métier de tous les évadés qui n'en ont pas. Voilà donc Guaz dans les rues de Bolivar, criant: "Sucre à Bibi, sucre à Bibi." Tous les gosses enlèvent ses berlingots et répètent le cri du Francès. Guaz gagne quelque argent. Il projette de se rendre à Caracas. Il travaille un peu partout dans les haciendas avec les péons (hommes de peine), dans les saladeros (fabriques de viandes de conserve), et, après des mois, arrive à la Guayra, port de Caracas. Il est à bout de forces, la fièvre le terrasse. Que faire au Vénézuéla ? Il pense à son beau-frère qui est en France. "Il m'accueillera peut-être?" pense-t-il. Guaz s'embauche à bord d'un paquebot et rentre en France par l'Italie. Il n'y reste pas longtemps. La police l'arrête et le renvoie en Guyane. Ici, un intermède de quelque dix ans passés en prévention, réclusion, îles du Salut, et Guaz reprend la mer, pour encore une fois le Vénézuéla. Je ne l'ai pas revu.

Il y a ainsi plusieurs centaines de Guaz qui roulent leur bosse à travers le Vénézuéla. Un consul de ce pays me disait dernièrement les efforts de la plupart de ces évadés pour se refaire une vie. Peu y parviennent. Ils ont du plomb dans l'aile. On les voit dans les mines de cuivre où les employeurs, en fait de papiers, ne demandent que des bras solides et une santé robuste. Les émanations du minerai les empoisonnent peu à peu. Ils s'en vont ailleurs, dans les plantations de cannes à sucre, de caféiers, de cacaoyers, de bananiers, où on leur donne un misérable salaire.

Les plus veinards trouvent à s'employer dans les grandes compagnies américaines. Avec leur sens pratique de mettre "the right man in the right place", les Américains dénichent parfois quelques valeurs parmi les évadés. Ceux-là sont alors sauvés de la misère, et perceront, peut-être, jusqu'à une situation enviable.

* * *

Les plus intelligents des évadés s'attardent le moins possible au Vénézuéla. Les îles parfumées des Antilles les attirent de toutes leurs séductions. Ils éviteront la Trinidad où les Anglais les renvoient à Cayenne, et la Martinique et la Guadeloupe naturellement. Il leur reste le choix entre la Jamaïque, Porto-Rico, Saint-Domingue et Haïti, enfin Cuba et la Havane enchanteresse.

Mon vieil ami Oldjohn avait bifurqué de la Guayra sur Porto-Rico. Oldjohn est un peintre de Paris. Il ne s'attarde pas au bagne. Le temps d'y brosser quelques beaux sites guyanais, de les vendre au prix fort, et en route pour le Vénézuéla. A son arrivée au bagne, il pesait cent cinq kilos. Le régime de la Pénitentiaire lui en avait laissé soixante-dix. Rien ne pouvait le rassasier. Il partit de Kourou avec le canot du passeur. Ce canot est enlevé plusieurs fois par an par des évadés. L'A. P. le rembourse à la commune et tout est dit. Arrivé dans l'Orénoque, Oldjohn et ses compagnons échangèrent leur canot à un Indien moyennant un peu d'argent et leur passage jusqu'auprès de la Guayra, y compris les vivres. L'Indien acheta un tonneau de poissons salés et des bananes. Tout en voguant vers la Guayra, les évadés mangeaient. Oldjohn n'arrêtait pas de manger. Le tonneau fut bientôt vide. Le fond de bois était pourri par le poisson et le sel. Oldjohn le mangea. C'est une histoire qu'on raconte encore à Cayenne. Elle est vraie comme la faim.

Les champs de cannes à sucre et les mines de cuivre n'étaient pas le fait de notre peintre gastronome. La palette colorée des Antilles le faisait loucher. Pour payer son portrait, un patron de goélette, à la fois marin, pirate, contrebandier et commerçant, le prit à son bord jusqu'à Porto-Rico. En narrant ce voyage, Oldjohn a encore le frisson. La mer des Caraïbes est souvent démontée. Ils furent pris dans une tornade, firent naufrage, se raccrochèrent au canot de sauvetage et après des jours affreux et des nuits pires encore accostèrent Porto-Rico. De suite Oldjohn se mit au travail. Un architecte français l'embaucha comme chef de chantier. Il était à son affaire, gagnait de l'argent, reprenait peu à peu son poids.

Des mois passèrent. Une collection de tableaux garnissait peu à peu son petit appartement. La pipe aux dents, Oldjohn brossait, en rêvant aux douceurs de la vie antillaise. Un gracieux modèle posait pour lui et, au crépuscule, lui faisait oublier les honteuses priapées des cases du bagne. Mais... un ancien bagnard vint à passer par là. Il reconnut Oldjohn qui le secourut. Au bout de quinze jours Oldjohn renvoya le drôle qui ne voulait pas travailler. Ce fut son

malheur. Dénoncé comme fugitif de Cayenne, on l'arrêta. Le consul de France demanda son extradition. Et voilà Oldjohn au bagne américain, en attendant son départ pour la Guyane. Il put y faire d'amères comparaisons sur l'application de la même peine dans les deux pays.

A Porto-Rico, les convicts n'ont pas intérêt à s'évader. Ils choisissent eux-mêmes leur travail. Le produit de ce travail leur est laissé. Des réductions de peine périodiques diminuent la longueur du châtiment à ceux qui le méritent. Il n'y a pas de délateurs, pas d'homo-sexualité, pas de batailles. Très peu de surveillants, mais une surveillance réelle, intelligente, éducative. Les hommes de couleur sont à part des blancs. Entre les heures de travail, des récréations, des jeux, du sport. L'école est obligatoire pour tous. La nourriture est saine, variée, abondante. Les corvées sont faites par les punis. Ce sont les seules punitions. Pas de pain sec, pas de cellules ni de cachots. Il n'y a pas toujours des punis pour les corvées. On demande alors des volontaires qui sont payés.

Les hommes de chaque dortoir élisent un chef de chambrée. Il s'occupe de l'hygiène, de l'ordre, marque des points aux hommes de bonne volonté et l'administration en tient compte.

Le contact avec le dehors n'est pas supprimé. Il y a des visites journalières, des journaux, des revues et les derniers livres parus.

Les très rares évadés repris sont habillés de deux couleurs et condamnés à quelques mois de corvée obligatoire. Nous sommes loin des rigueurs inutiles du bagne français. Le gouverneur visite le bagne. Un convict lui montre son travail; un chapeau de panama si fin qu'il tient dans un boîtier de montre. Le gouverneur le propose pour une grâce avec le motif: un artisan aussi habile n'est plus à sa place au bagne, mais dans la société où il pourra contribuer, par son art, à la richesse du pays. Un peintre a décoré une église. Proposé pour une grâce avec un motif analogue. L'étonnant, pour un Français, c'est que le gouvernement américain tient compte des avis de ses fonctionnaires.

L'amendement est réel au bagne de Porto-Rico, dans la plus grande proportion possible, si l'on tient compte qu'on a affaire avec les plus rebelles d'entre les hommes.

Oldjohn revint au bagne. Il termina sa peine aux îles du Salut. Il est maintenant rentré en France, où, comme Candide il cultive son jardin.

CHAPITRE XII

CEUX QUI REVIENNENT EN FRANCE

Ceux qui reviennent légalement n'ont plus qu'un souci : vivre en paix. Je viens d'en dresser la liste. Je me suis arrêté au quinzième nom et il y en a d'autres encore.

Après vingt-six ans de bagne, Barrabas est à Paris. J'ai vu son patron, qu'Albert Londres connut à Salonique pendant la guerre : "Barrabas est un homme étonnant, m'a-t-il dit. Je l'ai pris comme chef d'atelier. Il a supprimé la moitié de mes frais généraux. C'est un chercheur, un inventeur. Il dirige un atelier de trente femmes avec un tact rare. Mes anciens chefs d'atelier n'en pouvaient rien faire. Avec lui, elles travaillent en chantant et gagnent davantage. S'il partait, je perdrais un précieux collaborateur."

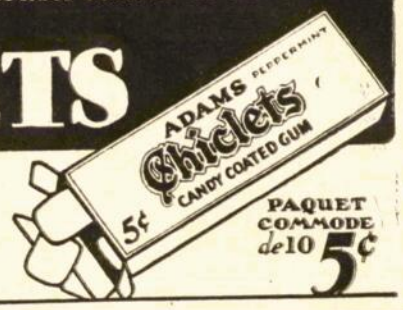
Oldjohn est en France. La peinture étant encombrée il fait du commerce. Il a sa petite Renault comme tout le monde, et partage ses loisirs entre sa jeune femme, ses pinceaux et sa pipe. C'est un homme heureux.

Courbier est à Bordeaux. Henri Danjou a raconté en son temps le sauvetage qu'il fit lors du naufrage de la *Malfada* au large du Brésil. Courbier rentrait en France à bord du *Mosella*, qui fut le premier à porter secours au paquebot italien en perdition. Dans le désarroi du naufrage et malgré l'exceptionnel dévouement des sauveteurs, on remarquait cependant un étonnant nageur qui n'en finissait plus de sauver des naufragés. Après les opérations du sauvetage, le commandant le fit mander. Il n'était pas sur la liste des passagers. Il avoua s'être embarqué clandestinement. C'était Courbier. Libéré après cinq ans de bagne, il avait gagné le Brésil. Mais Bordeaux, son fameux vin et sa famille l'attiraient. Il se cacha à bord du *Mosella* en rade de Rio-de-Janeiro. On sait le reste.

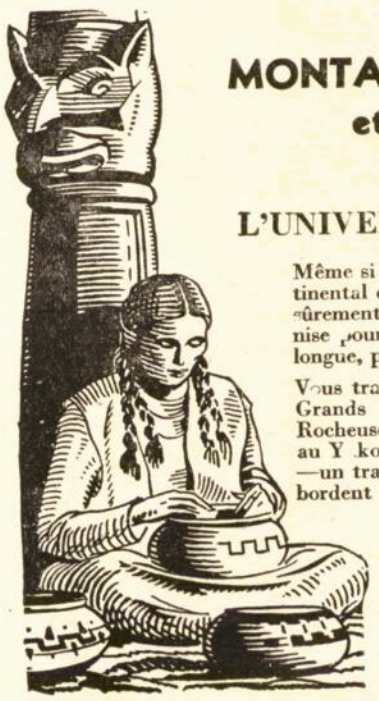
* * *

Sur les grands boulevards de Paris, on voit un homme vendant des brochures de psychologie sociale. C'est Mesclon, l'ancien forçat, qui vend pour quelque sous du bonheur aux passants. Si vous avez peur d'être convaincu, passez sur l'autre trottoir. Car si, curieux des théories de Mesclon, vous l'écoutez quelques instants, vous ne pourrez plus vous en aller. Il vous aura convaincu. Comme il a convincu

Doublement-fraîche:
parce que recouverte d'une double couche de sucre candi
CHICLETS



La gomme à la menthe poivrée préféré de Québec
C1-F-50



Aux MONTAGNES ROCHEUSES et en ALASKA
avec
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Même si vous avez déjà fait le voyage transcontinental de l'Université de Montréal, vous serez sûrement intéressé par la randonnée qu'on organise pour cet été—elle sera plus complète, plus longue, plus pittoresque que l'ancienne.

Vous traverserez l'immensité des Prairies et les Grands Lacs—vous franchirez les altières Rocheuses—vous remonterez jusqu'en Alaska et au Yukon par le merveilleux "passage intérieur" —un trajet de 1,000 milles à travers les îles qui bordent la côte.

Départ de Montréal le 8 juillet.

Direction personnelle de
M. AUGUSTIN FRIGON,
directeur de l'Ecole Polytechnique de Montréal (affiliée à l'Université de Montréal).

$425
tous frais compris.

Renseignements supplémentaires, imprimés descriptifs, &c., sur demande à M. Augustin Frigon, 1430 rue St-Denis; à l'Université de Montréal, 1265 rue St-Denis, Montréal, ou aux agents du Pacifique Canadien.

CONVOI, BATEAUX, HÔTELS du
PACIFIQUE CANADIEN 340F

DELLY

Dans
La Revue Populaire
de
juillet

1o. Un grand roman d'amour de DELLY, réservé uniquement à *La Revue Populaire* et introuvable nulle part ailleurs: —
Ma robe couleur du temps

2o. Un second roman d'amour complet par Arthur Dourliac : —
FRIVOLETTE

3o. La première partie d'un livre sensationnel sur la Russie actuelle et le régime bolcheviste.

50 Photos **25 Articles**
Toujours au même prix – 15 sous

L'ALASKA

et en route . . .

BANFF

LAC LOUISE

avec la

7ième Excursion Transcontinentale de l'Université de Montréal

L'excursion de vacances idéale. Vous traverserez dans un luxueux convoi le Nord ontarien et les vastes Prairies de l'Ouest—puis les majestueuses Montagnes Rocheuses jusqu'à Vancouver. Un bateau princier vous conduira ensuite en Alaska, au mystérieux *"pays du soleil de minuit"*—avec ses glaciers éternels, ses fiords pittoresques, ses totems étranges. Confort parfait et compagnons agréables. Visites de *Banff, Lac Louise, Lac Emeraude* et la *Vallée Yoho* dans les Rocheuses.

$425

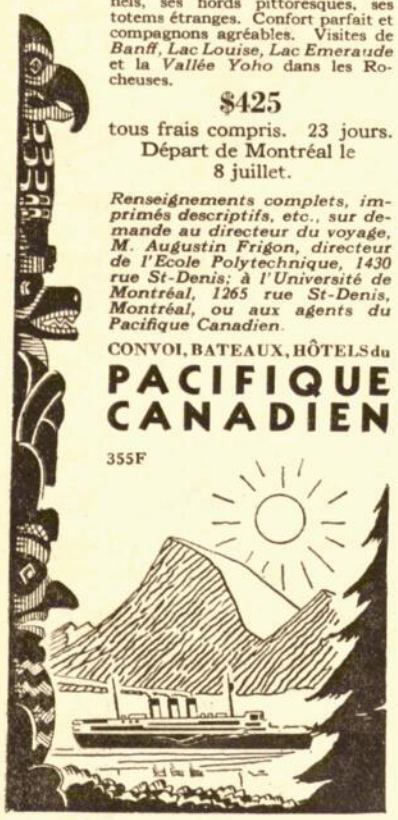
tous frais compris. 23 jours. Départ de Montréal le 8 juillet.

Renseignements complets, imprimés descriptifs, etc., sur demande au directeur du voyage, M. Augustin Frigon, directeur de l'Ecole Polytechnique, 1430 rue St-Denis; à l'Université de Montréal, 1265 rue St-Denis, Montréal, ou aux agents du Pacifique Canadien.

CONVOI, BATEAUX, HÔTELS du

PACIFIQUE CANADIEN

355F



COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées *Le Film*, 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom _____

Ville _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis. $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion

Montréal, - - Canada

de grands industriels, des écrivains et nombre de personnes sensées.

* * *

"Je cherche un homme de confiance connaissant la comptabilité, disait un directeur d'affaires à Louis Roubaud.

—J'ai votre homme, répondit l'écrivain. Il a fait dix ans de bagne, mais je réponds entièrement de lui.

—Vous vous moquez, Roubaud.

—Je suis très sérieux. Au fait, essayez-le.

C'est ainsi que Froment entra dans sa place où, depuis longtemps il a gagné la confiance de tous.

* * *

Guitare est maçon, bon maçon. A Cayenne, on l'appelait ainsi, du nom de l'instrument qu'il jouait dans un jazz après ses heures de travail. Il a fait vingt-trois ans de bagne, les trois quarts attrapés là-bas à la suite d'évasions malheureuses. Il a connu les terribles chantiers de l'Orapu et de Charvein. Le gouverneur le fit gracier. Malgré tant de misères, cet homme n'est pas aigri. C'est un simple travailleur, un bon maçon de Paris.

* * *

Je téléphone à Guiraud, secrétaire de la Bourse du Travail du Château-d'Eau: "Allo, as-tu un emploi quelconque pour un homme libéré de là-bas?

—Peut-être, envoie-le-moi."

Guiraud a fait son service militaire en Guyane. Il connaît les baganrds. Le lendemain, je revois mon libéré. Guiraud lui a trouvé un emploi. M ., le libéré, exulte. Il y a un an de cela. Il est toujours dans la même place.

* * *

Je pourrais les citer tous. Leurs cas sont analogues. Ils rentrent après des années de bagne et reprennent leur vie où ils l'avaient laissée. Ils ne sont pas différents des autres hommes. Ils travaillent. Bougrand redresse des tôles dans une usine. Théo vend des chaussures sur les marchés. Pomme à Pain, sert des bocks. Richeton est infirmier. Challes tient un garage. Lebecque laboure les champs de la Beauce. Papelon est gérant d'épicerie. Vial tisse les soieries. Bellon, l'innocent de Marseille, coupe les cheveux des dames. Monti est inspecteur d'assurances.

Ce sont des faits. Ils semblent prouver que la majeure partie des libérés pourrait rentrer en France sans dommage pour personne. Encombre-t-on les hôpitaux des anciens malades guéris? A l'hôpital, ils risqueraient beaucoup plus de rechuter qu'au grand air du dehors. Ainsi des condamnés. Quand on a vu l'ardeur de la plupart des évadés à l'étranger pour se refaire une vie, on peut penser qu'en France, ils seraient au moins aussi sérieux. Dans l'intérêt de tout le monde, une large sélection pourrait être faite dès maintenant, sans attendre pour cela de réviser les statuts pénitenciers. C'est l'opinion de tous les anciens gouverneurs et administrateurs de la Guyane. C'est l'opinion de tous les écrivains qui ont étudié le bagne.

Le commandant Michel, qui a près de trente années d'administration pénitentiaire, me disait dernièrement au sujet de Barrabas : "J'avoue m'être trompé à son sujet. A le voir toujours en conflit avec l'A. P., je n'aurais jamais cru qu'il aurait une conduite aussi digne dans la vie libre. *Il y en a là-bas des quantités dans son cas.* Il faudrait les aider à sortir de cet enfer. Les règlements du bagne devraient être appliqués, non pas à la lettre, mais dans un esprit très large d'équité et d'humanité. Jusqu'à présent, rien n'encourage les forçats à se bien conduire. Quand ils voient le sort des libérés, leur dernier espoir légal disparaît. Alors, comme résultat, c'est l'horrible chose actuelle."

Le bagne, c'est l'envers de la vie. Les pas-de-chance, les gosses abandonés, les mal doués par la nature, les victimes de leur psychologie morbide, les détraqués y coudoient les crapules finies. Tous ces gens vivent pêle-mêle, enfermés des nuits entières et durant des années dans les mêmes cases. A ce régime, un saint homme deviendrait enragé. Qu'on ne s'étonne pas alors des assassinats, des priapées, des délations ou des révoltes des forçats. Qu'on s'étonne plutôt que de telles institutions subsistent encore à notre époque. Qu'on s'étonne aussi, avec Albert Londres, Louis Roubaud, Georges Le Fèvre, le gouverneur Chanel et le commandant Michel, que des hommes ayant passé vingt ans et plus dans ce pandémonium puissent reprendre leur place dans la vie comme si rien ne s'était passé auparavant.

Car les forçats, eux aussi, sont des hommes.

CHAPITRE XIII

TYPE DE FORCATS

Comme dans toutes les foules, on remarque des traits communs entre les forçats. Au bagne, les traits communs sont d'autant plus accusés que le milieu est plus rigoureusement fermé aux influences de l'extérieur.

Sans le vouloir, sans le savoir même, par la seule force de l'ambiance déprimante et morbide du bagne, le forçat ordinaire s'adapte au milieu sans réagir et devient peu à peu semblable à ses voisins. J'entends par forçat ordinaire, celui qui est pauvrement doué par la nature du côté du caractère, et dont les penchants malsains n'ont pas été atténués et détournés par la discipline d'une éducation première. C'est la majorité.

Il reste cependant une forte minorité de condamnés, lesquels mieux doués, réagissent, gardent leur personnalité et s'améliorent au contact de tant de misères.

C'est une erreur profonde, quoique très répandue, de croire qu'un bagnard est forcément perdu à tous égards du seul fait d'être au bagne. Nous verrons qu'il n'en est rien.

Une administration intelligente, *up to date*, pourrait rendre à la société la moitié des forçats, guéris d'eux-mêmes, en faire d'utiles travailleurs, au lieu de les laisser sombrer en déchéances. Cette question de l'amendement des condamnés a été longtemps négligée. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

A qui revient de Guyane, on pose de multiples questions. Comment, par quelles voies tant d'hommes échouent-ils jusqu'au bagne ? Méritent-ils qu'on s'intéresse à leur sort? A-t-on des chances d'en sauver quelques-uns? Y en a-t-il qui ne sont pas à leur place, ou qui n'y sont plus ? Sont-ils tellement différents les uns des autres?

Répondons par des exemples, puisés dans chaque catégorie de condamnés: encore que le terme catégorie soit bien prétentieux quand il s'agit des hommes. Essayons.

* * *

Voyons d'abord les " pas de chance ", les gosses de pauvres, les abandonnés. Ceux-là leurs parents devraient être au bagne à leur place.

C'est en parlant d'eux que Louis Roubaud, dans les " Enfants de Caïn", nous émeut d'une angoisse profonde. Visitant Eysses colonie pénitentiaire d'enfants, Roubaud demande au Directeur:

—Qu'a fait celui-là?

—Il s'est évadé de la colonie pénitentiaire de Belle-Isle.

—Mais avant Belle-Isle?

—C'est un pupille de l'Assistance Publique. On l'avait placé chez des cultivateurs, il ne s'est pas entendu avec eux. Il a mauvais caractère.

—Et avant l'Assistance Publique ?

Il a été trouvé dans une rue de Paris, à l'âge de deux ans, par un agent qui l'a conduit au poste.

Telle est son origine.... et son délit.

Voici un cas analogue:

Le forçat Bibi-la-Grillade a quarante ans d'âge, trente ans de prison et de bagne. Il ne sait pas ce qu'est l'amour d'une femme. Il ne se rappelle même pas sa mère.

Il est né à Belleville. Son père ne l'aimait pas. En guise de nourriture il le rossait. Le gosse se sauvait dans la rue. Il y retrouvait d'autres gavroches. Ensemble, ils chapardaient aux devantures des épiciers, car ils avaient faim. Un jour, à la foire aux jambons, un agent le surprit en train de voler un des innombrables jambons d'un étalage. Il avait onze ans. Son père, heureux de s'en débarrasser, le fit mettre en maison de correction. Il y apprit tous les vices et pas de métier. De là, à vingt ans, on l'envoya au bataillon disciplinaire en Afrique. Mauvaise tête, il y était souvent puni. Il jeta un jour sa gamelle à la tête d'un sergent. Le conseil de guerre l'envoya aux Travaux forcés à perpétuité.

* * *

X... dit Lamothe. Ses amis l'appelaient Hixe. Il n'avait jamais voulu dire son vrai nom à personne, ni à la police, ni aux magistrats, ni à l'A. P.

Une des histoires les plus troublantes du bagne qui en compte tant. Fils adultérin d'une châtelaine de la Gironde, il fut placé de suite en nourrice. Aussi loin que Hixe se rappelle il se voit parmi les romanichels roulant une vie libre et sans soucis sur les routes de France. Une belle fille qui lui servait de mère lui apprit à lire, à dire la bonne aventure, à pêcher les poules et les canards autour des villages. L'enfant grandissait. Le frère de la belle fille lui apprit à voler les chevaux. Il y réussit si bien qu'il éclipsa les plus habiles. C'était maintenant un beau gas de vingt ans, bâti en hercule, et les femmes le regardaient. Mais lui n'avait d'yeux que pour une gitane de son âge, élevée avec lui dans la même roulotte. Il lui dit son amour. Les romanichels s'opposèrent à leur union. Il comprit pourquoi, le jour où le chef lui expliqua que les enfants de la tribu ne se mariaient qu'entre eux. Le chef lui dit son origine. Hixe pleura de n'être pas de la tribu et aussi de l'abandon de sa mère. Mais le chef garda son secret sur la façon dont il était venu dans la tribu. Toutefois il voulut bien lui dire le peu qu'il savait de sa mère et lui remit un médaillon que l'enfant portait sur lui. Hixe chercha sa mère longtemps et la trouva. Trouver un prétexte pour entrer dans un château est un jeu pour un romanichel. Il parvint jusqu'à sa mère qui, après ses explications, ne douta pas qu'il était son fils. Devant un tel mâle, si sûr de lui, si franc, elle osa tout avouer. La faute, le silence des siens et leur complicité pour cacher au mari cette honte de famille. Elle ne savait pas comment l'enfant était parti de chez sa nourrice, s'il avait été volé ou vendu. Elle pleurait en demandant pardon à son enfant. Lui, le délaissé, promit de garder son secret. Il refusa l'argent que sa mère voulait lui donner et s'en fut, plein de pitié pour elle.

La tribu le revit avec joie. Son histoire bouleversa les romanichels, qui décidèrent de le considérer comme un des leurs. Hixe s'unit à sa gitane qui lui donna deux enfants. Maintenant, les chevaux ne rapportaient pas assez. Il vola.

En France, les voleurs sont pris un jour ou l'autre, même les romanichels. Hixe fut pris. Son mutisme obstiné sur son état civil ne plaidait pas en sa faveur. On le condamna à sept ans de travaux forcés. Son avocat l'avait supplié de lui dire le nom de sa mère, qui pourrait jouer de son influence sur le coeur des juges. Farouchement, Hixe refusa.

A Saint-Laurent-du-Maroni, il ne resta que quelques mois. Au Vénézuéla, il n'avait plus de nouvelles de ses enfants. Il rentre en France, revoit ses enfants, sa gitane, sa mère. La police le reprend. Retour au bagne. Iles du Salut. Sa force, son courage, sa droiture en imposent aux fiers-à-bras.

Il estime particulièrement Tanet, Oldjohn et Barrabas. A tous les courriers, il me demande de lire les lettres de ma mère : "Avoir une mère", soupire-t-il. Libéré du bagne, mais astreint à la résidence, il prend un chaland de l'A. P., racole une vingtaine de forçats et les emmène au Vénézuéla. On ne revit jamais X... dit Lamothe, devenu forçat parce qu'il naquit de l'adultère.

* * *

Voici deux cas de victimes d'infirmité déterminant leurs actes criminels:

Mouny ou Mourry, je ne me souviens plus exactement de son nom, car on l'appelait "Gueule cassée". La première fois que je le vis j'eus un frisson d'épouvante, et je ne sais pourquoi, je pensai à "Bartek le Vainqueur", du romancier polonais Sienkiewicz. Sa figure torturée faisait peine à voir. Et de le voir là, en forçat, parmi les forçats, on avait honte pour les profiteurs de la guerre.

Il ne voulait pas dire pourquoi on l'avait condamné à cinq ans de travaux forcés. Il paraissait fantasque, inconstant, prime-sautier, joyeux à l'extrême ou triste à l'excès, tour à tour loquace ou renfermé.

Pitoyable, le gouverneur le prit à son service comme mécanicien à Cayenne. Un jour il prit l'auto du gouverneur et partit se promener sur la route de Rémire. Une embardée le jeta dans un fossé. Affolé, il se cacha. Des gendarmes passant sur la route il s'enfuit dans la brousse à leur approche. Le pauvre diable fut vite repris. On le mit en cellule. Il perdit sa place chez le gouverneur. On l'inculpa d'évasion. Je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis. S'il est encore au bagne, et quoi qu'il ait fait pour y être, pour le beau renom de la France, par pitié, qu'on le ramène en France, qu'on le soigne s'il est dangereux; mais pas au bagne, pas lui, pas une gueule cassée!

Un homme ainsi mutilé de la face ne peut pas être responsable.

* * *

Le forçat Baudrat est un tailleur habile. Parfois il est très sage, bon compagnon, aimable même. Ses mœurs sont irréprochables. Mais il a des moments de colère terrible, de fureur frisant la folie. C'est quand la balle qu'il a dans la tête et qu'on n'a pas pu lui extraire, touche le cervelet. C'est cette balle la responsable et non pas lui. C'est cette balle qui fut cause de son crime, à Dijon, il y a quinze ans. Il m'a montré un volumineux dossier de lettres envoyées à tous les parquets, à toutes les autorités, à tous les hommes en vue. Je n'ai jamais pu démêler pourquoi il est au bagne, bien qu'il me l'ait dit cent fois, mais avec un tel souci de détails, et une telle extravagance dans l'expression que je n'y ai jamais vu clair. Il fut parfois interné à l'île des fous de l'île Saint-Joseph. Il protestait, écrivait, discourait, se fâchait: on l'internait, disait-il, pour l'empêcher de se défendre. Mais il cracherait à la figure d'un Major ou d'un surveillant, on le ferait passer devant le Tribunal maritime spécial, et là, il dirait comment il fut condamné au bagne et tout ce qu'il y a souffert. Pauvre Baudrat! un homme avec une balle près du cervelet, est-il à



Raccommodez-le avec du

CIMENT DE MENAGE

DUCO

LA PLUS FORTE de toutes les colles. Cimente définitivement toute cassure... Très recommandé pour le verre et la porcelaine parce qu'il est incolore.

Chez les Quincailliers et les Pharmaciens

Fabriqué au Canada

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED

LE BOIS PLASTIQUE DUCO

Remplit Toute Cavité de Bois Solide

F-W-C-SF

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: 1 an, $1.75; 6 mois, 90c) d'abonnement à la *Revue Populaire.*

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion,
Montréal, Can.

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an. $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi.*

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & Cie,
975, rue de Bullion
Montréal, - - Canada.



Coussins faciles à faire avec
PRISCILLA

Avec les Galons Pliés en Biais Priscilla, rien de plus facile que de garnir ou border les coussins. Peuvent être cousus rapidement et facilement sur tous bords irréguliers, sans faux plis... épargnant temps, travail et argent et produisant très beaux effets.

Fleurs, boucles de fantaisie et ornements variés se font aussi avec les Galons Priscilla, soie ou rayon, s'obtenant à pli simple et double en 30 nuances *garanties lavables*, ainsi qu'en attrayantes combinaisons de deux teintes linon.

Coûtent peu. . . en vente partout.

SIX CARTES DE MODES GRATIS *illustrant modes nouvelles pour confection et garniture de robes, vêtements d'enfants, coussins, tabliers, lingerie et travaux variés. Mentionnez celle désirée et envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt.* E

The Kay Manufacturing Co.
Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

Priscilla
BIAS FOLD TAPE
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE

NOTRE PROCHAIN
. . . NUMÉRO . . .

Comment La Revue Populaire embellit en vieillissant . . .

De toutes les revues canadiennes mensuelles, *La Revue Populaire* est la plus ancienne et, ce qui peut paraître contradictoire, la plus attrayante, la plus vivante et la plus jeune d'allure...

Depuis trois ans surtout, nous n'avons cessé de l'améliorer, de l'embellir de toutes les manières, par la qualité du texte et de la présentation.

La Revue Populaire est maintenant imprimée entièrement sur papier glacé, dans le format le plus demandé. Elle fut la première à utiliser les plus beaux caractères d'imprimerie. Ses photographies sont choisies et reproduites avec le plus grand soin. Ses romans, presque tous inédits, sont particulièrement célèbres. Dans notre prochain numéro, nous donnerons un roman d'amour réservé par Delly à notre clientèle. C'est l'événement de l'année!

ECRIVEZ-NOUS! Lecteurs et lectrices, ne vous gênez aucunement pour communiquer au Directeur de *La Revue Populaire* vos impressions sur chacun des numéros que vous lisez, pour lui faire des suggestions au besoin, pour lui dire en un mot tout le bien, ou tout le mal, que vous pensez de *votre* revue!!

sa place au bagne? Peut-il être responsable?

* * *

Le cas Roussenq est un cas typique des condamnations exagérées. Etant en prison militaire, Roussenq, pour protester contre son emprisonnement, mit le feu à sa paillasse. Sa cellule était de pierre. Le feu ne pouvait se propager. Le conseil de guerre le condamnt à *vingt ans de travaux forcés pour tentative d'incendie volontaire dans les locaux appartenant à l'armée.*

Roussenq est le type du condamné protestataire. Cela lui valut de nombreuses années de cachot noir. A tel point que l'A. P. ne voulut plus le punir. Roussenq protestait toujours, car, dégoûté des hommes et de lui-même, il ne se plaisait que dans la triste solitude des cachots.

Roussenq n'est pas un criminel ni un meurtrier, ni un voleur. C'est un exalté, incapable de faire du mal à personne. Il a payé bien cher sa paillasse.

Après vingt ans de bagne, il est encore astreint à la résidence perpétuelle en Guyane. N'a-t-il pas trop payé?

* * *

Motto, dévoyé par certaines lectures.

Mon besoin d'amitié me poussait souvent à m'asseoir près de lui, sur le dur bat-flanc. J'aimais le fin langage de cet homme, érudit, plutôt taciturne, restant farouchement seul parmi la foule de la case. Sans l'avouer, il regrettait sa vie gâchée, qu'il me livrait par fragments.

Au lycée, Motto délaissait volontiers ses versions latines pour la lecture des philosophes prohibés. Schopenhauer le dégoûta des hommes. Nietzsche l'enivra, Stirner l'enorgueillit et le poussa vers la révolte. L'étude lui apparut fastidieuse et tout travail salarié une besogne d'esclave. Il était féru de son *moi*. A vingt ans, son rêve orgueilleux d'indépendance fit de l'étudiant un voleur.

—Je ne savais pas encore, confessait-il, que le vol rend plus esclave que le travail et rapporte moins. Je ne l'ai su qu'au bagne...

Il fut effondré de ce qu'il vit là. Son orgueil fondit devant tant de misères, tant de déchéances. Il se réfugia dans le travail, dans le plus humble, le plus silencieux, et aussi le plus sain, le travail de la terre. Son jardin était le mieux tenu.

Un soir, il me confia: "J'aurais pu ne pas y venir, je m'étais ressaisi. Ecoute: je voyageais par mer, de Gênes à Naples. J'avais dérobé un portefeuille dans la malle d'une cabine voisine. Revenu dans ma cabine, j'inventoriai banque, il y avait des lettres. Elle portefeuille. Avec les billets de les m'apprirent que le volé était un fils modèle à qui sa mère écrivait longuement pour le remercier d'assister ses vieux jours. Pris de honte, je résolus de restituer. Ce n'était pas facile, les allées et venues étant fréquentes sur un bateau. En rouvrant la cabine, j'avais une peur atroce d'être pris en flagrant délit. J'ouvris la malle, y posai le portefeuille, refermai la malle, puis la porte de la cabine. Sur le pont je respirai longuement enivré de joie intense.

"Je restai six mois honnête.... Et puis, ce fut le bagne, quoi..."

En écoutant Motto, je pensais à d'autres jeunes gens pareils ou pires, saoulés de lectures nébuleuses ou assassines, et qui ne vinrent pas même au bagne, eux. Car la Veuve, un matin de pâle aurore, les décapita.

* * *

Marchéras, né place Maubert, à Paris. A dix-huit ans, il est au bagne. Là, à part le manque de liberté, il est chez lui.

A Saint-Laurent-du-Maroni, les teneurs de jeu ne veulent pas admettre ce gamin parmi eux. Marcheras écarte les joueurs, prend la cagnotte, et, le couteau en main, lance le cri de guerre corse: "Garde-toi, je me garde."

Une vraie bataille rangée s'ensuivit. La cagnotte resta à Marcheras.

Une autre fois, Marcheras prend la cagnotte au jeu des Arabes et seul contre trente, les met en fuite.

Il devient le chef incontesté des Parisiens.

Il s'évade: Vénézuéla, Colombie, Bolivie, Pérou, Amérique Centrale, Mexique, on le voit partout, dans les placers, dans les palaces, dans les bouges, toujours accompagné de quelque aventurière.

Au Mexique, pris dans un *pronunciamento* (révolution), on l'engage de force dans un parti. Il se bat et devient colonel. Il est fait prisonnier par le parti adverse. Un matin, il est attaché au poteau, prêt à être fusillé. Déjà quelques-uns de ses compagnons sont exécutés. Soudain, ses partisans surgissent et le délivrent. Mais il en a assez de ces guerillas, à quoi il ne comprend rien. Il passe en U. S. A. par le Texas. On le voit à Chicago, à New-York, puis à Paris. La police le reprend.

Eternelle histoire des réintégrés, réclusion, îles du Salut. Renvoyé à Saint-Laurent, il s'évade encore deux fois, est repris et finalement interné aux îles du Salut. Il y reste quinze ans. Il a du plomb dans l'aile. Il ne joue plus, ne se bat plus, lit énormément. Il devient infirmier-panseur.

Dans cet emploi, des qualités solides le font remarquer. Les majors l'ont en particulière estime et aussi les malades. On lui confie des sommes importantes et aussi des secrets. Il ne trahit jamais. C'est un homme. Il a conservé le point d'honneur des hors la loi de sa génération. Les jeunes lui font pitié, qui se vendent comme des filles, et se délatent mutuellement.

Il est resté gavroche malgré l'âge. La joie de la case, c'est de l'entendre se chamailler avec Laplanchette en javanais. Car ils ont tous deux pris part, dans leur enfance, aux guerres entre gosses. L'un vante la supériorité des Grandes-Carrières, et l'autre de Saint-Ouen. Une tournée générale de cafés clôt habituellement ces régals de gueuloir.

"Pépette, un café à tout le monde. Je paie." Et Marcheras, redevenu l'infirmier, s'en retourne à l'hôpital où il passera la nuit au chevet d'un fiévreux.

L'A. P. le croit assagi et l'envoie à Saint-Laurent-du-Maroni. Il a vaguement promis au Gouverneur de ne pas s'évader. Il tient sa parole huit jours. "Mais j'ai fait, dit-il, une restriction mentale. Je ne dois de parole qu'à mes pairs. Et puis je suis né crapule, je reste crapule, je mourrai crapule." Et il ajoutait, amer: "Naître d'une fille place Maubert ou aux Champs-Elysées d'une comtesse, voilà toute la différence des hommes et de leur destin."

Il s'en fut au Vénézuéla où il mourut de la fièvre à l'âge de cinquante-cinq ans.

* * *

Jean-Marie Le Guellec n'est plus à sa place au bagne. Herculéen, d'immenses yeux clairs dans une tête puissante, c'est un peur type de Breton, ce Jean-Marie.

Comme les hommes de sa race, il a la puisance du labeur, l'opiniâtreté, l'amour de sa terre natale, le culte de la mer et aussi le silence.

Il avait dix-huit ans.

1923. Iles du Salut. C'est un dimanche, les condamnés sont au repos. Un repos fait d'ennui pesant comme le soleil qui tombe de làhautt. Les hommes jacassent, ou dorment, ou se querellent. Soudain, un rassemblement. Jean-Marie, indigné, veut faire rendre à Murati l'argent qu'il vient de vo-

ler à un pauvre perclus. Murati va dans la cour, déterre un long poignard et crie: "Viens le chercher, si tu l'oses!"

Calmement, torse nu et les mains vides, Jean-Marie s'approche du furieux, évite son coup droit, lui saisit les poignets puissamment. Murati verdit de douleur et d'étonnement. Le poignard s'échappe de ses mains. Jean-Marie le ramasse, le brise sur son genou et en jette les morceaux sur le toit de la citerne. Puis, olympien, il retourne à sa place.

Un autre dimanche, je promène mon espoir tout le long de la longue case. Jean-Marie écrit sur son banc. Je m'approche et je lis ces simples vers:

A Marie-Anne

Tes yeux reflètent l'Océan,
Tantôt sombre, tantôt très clair,
Comme une mer
Tes yeux si grands.

"Dis-moi, Jean-Marie, cette Marie-Anne, c'est elle?"

Il fit oui de la tête.

—Alors, ce n'est donc pas toi?"

Il se leva d'un bond et me jeta ces mots en pleine figure:

—Me prenais-tu donc pour un lâche?"

Le lendemain, je réussis à lui faire conter son histoire, une pauvre histoire d'amour.

Sa conduite en Guyane est exemplaire. Il n'a pas de punitions, ne s'occupe de personne, n'est pas délateur.

A l'atelier, il apprend le travail du bois et fait des progrès rapides. Huit heures durant, il scie et rabote des bois durs de Guyane. C'est le boeuf au labour.

Au bagne, le fait d'apprendre volontairement un métier manuel est si rare que Jean-Marie fait l'étonnement de tous. Et le soir, dans la case, il lit, il lit. Ou bien, il écrit, pour Marie-Anne, c'est sûr.

1926. Cachés dans les bambous, nous vivons de la vie des singes, Jean-Marie et moi. Nous avons échappé au naufrage. Le noir Acoupa a fait chavirer la pirogue qui devait nous conduire au Brésil. Jean-Marie a nagé deux heures en pleine mer, en remorquant un des naufragés ne sachant pas nager. Il ne sait même pas que c'est là un exploit. Un long mois se passe dans l'attente d'un nouveau pêcheur.

La faim, le froid, la fièvre, les moustiques infernaux, l'angoisse. Jean-Marie endure tout, stoïquement.

Quand il parle, c'est de sa mère, de ses jeunes frères ou de Marie-Anne. Il ignore la haine. Jamais un mot contre quiconque. Il croit, en vrai marin breton, à la fatalité des choses. De là, son calme et son espoir.

Le noir Strong Devil a enfin tenu sa promesse. Nous sommes en mer depuis sept jours. Jean-Marie est le second du bord. Ne riez pas. Ces mers vaseuses sont difficiles, surtout en pirogue. Plusieurs fois, sans lui, nous aurions chaviré, et, sans son calme étonnant, nous aurions souvent eu peur.

Au loin l'Oyapock, la terre du Brésil, la liberté.

Jean-Marie chante en breton. Le fleuve Oyapok, comme une gueule béante, avale notre pirogue. Un orage éclate. Le vent saute, la voile est arrachée du mât. Strong invoque ses dieux; nous allons naufrager. Mais Jean-Marie bondit sur le bordage, se penche sur le gouffre grondant, rattrape la voile, la rattache au mât, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Nous rasons l'île aux Biches, nous heurtons d'énormes épaves, mais nous passons. Jean-Marie, tout en vidant l'eau de la pirogue, chante en breton.

Après des mois semblables ou pareils, nous sommes enfin à Santa-Maria de Belem, grosse ville de 300,000 habitants, sur l'Amazone. Nous travaillons tous deux chez Kislanow et Irmao gros fabricants de meubles. Peu à peu, nous refaisons notre trousseau. Nous allons, le soir venu, entendre la musique sur la magnifique Praça da Republica.

Les Belemenses en tenue légère vont et viennent dans le calme du soir. Jean-Marie accompagne Conchita, notre jeune voisine, toute fière de l'amour du jeune "Frances".

Ils sont heureux.

Pas pour longtemps. La débâcle. Arrestation. Jean-Marie, fugitif, chassé comme tel du Brésil, malgré les bons rapports de police, est renvoyé à Cayenne.

Il y est toujours, il a vingt-huit ans.

Cependant à Cayenne, Jean-Marie travaille d'arrache-pied pour obtenir sa grâce. Les commandants Michel et Cruccioni l'encouragent dans cette voie. Ces hommes vivant depuis vingt-cinq ans parmi les condamnés ne peuvent pas se tromper à son endroit.

Quand il revint du Brésil, le gouverneur Juvanon le fit appeler, lui pardonna sa fugue, et lui promit de s'occuper de sa grâce. Alors, Jean-Marie: "Gouverneur, avant de vous occuper de moi, occupez-vous d'abord de Paul-Louis Vial, ramené comme moi du Brésil, car lui est innocent."

(Suite à la page 63)



LAVANDE de YARDLEY



Par Décret

Parfum, Poudre de Riz, Compacte, Crèmes de Jour et de Nuit, Sels pour le Bain, etc. "L'Aristocrate des Savons de Toilette", et Boîtes-Cadeaux.

Il est impossible de concevoir, aujourd'hui, que la société puisse se priver de la Lavande de Yardley. La vogue de cette Odeur Charmeuse, à la fraîcheur vive et juvénile est entrée dans les habitudes mondaines au Canada, tout comme elle le fit en Angleterre il y a 160 ans.

L'Odeur Charmeuse

Dans toutes les Bonnes Pharmacies et dans les Magasins à Rayons

YARDLEY 33, rue Old Bond, LONDRES

CANADA: Maison Yardley, Harbour et rue York, Toronto. E.-U.A.: 452, Fifth Ave., N.-Y.

L'Emprunt de Conversion 1931 du Dominion du Canada

On annonce officiellement aujourd'hui les modalités de l'emprunt de conversion 1931 du Dominion du Canada. Cette émission permet aux porteurs d'obligations des emprunts de guerre et de la Victoire, qui approchent de l'échéance, d'échanger leurs titres contre d'autres d'une durée additionnelle de 15 à 25 ans; de plus elle constitue la plus grosse opération financière dans l'histoire du Canada: le remboursement des lourds engagements financiers contractés pendant la guerre.

L'emprunt n'implique pas le prélèvement de fonds nouveaux; il n'ajoutera pas un sou à la dette nationale du pays. Il ne s'agit que d'échanger les obligations actuelles contre d'autres obligations du Dominion. Un montant total de plus d'un milliard de dollars d'obligations vient à échéance d'ici à 3½ ans et s'établit à peu près comme suit: $52,900,000 d'obligations 5% de l'emprunt de guerre, échéant le 1er octobre 1931; $73,300,000 d'obligations 5½% de l'emprunt de renouvellement, échéant le 1er novembre 1932; $446,600,000 d'obligations 5½% de l'emprunt de la Victoire, échéant le 1er novembre 1933; et $512,000,000 d'obligations 5½% de l'emprunt de la Victoire, échéant le 1er novembre 1934.

Les porteurs de titres de ces émissions ont l'occasion de prolonger leur placement en obtenant des obligations du gouvernement du Dominion; ils ne perdront rien en intérêts ou en exemption d'impôt en échangeant leurs titres contre ceux de l'emprunt de conversion de 1931. Il faut dire que les nouvelles obligations auront des coupons permettant aux porteurs d'obtenir, jusqu'à la date d'échéance de leurs vieux titres le même taux d'intérêt et la même exemption d'impôt que s'ils gardaient leurs obligations d'emprunts de guerre ou de la Victoire jusqu'à l'échéance. Pour le reste de la durée de l'emprunt de conversion 1931, les porteurs de titres recevront un taux d'intérêt de 4½% par année, ce qui, de l'avis des principaux banquiers en valeurs, est un taux relativement élevé, étant donné les taux d'intérêt qui ont cours en ce moment sur les places de Londres et de New-York.

Les demandes de conversion sont agréées dès maintenant jusqu'à concurrence de $250,000,000, en nouvelles obligations; on annonce cependant que le ministre des Finances se réserve le droit d'augmenter ou de réduire ce montant à sa discrétion. La souscription s'ouvrira aujourd'hui et se terminera au plus tard le 23 mai, comme en décidera le gouvernement.

Les porteurs d'obligations 5% de l'emprunt de guerre échéant le 1er cotobre 1931 peuvent échanger leurs titres contre des obligations de l'emprunt de conversion 1931 du Dominion du Canada avec échéance le 1er novembre 1956. Les nouvelles obligations ne pourront être appelées au remboursement avant le 1er novembre 1946; à partir de cette date et jusqu'à l'échéance, le gouvernement pourra les appeler au remboursement à toute date d'intérêt, sur préavis de 60 jours, au prix de 100 et l'intérêt couru. Le premier coupon attaché à ces obligations couvrira six mois d'intérêt exempt d'impôt au taux de 5% par année, payable le 1er octobre 1931; le second coupon couvrira sept mois d'intérêt au taux de 4½% par année et sera payable le 1er mai 1932. Tous les autres coupons porteront un taux d'intérêt de 4½% par année, payable semi-annuellement le 1er mai et le 1er novembre.

Les porteurs d'obligations 5½% de l'emprunt de renouvellement échéant le 1er novembre 1932 pourront échanger leurs titres contre ceux de l'emprunt de conversion 1931 du Dominion du Canada échéant le 1er novembre 1957; ces dernières obligations ne pourront être appelées au remboursement avant le 1er novembre 1947, mais après cette date le gouvernement pourra les racheter à toute date d'intérêt sur préavis de 60 jours au prix de 100 et l'intérêt couru. Les nouveaux titres seront munis de

(Suite à la page 66)

Vers la Baie d'Hudson

(Suite de la page 12)

de trappeurs endettés étaient à leur merci, de nos jours le chemin de fer Canadien National a ouvert le pays aux plus petits concurrents qui vont et viennent sur cette ligne et trouvent à chaque arrêt des trappeurs indiens ou blancs chargés de peaux de renards ou de minks, de rats musqués et de loutres.

LA PECHE

Le pêcheur qui s'est gelé les mains tout l'hiver en retirant ses filets des trous dans la glace complète, avec le prospecteur, le type de l'habitant de cette région.

Le poisson est abondant autant que varié dans les lacs qui alimentent les rivières Churchill et Nelson et leurs affluents; la truite des lacs qu'on appelle aussi truite saumonée, la perche, le poisson blanc qu'on appelle "jumbo" s'il dépasse trois livres et le doré sont retirés des filets et précieusement déposés dans des caisses en différentes couches couvertes de neige et placés dans l'abri de toile monté sur sleigh et traîné par un cheval. Dans cette "caboos" se trouve un poêle, ce qui fait ressembler de loin cet équipage a un navire avançant sur les eaux glacées du lac. On raconte que, en 1929, des pêcheurs du second lac Cranberry ont pris une truite de 51 livres.

Le transport du poisson est malheureusement si cher que les pêcheurs préfèrent laisser sur la glace les tas de *Gullabees* qui ressemblent au poisson blanc, des *Suckers* ou *Mullets* avec leurs lèvres en suçoirs, des *Maria* ou loches qui n'ont point d'écailles et dont le foie est délectable et souvent même de superbes brochets longs de trois pieds. Dédaignés par les uns, ils font la joie du trappeur ou du prospecteur qui passe et en charge quelques-uns sur son tobaggan, pour nourrir ses chiens, la viande d'orignal est rare.

Dans certains lacs on pêche du poisson plus apprécié des gourmets que la truite, c'est l'esturgeon et le fameux "gold eyes" dont le voyageur du C. N. R. se délecte dans le wagon-restaurant en contemplant d'un oeil admiratif la glace des lacs sous laquelle des milliers d'autres *gold eyes* prennent leurs ébats.

LE PROSPECTEUR

Le type le plus particulier de cette région est certainement le prospecteur.

Depuis que M. J. Dion a découvert, voici bien trente ans, la minéralisation qui est devenue la mine de Flin Flon, l'éveil a été donné dans le nord. Le trappeur sentait l'or sous sa piste et le pêcheur trouant la glace entre une île et la berge se penchait sur l'eau et scrutant de l'oeil les profondeurs, il se demandait si le limon et la vase ne contenaient point ici comme là-bas une multitude de petits grains luisants et jaunes que les eaux du lac auraient draînés et déposés en passant sur cette arrête de fond. Les uns abandonnaient leurs trappes et les autres leurs filets. En cachette ils allaient le pic à la main, dans un pays parcouru cent fois auparavant avec indifférence en canot avec leurs chiens; ils s'en allaient frappant les roches et examinant les débris, arrachant la mousse qui recouvre les collines de pierres, ils s'en allaient plus loin encore espérant découvrir dans l'intérieur des bois, le filon de quartz semé d'or visible ou le fragment de greenstone qui porte le cuivre; au prix de portages longs et pénibles ils rejoignaient des petits lacs et des marais où les moustiques les dévoraient... et ils revenaient le plus souvent déçus et plus pauvres que jamais à leur cabane de bois ronds. Parfois, cependant, un coup de pic heureux avait mis de la minéralisation à jour, de la rouille, des petits points blancs qui brillent au soleil, d'autres plats comme des écailles, de poissons d'autres luisant des mille couleurs du prisme.

Dans la brisure fraîche ils voyaient des points jaunes moins vivants cependant que l'or, et ils soupesaient dans leurs mains caleuses des blocs lourds et noirs. L'un d'eux avait découvert sous la mousse grise d'une colline une veine de quartz large de quelques pouces, un autre arrêtant son canot pour manger des framboises en avait découvert une autre large de trois pieds et oh! folie il y avait vu de l'or. L'or, ils savaient tous comment ils étaient, mais ils ignoraient le nom des pierres et celui des formations.

Cependant voyant des choses luisantes dans les pierres ils avaient coupé deux arbres à hauteur d'épaule, équarri quatre faces et y avaient marqué au crayon leur nom et la date. La concession minière étant "stakée" il ne leur restait plus qu'à faire enregistrer le *claim* au Pas. Claim d'une étendue de 1500 pieds carrés selon la loi.

Ensuite ils ont cherché à apprendre.

Ceux qui savaient lire ont consulté des livres traitant des mines et minéraux, ceux qui étaient illettrés et ils se trouvaient nombreux, ne pouvaient que dresser l'oreille quand les autres partaient, et ils entendaient pour la première fois prononcer des noms étranges: pyrite, termoline lithium ; mika, amiante, entre les mots connus de cuivre, fer, zinc, plomb, nickel, argent et or. On se passait des échantillons et ceux qui parlaient le plus fort n'étaient pas toujours ceux qui savaient le plus.

Dans ces réunions qui avaient lieu au magasin unique du "Settlement" les habitants parlaient avec mécontentement des étrangers, des véritables prospecteurs ceux-là qui venaient des autres provinces et même des vieux pays d'Europe. Il fallait se dépêcher pour qu'ils ne s'approprient pas l'héritage et tous les hommes des bois devinrent prospecteurs, tandis que les habitants des villes, les banquiers et les marchands en gros, les propriétaires de cinémas et les hôteliers, tous voulaient des claims.

Bientôt des compagnies aux capitaux considérables furent fondées, des avions amerrirent sur des lacs inconnus, y déposant les ingénieurs et directeurs des sociétés accompagnés d'indiens ou de métis qui leur servaient de guides. Avions et ingénieurs coûtaient cher, mais il fallait gagner du temps et l'argent affluait. Cela se passait dix ans après la grande guerre, il n'y a que quelques années!

Quelques-uns, on pourrait les traiter d'escrocs, "stakaient" des claims où ne se voyait aucune trace de minéralisation, ils ne se gênaient pas pour planter leurs poteaux en plein granit; une fois enregistrés, ils exhibaient des échantillons d'autres claims et vendaient les leurs.

CRISE DES MINES ET DE LA FOURRURE

Les "blue maps" de l'année prochaine seront constellées de croix marquant les concessions minières abandonnées. Avant que celles-ci ne paraissent, ne serait-ce pas le moment d'acheter à bas prix des propriétés que seule la nécessité fait vendre? La crise qui sévit sur le monde entier frappe cruellement l'habitant de ces régions éloignées qui a dépensé plus que son avoir en prospection et travaux, il est plus que ruiné, il a des dettes et il l'avoue, car tous ses voisins sont dans le même cas. Par un hasard malheureux la fourrure semble avoir abandonné la région. Certains trappeurs expérimentés n'ont pris qu'un seul renard de la saison. On vit de viande d'orignal et de caribou, en attendant le printemps avec impatience. Au printemps le trappeur ira de lacs en lacs pour prendre le rat musqué et le castor, les autres iront à la recherche d'une "job". Le "job", c'est-à-dire le travail rémunéré, est une des curiosités du pays. En Europe l'ouvrier se spécialise, un maçon n'est point charpentier, dans cette région neuve au contraire, le même homme est capable de construire une maison, de poser des rails de chemin de fer, de conduire des chevaux et le tracteur automobile, il peut être cuisinier et trappeur à ses heures. L'homme va donc à la recherche de l'ouvrage.

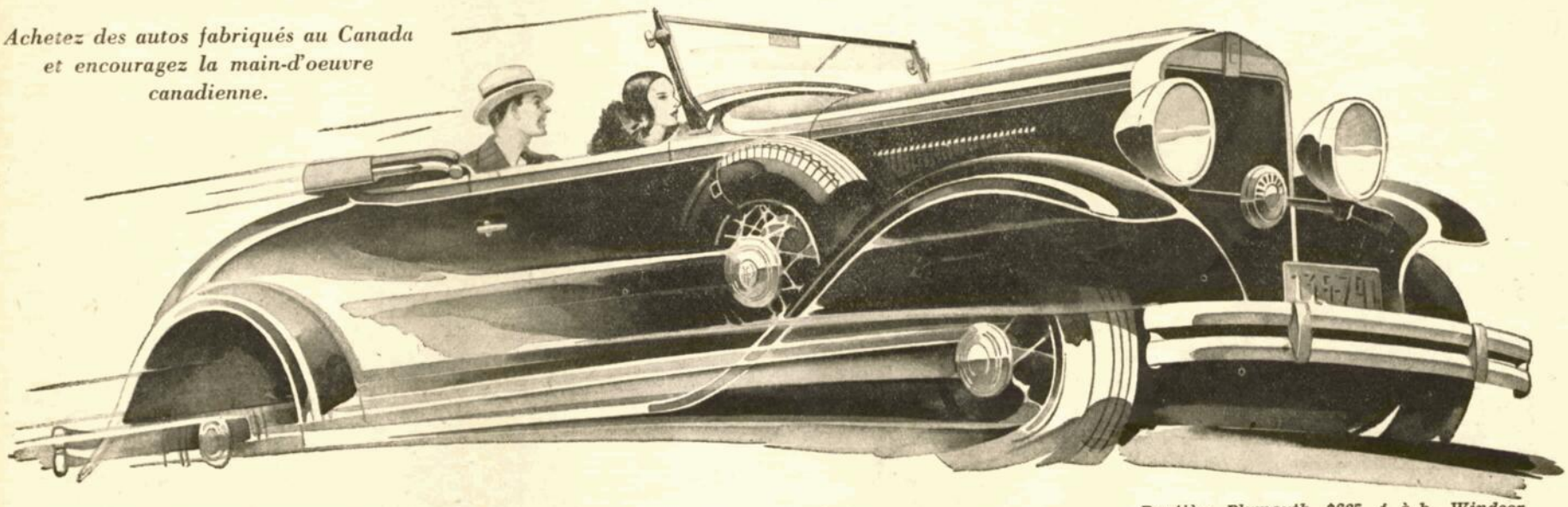
LE "CANADIEN NATIONAL"

Cet ouvrage lui sera offert par les chemins de fer Nationaux et par les travaux du port de Churchill, en d'autres mots par le gouvernement fédéral. Sans le chemine de fer que serait le nord du Manitoba? Et que sera-t-il dans 5 ans, grâce à Churchill? Le Pas, cette petite ville de 5000 habitants où grouillent 6000 chiens serait le terminus du monde civilisé. De nos jours on peut se rendre confortablement à la baie d'Hudson en trois fois 24 heures. Dans deux ans peut-être parcourra t on 500 milles en moins d'un jour.

Le port et le terminus du chemin de fer se trouvent sur la rive droite de l'embouchure de la rivière. De l'autre côté à trois milles de distance s'élève le poste de la Hudson baie Cie, dirigé par monsieur Third, poète à ses heures comme beaucoup d'habitants des solitudes. A droite de la baie on peut visiter les ruines du vieux fort "Prince of Wales" pris aux anglais sans combat par les canadiens-français en 1771. Sentinelle avancée d'une position stratégique et commerciale, elle est remplacée de nos jours par de puissants postes de T.S.F. qui captent les ondes européennes et transmettront dans quelques mois "Radio Paris" aux habitants de Montréal et de Vancouver.

PERFORMANCE CHRYSLER
INDÉFECTIBILITÉ DODGE
ÉLÉGANCE DE SOTO

Achetez des autos fabriqués au Canada et encouragez la main-d'oeuvre canadienne.



" Fabriqué au Canada pour les Canadiens "

Routière Plymouth, $665, f. à b., Windsor. (Six roues à broches extra)

$665

ET PLUS F. A B., WINDSOR

Naturellement... C'EST UN FAMEUX AUTO AVEC TOUS CES AVANTAGES EXCEPTIONNELS

Trois autos fameux contribuent à faire du Plymouth le fameux auto qu'il est.

Trois grandes institutions—Dodge, DeSoto et Chrysler—s'unissent pour donner au Plymouth sa qualité et sa valeur extraordinaires.

Fabriqué côte à côte avec ces célèbres autos, Plymouth possède forcément leurs brillantes caractéristiques.

DeSoto lui donne cette *élégance* qui en fait l'une des voitures les plus remarquées sur la route.

A l'influence Chrysler, Plymouth doit sa *vitesse* et sa *performance*, qualités qui ont fait la célébrité des Chrysler.

A Dodge enfin, auquel il est pareillement associé, le Plymouth doit sa *solidité*, ou indéfectibilité.

Ce n'est qu'en l'essayant vous-même sur la route que vous vous rendrez compte de la qualité et de la valeur que représente un Plymouth. Les vendeurs Chrysler, Dodge et DeSoto du pays tout entier attendent votre visite. Visitez aujourd'hui celui de votre localité.

Plymouth donne l'impression d'unGros Auto

Lorsque vous prendrez place derrière son large volant, bien confortablement assis, sous les yeux le long et haut caport du moteur, vous aurez l'impression d'être dans un grand auto. Remarquez l'ampleur de l'espace pour les jambes et la tête, dans le cas d'un sedan, les belles proportions des sièges et dossiers de l'avant et de l'arrière. Toutes les carrosseries sont faites en vue du confort des grandes personnes.

Routière d'Affaires, $665. *Coupé d'Affaires*, $700. *Routière (siège dissimulé)*, $760. *Sedan (4 portes, 3 fenêtres)*, $775. *Coupé (siège dissimulé)*, $775. *Coupé Convertible*, $865. *Tous prix f. à b., Windsor, Ontario, y compris équipement régulier d'usine (transport et taxes en plus). Six roues à broches contre léger supplément.*

PLYMOUTH MOTOR CORPORATION OF CANADA, LIMITED

Division de la Chrysler Corporation of Canada, Limited, Windsor, Ontario.

PLYMOUTH

VENTE ET SERVICE PAR LES VENDEURS CHRYSLER, DODGE ET DE SOTO

Pour la Mariée de Juin



CHIFFON IMPRIME

3667—Avec chapeau baku, gants de suède à douze boutons et souliers de suède pastel. Jupe aux chevilles, boucles et petites manches bouffantes. Pour 34 de buste (grandeur 16), 4 verges ½ de 39. Grandeurs, 14 à 20 et 32 à 38 de buste. Prix, 50 cents.

CHIFFON PASTEL

3615—Avec chapeau Watteau garni de fleurs, gants de suède à douze boutons et souliers de crêpe. Pour 34 de buste (grandeur 16), 5 verges ⅞ de chiffon de 39 pouces. Pour grandeurs 14 à 20 et 32 à 38 de buste. Prix, 45 cents.

DENTELLE BLANCHE

3746—Avec large chapeau de crin, gants de suède à huit boutons et souliers de crêpe. Pour 34 de buste (grandeur 16), 5 verges ¾ de dentelle de toile de 35 pouces. Pour grandeurs 14 à 20 et 32 à 38 de buste. Prix, 50 cents.

CREPE PLAT EN IVOIRE BLANC

3696—Avec coupe en diagonale, pour la mariée de forte taille. Voile de tulle, ceinture en gardénias. Pour 36 de buste (grandeur 18), 5 verges ⅝ de crêpe de soie de 39 pouces. Pour grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 50 cts.

DENTELLE BLANCHE

3741—La coiffe de tulle fait très chic. Souliers en faille. Pour 36 de buste, 6 verges ⅜ de dentelle de 35 pouces. Robe dessinée pour de 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

ORGANDI BRILLANT

3764—Pour la très jeune mariée. Avec voile de filet et gants à 16 boutons. Pour 36 de buste (grandeur 18), 5 verges d'organdi de 39 et 4 verges ¼ de bande de dentelle de 6 pouces. Pour grandeurs 14 à 20 et 32 à 38 de buste. Prix, 50 cents.

GEORGETTE TRIPLE TEINTEE CHAIR

3661—Pour la mariée à qui le blanc ne va pas, la teinte chair fait très bien. Voile de tulle et souliers de crêpe de la même couleur. Pour 36 de buste, 5 verges ⅝ de crêpe épais et brillant de 39 pouces. Pour de 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,
568 Wellington St. West, Toronto, Ont.

Le Caractère par les Prénoms

SIMONE

Voici un prénom fort à la mode. Il est vrai qu'il a un petit cachet fin, artistique et littéraire; il donne, avant tout, une indépendance très grande de caractère, d'idées et de sens moral.

Toujours prêtes à se révolter, les Simone préfèrent se taire, garder pour elles leurs impressions et leurs pensées; elles plaisent d'autant plus qu'elles sont agréables en société, qu'elles ont les manières douces et conciliantes.

Leur tenue est à la fois réservée, fière, simple et prétentieuse, indifférente et renfermée.

Elles ont un tempérament très aimant et passionné qui paraît peu au dehors.

Elles ont une volonté suivie, ferme, énergique, elles sont habiles et rusées et dirigent d'autant mieux leur barque qu'elles paraissent plus douces et moins volontaires.

BEATRICE

Prénom très intéressant. Il donne une intelligence, un cerveau pondérés, qui savent s'assimiler toutes choses.

Une nature à la fois douce et énergique, très sensible, mais sachant se contenir dans ses impressions.

Un tempérament affectueux, du coeur et de bons sentiments.

Les Béatrice s'attachent assez difficilement mais fortement.

Sans bruit elles savent diriger leurs affaires elles ne se perdent pas dans les nuages et sont par conséquent très pratiques.

Il n'y a pas de grossièreté dans ce caractère plutôt sérieux, franc et possédant assez de relief.

GERARD

Nom peu répandu qui donne des manières douces, polies, des idées fines et de bons sentiments, du calme, une imagination rêveuse et du goût pour l'étude.

LOUIS (LUDOVIC)

Les Louis ont beaucoup d'imagination; un cerveau nuageux et distrait : un esprit philosophique, mais toujours systématique; ils sont observateurs assez perspicaces, même inventeurs; spirituels railleurs, plus sceptiques en paroles qu'en réalité, sachant s'exprimer, éloquents ou causeurs abondants quand on les met sur leur sujet, autrement peuvent devenir peu communicatifs et complètement renfermés.

Ils ont de la gaieté par à-coups, un entrain spontané, avec des moments sombres, rêveurs, taciturnes.

Ils ont des idées originales et variées, une grande mobilité d'impressions, et le culte du souvenir.

Très nerveux, vifs, irritables et colléreux, ils ont souvent la main leste et ne se laissent pas manquer de respect; ils savent assez bien se défendre par la riposte en paroles et par l'action.

Très indépendants de caractère, même très jaloux de leur indépendance, ils ne portent pourtant pas généralement la culotte dans leur intérieur ; est-ce parce que la femme exerce sur eux une grande influence? je ne sais, mais on obtient tout d'eux pourvu qu'on ne les heurte pas ou qu'on ne les contrecarre pas continuellement.

LUCIENNE

Ce joli nom dérive de Lucien et de Lucie, pour le caractère, se reporter à celui de Lucie, mais en plus atténué.

Il adoucit et rend plus gracieux le caractère un peu trop entier et sévère des Lucie, mais il a beaucoup moins de relief.

Le mois prochain, nous donnerons, entre autres noms demandés: Arthur, Albert, Edouard, Anne, Agathe, Thomas, Mariette, Olivette, Roméo.

Il donne aussi plus de qualités positives et pratiques.

MARGUERITE

Nom fréquent dans toutes les classes, et assez nettement déterminé.

Les Marguerite ont l'imagination vive et variée, parfois rêveuse, mais qui ne les emporte jamais loin du positif. Elles aiment la causerie, la discussion, elles ont les goûts assez fins, et peuvent s'occuper de choses intellectuelles. mais elles ont de l'obstination dans les idées.

Nature douce, malgré l'apparence ; très sensibles et impressionnables, aimantes et sensuelles, aussi sentimentales que passionnées; attachements duragles.

Habituellement gaies, taquines et très moqueuses, mais enclines à la mélancolie et aux découragements, très vives, susceptibles et pas toujours d'un commerce agréable. Fières plutôt que prétentieuses, tenue variable, tantôt correcte, tantôt indolente, assez coquettes, aimant à être admirées et aimées.

SOPHIE

Nom rarement donné, plus fréquent jadis.

Les Sophie ont des qualités sérieuses, une intelligence large et ouverte.

Ce sont des femmes de tête et de valeur.

Donné dans les romans comme type de sagesse, savoir, intelligence, ce qui est juste.

THERESE

Les Thérèse sont intelligentes; elles ont les idées fines, l'imagination enthousiaste, irréfléchie; parfois inconséquentes, mais, au fond, sérieuses; elles aiment beaucoup causer et sont spirituelles.

Elles ont une nature vive, susceptible par trop de sensitivité; douces, bonnes, dévouées et délicates de sentiments.

Elles ont les manières aimables, vives et gracieuses, simples et avenantes. peu d'orgueil, de la dignité et de la réserve.

Franches, sincères, mais étourdies et oublieuses; confiantes et spontanées.

YVETTE

Ce prénom donne un ensemble assez sérieux: le goût du travail consciencieux, une volonté persévérante, tenace et obstinée. Beaucoup de susceptibilité bien que leurs manières soient aimables et douces. De bons sentiments.

YVONNE

Les Yvonne ont l'intelligence vive, facile et superficielle, l'imagination rêveuse et distraite mais rarement vagabonde.

Elles sont spirituelles, moqueuses, pleines d'entrain et de gaieté, très taquines, et aiment à causer. Quand elles sont dans l'intimité, elles deviennent facilement bavardes, et sont surtout très curieuses.

Douées d'un naturel doux et sensible, d'un coeur excellent, elles n'ont rien à elles, tout ce qu'elles possèdent devient la propriété de ceux qu'elles aiment quand il s'agit de leur faire plaisir. C'est un contraste assez curieux, car elles paraissent assez personnelles.

Elles sont toujours prêtes à rendre service malgré leur indolence naturelle, elles sont plutôt dévouées.

Elles sont très affectueuses et aimantes, à la fois sentimentales et sensuelles, mais très rarement ardentes et passionnées.

Elles aiment les caresses, les flatteries, les bons procédés, leur coeur est faible, elles ne se possèdent plus dès qu'on leur leur dit une bonne parole.

Leur sens moral est assez large.



Vous vous sentez tellement plus à l'aise

car le Kotex est *invisible*... coupé pour mouler le corps



Et puis, l'absorption du Kotex est scientifique et donne une protection plus efficace

QUAND vous comprenez combien votre problème de protection hygiénique est un problème individuel, vous savez apprécier que le Kotex est fait de façon à ce que vous puissiez l'ajuster selon vos besoins.

Ceci n'est, naturellement, qu'un des avantages multiples du Kotex. Il est coupé de façon à mouler le corps et être invisible sous la robe la plus collante. Il est préparé de façon à désodoriser... il aide à se sentir protégée et élégante alors que la chose est plus nécessaire que jamais. Il est souple—non seulement au commencement, mais pendant tout le temps que vous le portez.

La bourre du Kotex — de la bourre absorbante de Cellucoton (non de l'ouate)—absorbe cinq fois son poids d'humidité.

Le confort et la sécurité qu'offre une serviette hygiénique ne dépendent pas seulement du montant d'absorption mais également—et pour beaucoup—de la façon dont l'absorption se fait.

Les souples et délicates fibres dont est fait le Kotex ont vite fait d'enlever l'humidité de la surface, laissant la serviette souple et délicate malgré son efficacité extraordinaire... laissant les côtés intacts, ce qui empêche les irritations. La gaze du Kotex est préparée spécialement pour être plus souple.

Se porte des deux côtés

1. *Se porte des deux côtés* tout aussi confortablement. Vous ne serez jamais embarrassée.
2. *Invisible*, même si vous portez votre robe la plus collante.
3. *On s'en débarrasse*, instantanément, complètement.
4. *Le Kotex est souple.* Non d'une souplesse qui bien vite se tasse, mais d'une souplesse délicate et permanente.

Le Kotex peut se porter *des deux côtés*. Il sera tout aussi confortable, vous assurant que jamais vous ne serez embarrassée. Ajustez-le (c'est facile, grâce à sa fabrication par couches) selon vos besoins. Débarrassez-vous-en rapidement, facilement. Achetez-le dans n'importe quelle pharmacie ou bonneterie, ou dans les magasins à rayons. Kotex Company of Canada, Limited, Toronto.

FABRIQUE AU CANADA

KOTEX

La Nouvelle Serviette Hygiénique fabriquée pour désodoriser



1681-F

Pour 3 Echantillons **Gratuits de Kotex**

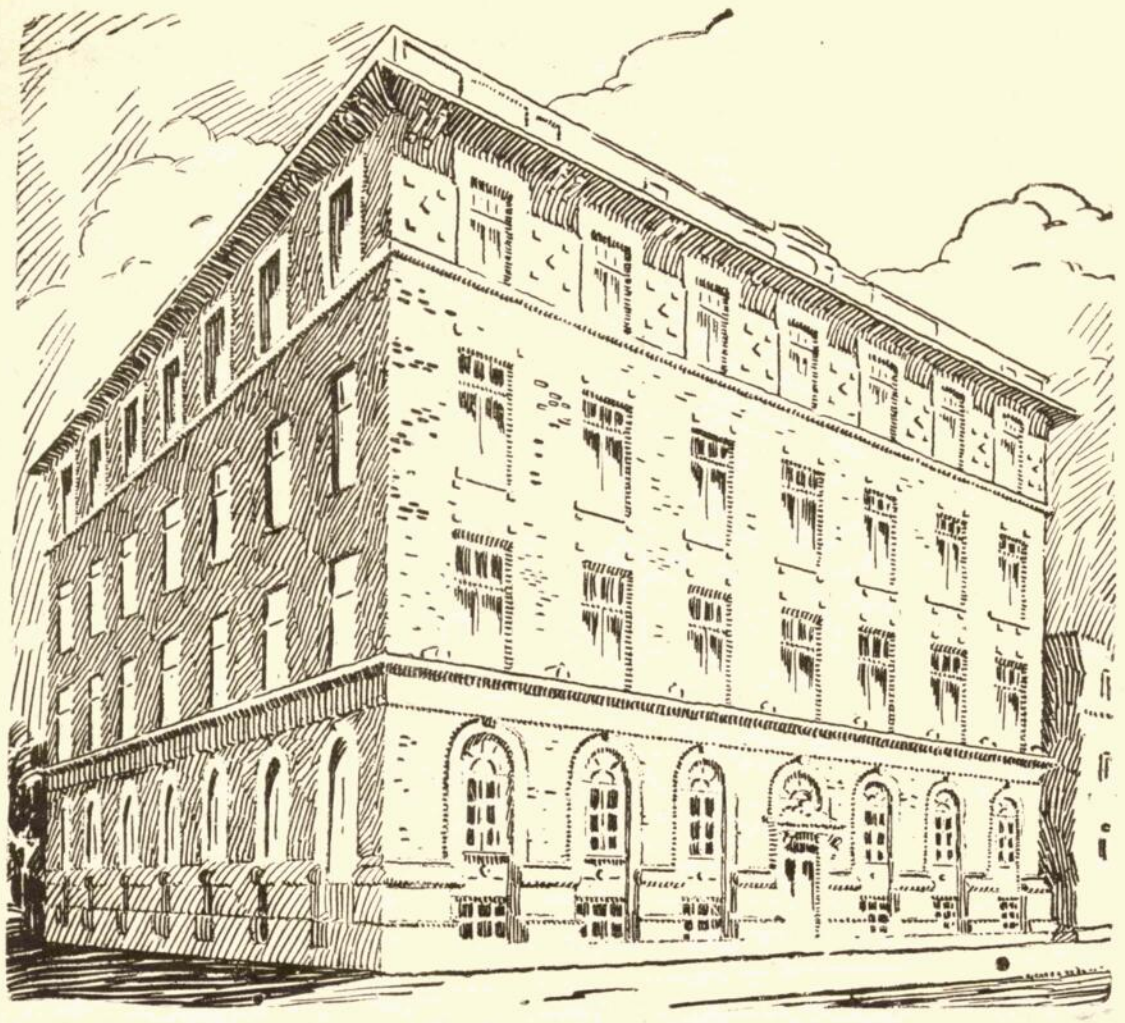
Envoyez le coupon à : Mademoiselle Moyra Monk, Infirmière Diplômée, Département 2-6-1 Bureau 314, 1434 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal, Québec.

Veuillez m'envoyer 3 Echantillons de Kotex et la brochurette "Une période de transition extrêmement délicate", dans un emballage ordinaire, non-imprimé.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....



La Palestre du National, rue Cherrier, Montréal.

LE DOLLAR DU NATIONAL

Le succès de *La Revue Populaire* marche de pair avec le progrès et le développement de nos institutions canadiennes-françaises.

Nous avons souvent proclamé dans nos colonnes, l'importance de l'amélioration physique et nos réflexions à ce sujet avaient bien leur place à côté de la lecture agréable et amusante que *La Revue Populaire* offre tous les mois à ses lecteurs.

Or, le repos de l'esprit comporte l'application de cette formule séculaire : *Mens Sana in Corpore Sano* (un esprit sain dans un corps sain.)

Une institution à Montréal mérite l'attention de tous ceux qui ont à coeur la santé des nôtres, la vigueur de notre jeunesse et l'avenir de notre génération d'enfants.

Cette institution, c'est l'Association Athlétique d'Amateurs Nationale dont le vaste immeuble, foyer de culture physique, s'élève rue Cherrier, en plein centre canadien-français.

Le National, dans sa Palestre, englobe tous les sports possibles : natation, tennis, basket-ball, badminton, squash, billard, quilles, boxe, lutte, culture physique, etc., etc., et des jeunes gens des deux sexes s'y adonnent avec passion.

Actuellement le National caresse des rêves d'agrandissement ; il projette d'importantes améliorations et confiant dans ses vingt-cinq années de services au public, au cours desquelles il a formé des centaines d'athlètes et remis sur pied des milliers de jeunes gens, il vient au public priant chaque citoyen de souscrire UN DOLLAR à l'oeuvre du DOLLAR DU NATIONAL.

La Revue Populaire ne peut rester indifférente à cet appel et elle encourage fortement ses lecteurs et lectrices à répondre à l'appel du National.

Elle invite également à rendre visite à la Palestre de la rue Cherrier afin de se familiariser avec l'oeuvre du National.

Après jue l'on a parcouru l'immense établissement, qu'on a été témoin de l'activité qui s'y déploie, on ne peut méconnaître l'oeuvre utilitaire et importante accomplie par notre grande association canadienne-française et l'on n'hésitera pas à souscrire UN DOLLAR à la campagne du DOLLAR DU NATIONAL.

Les souscriptions sont envoyées au trésorier du National, 840, rue Cherrier, Montréal.

$ $ $

Ceux des enthousiastes du sport du hockey qui, au banquet en l'honneur des champions, détenteurs de la Coupe Stanley, donné en avril dernier, acclamaient la valeur de nos athlètes, ne peuvent ignorer l'origine sportive de Jos Cattarinich et de Léo Dandurand, les propriétaires du Club Canadien.

Catta et Léo sont deux "produits" du National. Tous deux ont fait leur début au National et c'est là qu'ils ont appris que l'on peut conquérir du renom pour les nôtres dans le domaine sportif aussi bien que dans le domaine commercial, industriel, professionnel ou le domaine des sciences et des arts.

Cattarinich est un enthousiaste du National. Lui et Léo Dandurand ainsi que leur ancien co-associé le prouvèrent il y a quelques mois quand les directeurs du National allèrent leur faire part des besoins financiers de l'Association Athlétique d'Amateurs Nationale.

Ils ouvrirent largement leur bourse et ils encouragèrent le National à améliorer la Palestre de la rue Cherrier de façon à procurer à nos jeunes gens canadiens-français tous les moyens possibles de les intéresser au développement physique.

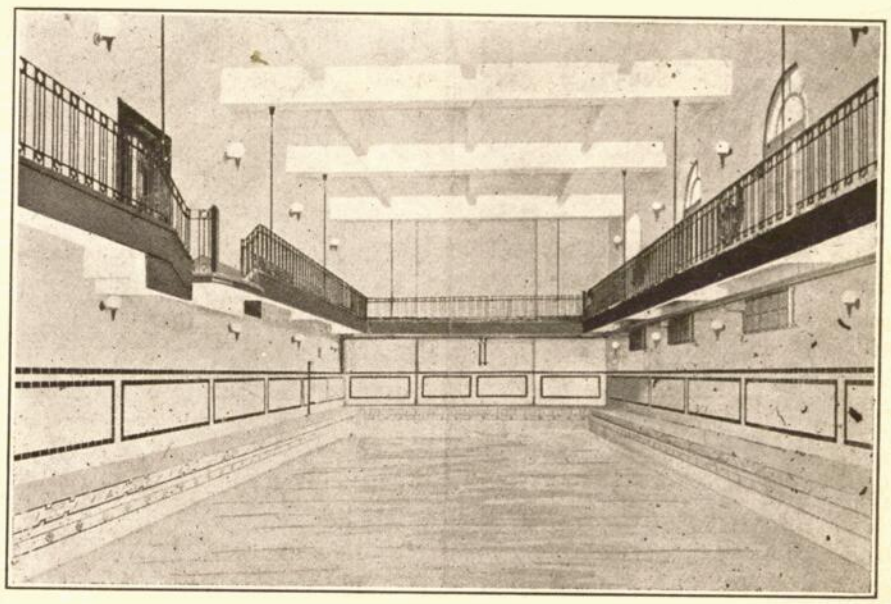
Dans cette campagne en faveur du DOLLAR DU NATIONAL, l'Association Athlétique d'Amateurs Nationale a donc l'appui de tous ceux qui ont bénéficié de l'oeuvre d'éducation physique poursuivie par le National.

Plusieurs de nos vieux concitoyens estiment également à sa juste valeur le mérite de cette oeuvre en répondant avec empressement à la demande qui leur est faite de souscrire UN DOLLAR au fonds de souscription.

Le National est donc conscient de la mission que les membres à vie ont confiée à son Bureau de Direction et c'est la raison qui le fait redoubler d'efforts dans le but d'assurer le succès de la campagne en faveur du DOLLAR DU NATIONAL.

Les lecteurs et lectrices de nos revues ne peuvent rester sourds à l'appel des hommes d'affaires qui dirigent le National.

Ils prouveront qu'ils ont véritablement l'intérêt de leurs jeunes concitoyens à coeur en envoyant chacun et chacune, UN DOLLAR au Trésorier du National, 840, rue Cherrier, Montréal.



La piscine de la Palestre du National.

La Vie des Forçats

(Suite de la page 57)

Voilà l'homme tel que je l'ai connu pendant cinq ans.

Jean-Marie est de ceux dont parle le gouverneur Chanel: "Malgré mes trois ans de Guyane, je crois encore à la parole des misérables qui savaient et pouvaient encore me regarder en face, quand je leur parlais d'honneur."

Jean-Marie meurtrier (on a vu dans quelles circonstances) et non pas assassin, Jean-Marie qui ne s'est pas contaminé pendant dix ans de bagne, Jean-Marie, homme d'exception, peut reprendre sa place à son foyer breton.

* * *

Il est impossible d'épuiser dans cet ouvrage tous les types différents de condamnés. Pour compléter la série, il faudrait parler des escrocs, des satyres, des traîtres, des incendiaires, des faux monnayeurs, des passionnels et des empoisonneurs. Il y aurait long à écrire sur chaque cas particulier.

Tout ce monde de coupables réagit différemment au bagne. On l'a vu, rien n'est moins semblable à un forçat qu'un autre forçat.

Les uns, très peu coupables, deviennent au bagne de parfaits criminels ou de grands pervertis.

De grands coupables s'amendent, se ressaisissent, redeviennent des hommes utiles, foncièrement honnêtes et droits.

Les uns s'adaptent aux moeurs du bagne dès leur arrivée.

D'autres, comme Barrabas, qui cambriolait les églises et les châteaux et en donnait le produit aux pauvres, passent vingt-cinq ans de leur vie au bagne en restant propres, sans jamais s'amoindrir de la plus petite bassesse.

Mais une gangrène profonde, faite de tous les vices des hommes de toutes les races et de tous les pays, après s'être étendue sur tout le bagne, après avoir parfois contaminé des agents et leurs enfants, —je l'ai vu, j'ai des preuves,—se faufile sournoisement au dehors, dans la population libre, surtout chez les plus pauvres d'entre les noirs. Les meilleurs des Guyanais protestent contre le danger du bagne. "Qu'avons-nous fait, disent-ils, pour que la métropole nous envoie ses déchets."

Et on voit un pays merveilleux, riche et presque vierge, mourir de la présence du bagne. Pour tout le monde, le nom de Cayenne est synonyme de bagne. Les Guyanais portent cette croix, semble-t-il, pour racheter les péchés des Français.

FIN

Plus Frais, Oui! Mais Combien?

Un ingénieur invente un Tabacomètre et résout le problème.

Un jour, il y a plusieurs années de cela, Spuds entra dans une agence de publicité et dit: "Je voudrais que vous me fassiez connaitre aux fumeurs. Apprenez-leur que le menthol rafraichit ma fumée."

Il arriva qu'il y avait un ingénieur dans l'agence, et vous savez ce que c'est qu'un ingénieur. Pour lui, il n'y a rien de vrai tant qu'il n'a pas réussi à le prouver.

"Ah! Ah!" s'écria-t-il au son du mot menthol, "le menthol est un réfrigérant et Spuds est nécessairement plus frais. On s'en aperçoit à la première bouffée. Mais combien plus frais? Voilà ce qu'il faut savoir pour le dire au public."

Et l'ingénieur inventa une machine à fumer. Une machine qui non seulement fume des cigarettes mais qui mesure la température de leur fumée. Une machine qui donne exactement le degré de fraicheur de Spuds ... par comparaison aux autres cigarettes.

"Les Cigarettes Spuds sont plus fraiches de 16%", dit le tabacomètre après des milliers de cigarettes.

Mais l'ingénieur n'était pas satisfait. "Après tout," se dit-il, "ce premier instrument est un peu primitif. Prenons un réservoir à vide et un moteur, des éléments thermo-électriques et un potentiomètre, et construisons une autre machine plus complète et plus exacte."

"Les Cigarettes Spuds sont plus fraiches de 16%", dit le nouveau Tabacomètre, confirmant les essais de son prédécesseur. Il n'y a pas d'erreur. "Les Cigarettes Spuds *sont* plus fraiches de 16%."



LA CIGARETTE

SPUD

À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

JUGEZ LA SPUD ... non pas à la première bouffée, mais après un paquet. La surprise passée . . . la fraîcheur persiste et fait mieux goûter la saveur. *Manufacturées au Canada par Rock City Tobacco Co., Ltd., Québec.*



LE FUMEUR DES HAUTES ALTITUDES* DIT,

"Elles laissent un bon goût dans la bouche!"

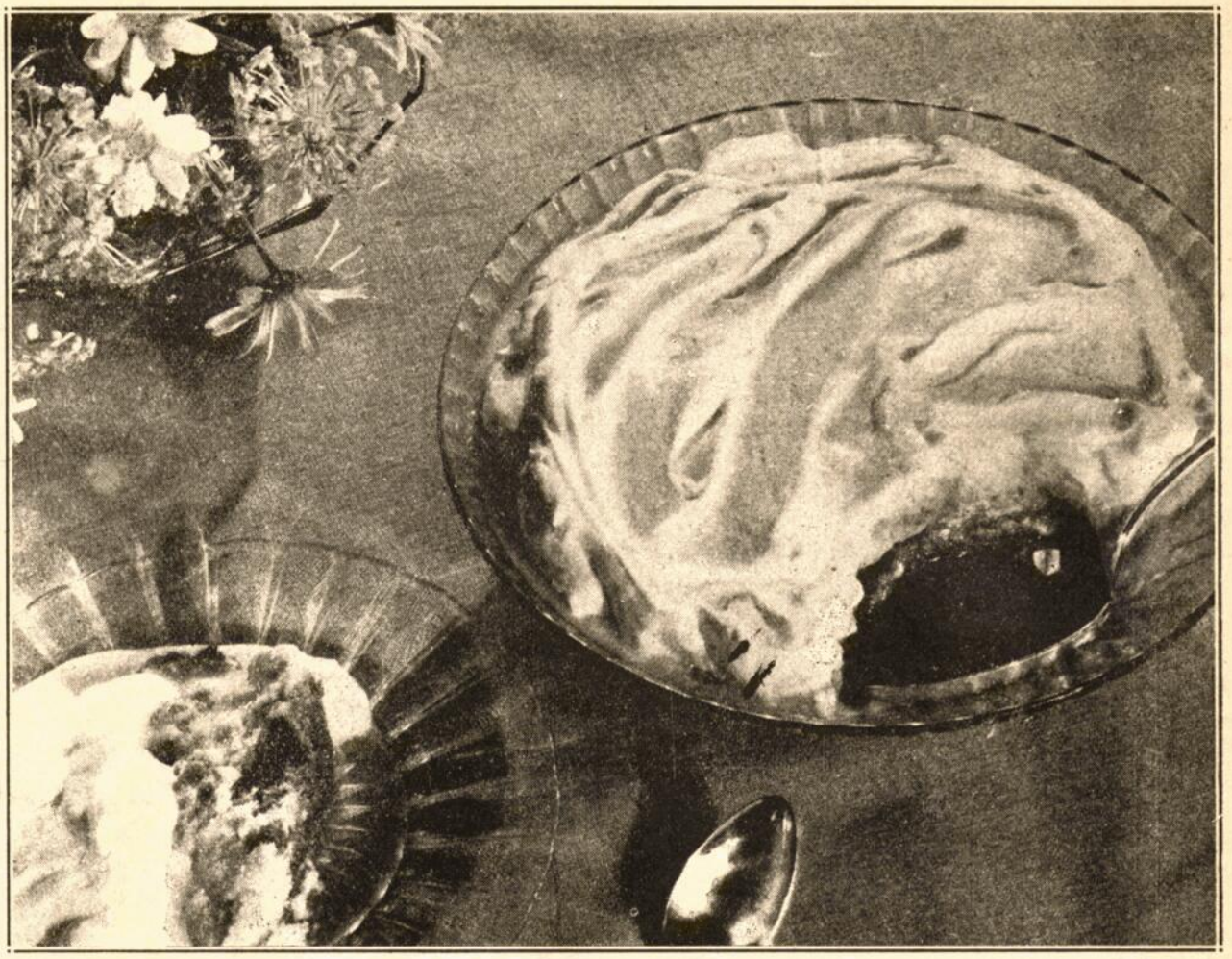
"Quand il a fallu que je vole plus haut," ajouta-t-il, "je me suis mis à fumer des Spuds. A cette altitude, je trouvais que celles que je fumais auparavant me donnaient des nausées. La fraîcheur de Spud me laisse un bon goût dans la bouche et une sensation agréable d'humidité, si vous comprenez ce que je veux dire!"

Bien sûr que nous te comprenons, mon vieil aviateur! Parce que tous les fumeurs disent la même chose. Spud fait le bonheur de tout le monde. Faites-en l'essai si vous voulez éprouver cet arrière bon goût et vous livrer sans réserve à la joie de fumer. Chez les bons marchands, 20 pour 30c.

◆

*Dans un interview parmi les fumeurs qui apprecient et preferent les Spuds.

Entremets et *Desserts*



PARFAIT AU CHOCOLAT

¾ d'une tasse de sucre.
⅓d'une tasse d'eau bouillante.
2 carrés de "Baker's Unsweetened Chocolate", cassés en petits morceaux.
Quelques grains de sel.
1 cuillerée à thé de vanille.
3 jaunes d'oeufs bien battus.
2 tasses de crème fouettée.

Faire cuire le sucre, l'eau et le chocolat, jusqu'à ce qu'ils forment un sirop clair (220) Fahr.°. Ajouter le sel et la vanille, et verser lentement sur les jaunes d'oeufs, en battant vigoureusement. Laisser refroidir, incorporer la crème, verser dans un moule, recouvrir d'un papier, presser le couvercle sur le papier, et mettre à la sorbetière dans un mélange de glace et de sel en parties égales. Laisser reposer de 3 à 4 heures. Ou encore, mettre le mélange dans les casiers à glacer d'une glacière automatique et l'y laisser de 3 à 4 heures. Garnir, en plus, au choix, de crème fouettée et de débris de marrons glacés. Cette recette suffit à 8 personnes.

TAPIOCA A LA CREME DE CACAO

6 cuillerées à soupe de "Baker's Breakfast Cocoa".
6 cuillerées à soupe de sucre.
⅛ d'une cuillerée à thé de sel.
½ tasse d'eau.
2 tasses de lait.
3 cuillerées à soupe de Tapioca Minute.

Mêler le cacao, le sucre et le sel dans la partie supérieure d'un bain-marie. Ajouter l'eau, et faire cuire, sur la flamme, jusqu'à ce que le mélange soit consistant, en agitant sans arrêt. Ajouter le lait peu à peu, puis le Tapioca Minute. Mettre le récipient sur l'eau chaude, et laisser cuire pendant 15 minutes, et jusqu'à ce que le tapioca soit clair, en agitant fréquemment. Laisser refroidir. Servir avec de la crème fouettée sucrée. Cette recette suffit à 6 personnes.

GELEE A LA MENTHE

1½ tasse d'eau.
1 tasse de vinaigre.
6½ tasses (mesure rase).
2¾ livres de sucre.
1 bouteille de Certo.
Colorant Vert.
Essence ou feuilles de menthe.

Mêlez l'eau et le vinaigre, ajoutez assez de colorant pour donner la nuance voulue, et remuez jusqu'à dissolution. Ajoutez le sucre et amenez au point d'ébullition. Ajoutez immédiatement le Certo, en remuant constamment, et laissez de nouveau bouillir activement pendant ½ minute. Enlevez du feu, ajoutez 1 cuillerée à thé d'essence de menthe, attendez 1 minute, écumez, verser rapidement, et couvhez immédiatement la gelée chaude de paraffine chaude.

CHARLOTTE RUSSE

1 enveloppe de gélatine Cox.
Doigts de dame ou tranche de gâteau à la gelée.
½ tasse de lait.
1 tasse de lait bouilli.
1 cuillerée à thé d'essence de vanille.
½ tasse de sucre.
2 tasses de crème fouettée épaisse.

Disposer dans le fond et les côtés d'un moule ovale de charlotte russe des tranches minces de gâteau à la gelée, ou gâteau au chocolat, gâteau à l'éponge, gaufrettes, doigts de dame. Verser la gélatine dans le lait froid, ajouter le lait chaud et le sucre et agiter sur un feu doux jusqu'à dissolution: ajouter ensuite la vanille et brasser sur la glace jusqu'à refroidissement. Battre en crème et mettre dans les moules préparés. Congeler et renverser, lorsque la crème est prise. Des bananes pelées et coupées en deux, dans le sens de la longueur, peuvent servir de fond au moule.

GATEAU AU CAFE

½ tasse beurre.
1 tasse sucre.
2 oeufs.
1½ tasse farine.
2½ c. à thé Poudre à Pâte Magic.
1 c. à thé cannelle.
1 c. à thé noix muscade.
1 c. à thé clous de girofle.
½ tasse raisins.
¼ tasse café fort.

Défaire le beurre en crème avec sucre, y ajouter les oeufs battus un à un; battre ensuite le tout. Tamiser et mêler farine, poudre à pâte, épices, sel, pour ajouter au premier mélange en alternant avec le café, ajouter les raisins. Etendre dans un moule beurré et saupoudré de farine; cuire à four chauffé à 350° F., de 30 à 40 minutes. Laisser refroidir puis glacer le dessus et les côtés avec du caramel.

SHORT CAKE

2 tasses de farine.
4 c. à thé Poudre à Pâte Magic.
½ c. à thé sel.
4 c. à soupe shortening.
2 c. à soupe sucre.
1 oeuf.
⅔ tasse lait.

Tamiser les ingrédients secs ensemble; y mêler le shortening coupé très mince; ajouter le sucre. Battre l'oeuf et verser lait pour former une pâte molle (pas trop molle pour perdre sa forme durant la cuisson). Etendre la pâte sur une planche saupoudrée de farine, la rouler légèrement jusqu'à ⅛ pouce d'épaisseur. Couper avec le coupe-pâte ; beurrer une couche avec du beurre fondu, au moyen d'un pinceau, placer ensuite une autre couche de pâte sur la première et cuire à four bien chaud. Détacher ensuite les deux couches, garnir avec des framboises peu sucrées. Replacer la couche supérieure; couvrir de crème fouettée et décorer avec des framboises entières.

MENUS POUR DEJEUNER DE NOCE

Hors-d'oeuvre variés : tels que crevettes, concombres, olives, céleri, saucisson. Petits pains ou sandwiches. *Salades* : de poulet ou de homard, petites gelées de tomates qui en même temps garnissent les plats. *Galantines* de poulet ou aspics (au poulet, au veau ou aux légumes) ou encore une mousse au jambon . *Glaces* ou sorbets à essences variées. Noix, amandes et bonbons. Café.

Et puis le gâteau de la mariée, évidemment!

La Chronique de Francine

A mes chères lectrices,

A la demande du directeur de LA REVUE POPULAIRE, *il me fait grandement plaisir, après une absence de deux années passées à Paris, de reprendre ma chronique, de retrouver mes anciennes lectrices et, je l'espère, de faire connaissance avec de nouvelles. Je m'occuperai, comme autrefois, des soins de beauté mais* SURTOUT *de la mode et de l'étiquette, des couleurs et des toilettes à porter dans toutes les occasions, des usages du monde, de la manière de recevoir et de se comporter chez ceux qui nous reçoivent, de la manière de donner un bridge, un thé, une réception, d'organiser un shower, une surprise-party, etc. Ecrivez-moi et je répondrai* DANS LA REVUE, *à toutes les lettres qui me seront adressées, dans l'ordre de leur arrivée. Il ne sera répondu qu'à deux questions à la fois, par personne, cela pour faire place à toutes mes correspondantes. Adressez vos lettres à*

LA CHRONIQUE DE FRANCINE
LA REVUE POPULAIRE,
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

LA ROBE DE LA MARIEE

Blanche, bien entendu, pour le grand mariage. Longue et de ligne simple, de dentelle ou de satin. La traîne sera souple, retombant des épaules. Manches étroites gaînant le bras. Lys ou petites roses d'une couleur tendre. Voile de tulle ou de dentelle retenu par des boutons de fleurs d'oranger.

Pour un mariage en blanc, mais plus simple et plus pratique, car vous vous trouvez déjà ainsi en tenue de voyage: une petite robe en kasha blanc et un bon manteau pareil, doublé ou garni de fourrure blanche. Un petit feutre blanc avec une épingle de fantaisie. Des souliers en chevreau.

A la mariée dont les moyens sont restreints ou qui ne peut se payer cette extravagance d'une robe qu'on ne porte qu'une fois, je recommande une jolie robe d'après-midi dans les couleurs pastels en tissu souple et léger, tels que voile de soie, crêpe de chine, mousseline imprimée, dans des couleurs pas trop vives et d'une longueur un peu plus prononcée que la robe de rue, avec une petite manche courte, bouffante ou garnie d'un volant; un grand chapeau de paille tel qu'on les verra de plus en plus cet été, dans une couleur contrastante ou de la même couleur que la robe, mais dans un ton plus prononcé; de jolis gants trois-quarts ou longs, d'un chevreau ou suède souple; des souliers et un sac de la couleur du chapeau; une belle gerbe de fleurs de saison ou de roses-thé, dont la couleur s'harmonise avec toutes les toilettes.

QUELQUES APERCUS NOUVEAUX DE LA MODE ACTUELLE

Les lainages légers sont de plus en plus en faveur pour costumes et robes de sport ou de "magasinage". Le soir, le beau satin brillant partage la vogue de certains tissus mats qui donnent à distance l'effet du suède.

La silhouette reste la même : taille à sa place, épaules souvent élargies par un mouvement de cape qui couvre le haut des bras. Les corsages sont ajustés, même très ajustés, selon le goût des grands couturiers de Paris, car maintenant les lignes féminines (comprenez les formes de la femme) s'avouent franchement. Les jupes restent longues pour le soir et généralement arrondies tout autour. L'ampleur part assez bas et on voit beaucoup de plis, plissés, soleil, plis plats, plis creux.

Les manteaux du soir sont ou très courts ou très longs. Pour l'été, les manteaux courts avec effet boléro.

Les contrastes dans les couleurs sont très marqués. Voici, pour vous aider, quelques idées de contrastes de 2 ou 3 couleurs:

Avec du gris, du brun et une petite note de couleur vive;

Avec du bleu marine, du blanc ou du jaune avec une petite touche de rouge;

Avec le vert, du brun ou du noir;

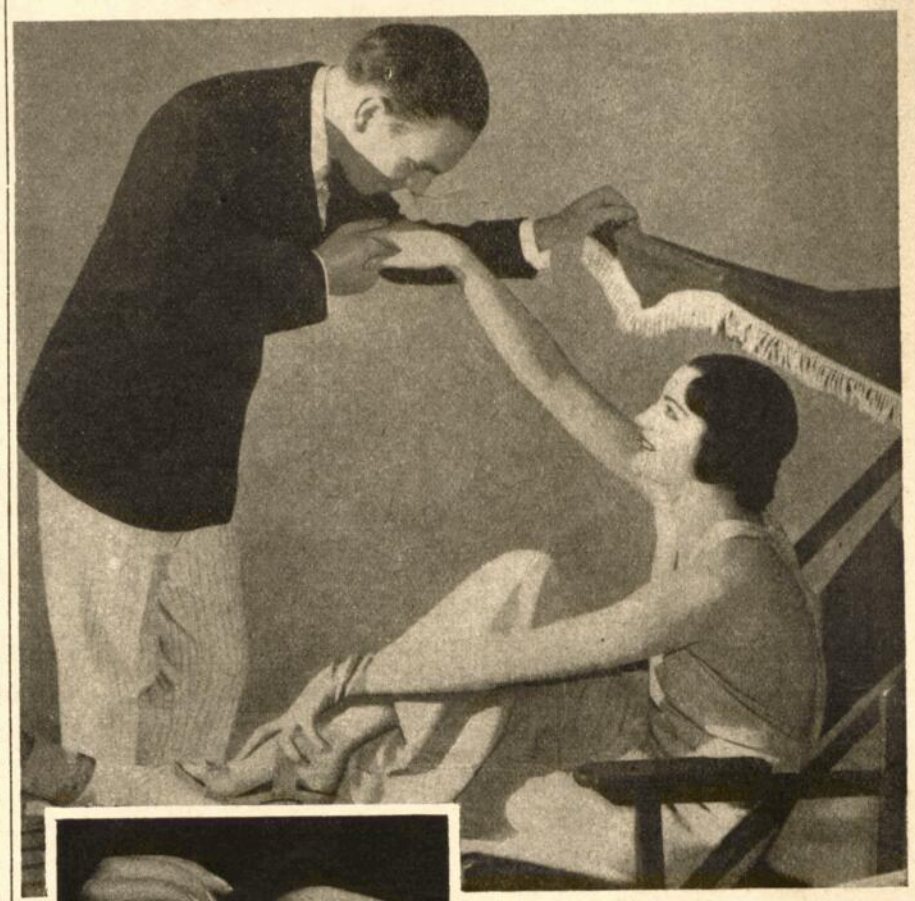
Avec le beige, le brun ou le noir et une touche de corail;

Le rose et le bleu vont maintenant très bien ensemble.

Presque tous les costumes comportent une petite veste, ou manteau court. Par exemple, pour l'été, une robe légère sans manches, en voile ou crêpe, avec une petite veste en shantung ou autres tissus légers. La veste est quelquefois courte, genre boléro, ou plus longue et serrée à la taille par une ceinture de cuir, ou droite tout simplement avec manches courtes ou longues.

Seul *ce* Manucure donne aux doigts un *charme durable*

Coûte moins cher — dure plus longtemps. Le choix des élégantes et des grandes chroniqueuses de beauté dans les 8 capitales de la mode





LES élégantes du monde entier... ajoutent au charme de leurs gestes les plus gracieux avec le Poli Liquide Cutex.

"L'Italienne... réputée pour son charme latin absolument séduisant... use maintenant tout naturellement de ce brillant manucure," dit Maria Carelli Mastrigli, du journal de la mode de Rome, "Carnet Mondain".

"Il s'étend uniment et rapidement... et en 30 secondes il est sec. Puis, pendant des journées entières, il donne à nos ongles un bel éclat cristallin, sans craquer, sans s'enlever et sans se décolorer.

"Mes compatriotes sont fières de constater que le Poli Liquide Cutex ne contient aucun parfum. Car nous choisissons nos parfums, tout comme nos robes... suivant notre propre personnalité. Mais nous choisissons notre poli pour son lustre. Et l'éclat brillant du Poli Liquide Cutex dure longtemps après qu'ont terni les polis parfumés."

On trouve, dans le monde entier, de jolis doigts entretenus par la simple méthode Cutex. Une petite brochure, jointe à chaque paquet Cutex, décrit le traitement dans tous ses détails.

Donnez-vous ce manucure une fois par semaine... puis quelques minutes d'entretien, chaque jour, garderont vos mains absolument charmantes. Repoussez la cuticule ; nettoyez le bout des ongles et employez le blanc à ongles —en crayon ou crème. Avant de vous coucher, servez-vous de l'huile ou de la crème pour cuticules Cutex pour amollir la cuticule.

Préparations Cutex pour Manucures, 35c chacune.

Poli Liquide Cutex avec "Remover", 50c.

Le Poli Liquide Cutex est seul à posséder TOUS ces avantages

1. Sèche en 30 secondes. 2. Ne se fendille ni ne s'enlève, ne jaunit ni ne blanchit. 3. Dure toute une semaine. 4. Brille toujours d'un bel éclat. 5. Se présente en solides bouteilles, faciles à ouvrir.

NORTHAM WARREN
Montréal, New-York, Paris

Ci-inclus 12c pour le Nécessaire de Manucure Cutex comprenant les préparations suffisantes pour six manucures complets.

NORTHAM WARREN, Dépt. 1S-6
Casier Postal 2320 Montréal, Canada

(Fabriqué au Canada)

Poli Liquide Cutex 35c SEULEMENT

Met du charme jusqu'au bout des doigts

Aux porteurs de Titres des EMPRUNTS de GUERRE et de la VICTOIRE

Déclarations du Ministre des Finances

»«

PENDANT les jours sombres de la guerre, les Canadiens prêtèrent au Gouvernement du Dominion plusieurs centaines de millions de dollars afin de contribuer à la victoire des Alliés.

Lorsque les Canadiens prêtaient leur argent au Gouvernement, ils recevaient des titres comportant la promesse que la somme prêtée leur serait remboursée et qu'ils toucheraient des intérêts au taux de 5 ou de 5½ pour cent par année.

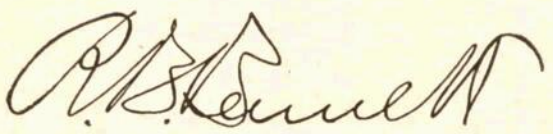
Le premier octobre prochain sera la date d'échéance d'une émission de 53 millions de dollars de ces obligations. D'autres émissions viendront à terme prochainement : l'une de 73 millions de dollars le 1er novembre 1932, l'autre de 446 millions de dollars le 1er novembre 1933; et une émission de 511 millions de dollars sera remboursable en 1934.

Dans l'intérêt des porteurs de ces titres aussi bien que dans l'intérêt national, il ne serait pas prudent d'attendre que ces emprunts viennent à terme pour aviser aux moyens de les rembourser ou de les convertir. Il importe au crédit du pays que les initiatives nécessaires soient prises assez longtemps d'avance. Le Gouvernement estime qu'il est opportun d'offrir en ce moment aux Canadiens l'occasion d'échanger les titres qu'ils possèdent déjà et qui échoient au cours des années prochaines, contre de nouvelles obligations du Dominion du Canada portant intérêt au taux de 4½ pour cent par année, ce qui est un rendement très avantageux. Jusqu'à l'échéance des obligations actuellement en cours, ceux qui accepteront cette offre continueront naturellement de toucher des intérêts au taux prévu dans les titres qu'ils auront convertis.

Les Canadiens sont instamment invités à échanger les titres qu'ils ont en portefeuille contre des obligations de la nouvelle émission. Ils faciliteront ainsi la politique financière du pays dans l'avenir, ils maintiendront le crédit du Canada, et ils aideront d'une façon appréciable le Gouvernement en cette période de rajustement mondial.

On ne demandera pas de fonds nouveaux en ce moment, et l'on ne lancera pas d'obligations nouvelles. On projette de limiter à 250 millions de dollars la présente conversion; mais le Gouvernement se réserve le droit d'augmenter cette somme, à sa discrétion, si les Canadiens manifestent le désir de conserver leurs placements en fonds publics de leur pays. Les listes de souscription seront closes le 23 mai.

J'engage vivement mes compatriotes à m'accorder leur concours le plus actif. Cette conversion est l'une des plus vastes finances que notre pays ait effectuées au cours des dernières années; elle fera honneur à la fois au Canada et à ses citoyens.



Ministre des Finances.

L'EMPRUNT DE CONVERSION 1931 DU DOMINION DU CANADA

(Suite de la page 57)

coupons d'intérêt aux taux de 4½% par année, payable par semestre le 1er mai et le 1er novembre. En plus des coupons réguliers, ces obligations auront trois coupons d'ajustement payables le 1er novembre 1931, le 1er mai 1932 et le 1er novembre 1932; ces coupons couvriront un intérêt additionnel au taux de 1% par année.

Les porteurs d'obligations 5½% de l'emprunt de la Victoire échéant le 1er novembre 1933 ont l'avantage d'échanger leurs titres contre des obligations de l'emprunt de conversion 1931 du Dominion du Canada échéant le 1er novembre 1958; ces obligations porteront un taux d'intérêt de 4½% par année à partir du 1er mai 1931, payable semi-annuellement le 1er mai et le 1er novembre. Les cinq premiers coupons d'intérêt—c'est-à-dire ceux qui devront être payés tous les six mois jusqu'au 1er novembre 1933 — seront exempts d'impôt. En plus des coupons d'intérêt réguliers, les obligations auront cinq coupons d'ajustement exempts d'impôt pour l'intérêt additionnel au taux de 1% par année ; ces coupons seront payables aux dates suivantes: le 1er novembre 1931, le 1er mai 1932, le 1er novembre 1932, le 1er mai 1933 et le 1er novembre 1933. Les obligations de l'emprunt de conversion échéant en 1958 ne pourront être appelées au remboursement avant le 1er novembre 1948, mais après cette date le gouvernement pourra, à son gré, les rappeler à toute date d'intérêt sur préavis de 60 jours à 100 et l'intérêt couru.

Les porteurs d'obligations 5½% de l'emprunt de la Victoire échéant le 1er novembre 1934 ont l'avantage d'échanger leurs titres contre les obligations de l'emprunt de conversion 1931 du Dominion du Canada échéant le 1er novembre 1959; ces obligations auront des coupons d'intérêt donnant droit au porteur à un intérêt au taux de 4½% par année, payable semi-annuellement le 1er mai et le 1er novembre à partir du 1er mai 1931. En plus des coupons réguliers, ces obligations auront sept coupons d'ajustement pour un intérêt additionnel au taux de 1% par année, lesquels coupons seront payables comme suit: le 1er novembre 1931, le 1er mai 1932, le 1er novembre 1932, le 1er mai 1933, le 1er novembre 1933, le 1er mai 1934 et le 1er novembre 1934. Les obligations de l'emprunt de conversion échéant le 1er novembre 1959 ne pourront être appelées au remboursement avant le 1er novembre 1949; après cette date le gouvernement pourra les rappeler à toute date d'intérêt sur préavis de 60 jours au prix de 100 et l'intérêt couru.

L'émission des obligations de l'emprunt de conversion 1931 est autorisée par une loi du Parlement.

Le principal et l'intérêt seront payables sans frais en monnaie courante du Canada au bureau du ministre des Finances et du receveur-général à Ottawa ou au bureau de l'assistant-receveur-général à Halifax, St-Jean, N. B., Charlottetown, Montréal, Toronto, Winnipeg, Régina, Calgary ou Victoria. Les coupons d'intérêt seront payables sans frais à leur date d'échéance à toute succursale canadienne de n'importe quelle banque à charte.

Le ministère des Finances annonce que les certificats provisoires au porteur seront livrés en premier lieu en échange de toutes les obligations de l'emprunt de guerre et de l'emprunt de la Victoire admises à la conversion. Ces certificats provisoires seront plus tard échangeables contre les certificats définitifs gravés. Le ministère des Finances s'attend à ce que les certificats définitifs soient prêts vers le 15 août 1931.

Quand les certificats définitifs seront prêts, il sera loisible aux porteurs de se faire livrer des obligations à coupons au porteur ou des obligations à coupons enregistrables quant au principal ; les obligations seront émises en coupures de $100, $500 et $1,000. Les obligations entièrement enregistrées, sur lesquelles l'intérêt sera payé directement au détenteur par un chèque du gouvernement, seront en coupures de $500, $1,000, $5,000, $10,000 et $100,000.

Les demandes de conversion seront agréées et des reçus seront donnés par toute succursale canadienne de n'importe quelle banque à charte ainsi que par les banquiers en valeurs et les agents de change reconnus ; ceux-ci fourniront les formules de demande et des copies du prospectus donnant les détails complets de la nouvelle émission. Ils effectueront la conversion des obligations gratuitement.



La vieille église de Bonsecours

Construite en 1771, cette vieille église historique fut autrefois le centre du plus beau district résidentiel de Montréal et, plus tard, des grands magasins. L'église que nous connaissons aujourd'hui date de 1885, année de sa rénovation. La Brasserie Molson, fondée en 1786. existait alors depuis 99 ans.

MOLSON

"La Bière Que Votre Arrière-Grand-Père Buvait"

FONDEE A MONTREAL EN 1786

CETTE PÂTE DENTIFRICE

GARDE PROPRES LES

DENTS DE PLUS DE GENS QUE TOUT

AUTRE DENTIFRICE AU MONDE — ET

L'A FAIT DEPUIS PLUS DE 30 ANS . . .

et pourtant elle se vend **25c**



Fabriquée au Canada

ACCEPTED AMERICAN DENTAL ASSOCIATION
COUNCIL ON DENTAL THERAPEUTICS

Cet écusson est le sceau d'acceptation

LE COLGATE est la pâte dentifrice qui a nettoyé les dents de plus de gens que toute autre pâte dentifrice au monde, et cela d'une façon *hygiénique, complète.*

Le Colgate a été plus universellement recommandé par les dentistes d'année en année que tout autre dentifrice jamais fabriqué.

Et maintenant—après 30 ans en tête de liste —le Colgate a été accepté par le Conseil de Thérapie Dentaire de l'Association Dentaire Américaine. Le sceau signifie que la composition du produit a été soumise au Conseil et que celui-ci juge pouvoir endosser les revendications faites.

Le Colgate se vend à 25 sous pour la simple raison que plus de gens l'emploient que tout autre marque. Le prix est important — mais c'est la qualité, non le prix, qui a fait que le Colgate est resté en tête de liste depuis 30 ans.

6425

COLGATE'S RIBBON DENTAL CREAM